

La place des langues autochtones à l'adoption du projet de loi C-91

Analyse critique du discours à visée décoloniale

Mémoire

Ann-Sophie Boily

Maitrise en linguistique de l'Université Laval
offert en extension à l'Université du Québec à Chicoutimi

Maître ès arts (M.A.)

Département des arts, des lettres et du langage
Université du Québec à Chicoutimi
Chicoutimi, Canada

Faculté des études supérieures et postdoctorales
Université Laval
Québec, Canada

© Ann-Sophie Boily, 2022

Résumé

La majorité des langues autochtones au Canada est en grave situation de dévitalisation et plusieurs sont à risque de disparaître. Elles portent pourtant avec elles des savoirs, des croyances et des traditions riches et uniques. Depuis longtemps les peuples et les communautés autochtones travaillent à la préservation et à la transmission de leurs langues. Elles revendiquent reconnaissance et soutien depuis les années 1970, mais il faudra attendre cinquante ans pour que le gouvernement fédéral tente une réponse. Adopté le 21 juin 2019, le projet de loi C-91 devenu la *Loi sur les langues autochtones* se veut un premier pas vers leur protection, promotion et maintien. Répondant à trois appels à l'action de la Commission de vérité et réconciliation, elle vise aussi à amender certaines injustices historiques.

Cette recherche questionne et analyse la place des langues autochtones dans ce contexte où leur statut précaire s'arrime à une situation coloniale continuelle, à une hégémonie linguistique et à des « efforts » de réconciliation par l'État. Au carrefour de la sociolinguistique critique, de l'analyse critique du discours et des approches décoloniales, je propose une analyse linguistique des propos tenus à la Chambre des communes dans le cadre des débats portant sur le projet de loi C-91. L'analyse de la nomination et de l'utilisation des langues autochtones montre des avancées considérables quant à la place qu'elles y prennent, surtout en termes de visibilité, d'audibilisation et de valorisation des langues elles-mêmes, de leur diversité et de leur histoire. Or, les langues autochtones sont aussi instrumentalisées pour servir un « spectacle de réconciliation », lequel bénéficie surtout des intérêts allochtones et étatiques. En fin de compte, les langues et les revendications linguistiques autochtones sont aujourd'hui présentes au Parlement parce qu'elles sont nommées par des représentantes de l'État, mais elles n'y sont pas pour autant *entendues réellement*.

Abstract

In Canada, most Indigenous languages are currently in danger of extinction, though they carry rich and unique knowledges, beliefs, and traditions. Indigenous peoples and communities have long worked for the preservation and transmission of their languages. Their claims for recognition and support date back to the 1970s, but the federal government only issued a legislative response fifty years later. Adopted on June 21st of 2019, Bill C-91, *An Act respecting Indigenous Languages*, represents a first step towards the protection, promotion and maintenance of Indigenous language in Canada, as well as a direct response to three of the 94 Truth and Reconciliation Commission's calls to action.

This research aims to question and analyze the place of Indigenous languages in this context, where their precarious status is tied to ongoing colonialism, linguistic hegemony, and reconciliation « efforts » by the State. Mobilizing conceptual and methodological tools from critical sociolinguistics, critical discourse analysis, and decolonial approaches, I linguistically analyze parliamentary debates leading to the adoption of Bill C-91, focusing on the naming and the use of Indigenous languages. The analysis shows progress has been made in terms of making Indigenous languages —as well as their diversity and history— visible and valued in Parliament. It also shows Indigenous languages ultimately serve a « spectacle of reconciliation », which contributes to non-Indigenous and State interests. Finally, Indigenous languages and claims are present today at Parliament for they are named by representatives of the State, but they remain to be *truly heard*.

Apishish uauihtakanu

Pisse kassinu Ilnuatsh utaimunuau ute Kanata matshipalu nelu tshetshi eka milu-ilniutau kie mihtshetuats kushtanelitakuan tshetshi eka nass pehtakuats Ilnu-aimuna. Kie eshk takuanilu utshisselitamunuau, utapuetamunuau kie u uelutishiunuau kie utishpitelitakunuau.

Shash ueshkatsh kassinu Ilnuatsh kie kassinu ilnussitsh atusseuatsh tshetshi kanuelitakau kie tshe ashu pashtinekau utilnu-aimunuau. Nanituelitamuats tshetshi nishtunakanitau kie uauitishieuats shash nane 1970 pipun, muk takuanilu tshetshi ashupatakau pateshtulnu pipuna tshetshi Tshishe-Utshimau tshe nashkuehimatshetsh. Ka tapuetakanitsh nane 21 uapikun-pishim^u 2019, ne tshe eishi nashekanitsh ueueshtashun C-91 ka ituanuatsh mishkutunekaniilu nelu *Ueueshtashun utilnu-aimunuau kassinu Ilnuatsh* tshetshi nishtam^u tshetshi tshishpeuatakau, milupalikau kie milu-kanuelitakau. Ka kashtinikau nisht^u e nanituelitakau tshetshi aitunanunilitsh nitshe ka mamu atusseshtakau tapuetamunilu kie kau milu-uitsheutunanuats, takuanilu kie tshetshi alu milupalitsh pisse uieshitshemuna tipatshimuna.

Ne nanituapakanitsh kukuetshtishemun kie milu-tshitapatekanu kassinu Ilnuatsh utilnu-aimunuau nite utilnu-pimipalu shitu tshetshi ueshtatau nelu minuatsh e pihtutshetau kakusseshatsh, tshetshi shutishik e kanuelitakanitsh ilnu-aimun kie e takuatsh « shutishiun » kau e milu-uitsheutunanuats nite assi.

Nitshe ka milu-atusseshtakau ilnu-aimunilu, milu-tshitapatamuats nelu ka ituetau kie tshetshi milupalitau, nika tutan tshetshi milu-tshitapatekanitsh kassinu ilnu-aimuna nitshe ka ituetau ne ka ishinikatekau Chambre des communes nite ka takuatsh ka mishta-aiminanunilitsh nelu tan tshe eische nashekanitsh ne ueueshtashun C-91 ka ituanuatsh. Milu-tshitapatamuats tshetshi uilakanitsh auen kie e apashtatau kassinu ilnu-aimuna tshetshi nikanishtetsh tshe ishpitelitakuats takuanilu utapunau, kie nelu e tshikanakunilitsh, pehtakunilitsh kie tshetshi etatu ilnu-aimitau uiluau, nanahku e aimitau kie utipatshimunuau. Kie, kassinu ilnu-aimuna miam e nikumutau « uapataliuetau tshetshi kau milu-uitsheutinanuats », tshetshi apashtatau nitshe kakusseshatsh kie kakanuelitakanitsh. Kie mak, kassinu ilnu-aimuna kie kau nanituelitakanitsh ka atusseshtakau ilnu-aimunilu takuan kashikatsh nite Parlement ka ishinikatetsh usham tshi uilakanuatsh nitshe ka nikanipitau nite Assi, muk apu nass shuk *pehtakushutau tapuetamun*.

Table des matières

Résumé.....	ii
Abstract.....	iii
Apishish uauihtakanu.....	iv
Table des matières	v
Liste des tableaux	viii
Liste des abréviations, sigles, acronymes	ix
Épigraphe	x
Remerciements	xi
Avant-propos	xii
Traumavertissement (<i>trigger warning</i>).....	xii
Écriture inclusive.....	xii
Terminologie	xiii
Traduction	xiii
Introduction.....	1
Chapitre 1 – Entre colonisation, réconciliation et dévitalisation : quelle place pour les langues autochtones?	4
1.1. État colonial : le Canada d’hier et d’aujourd’hui.....	4
1.2. Le spectacle de la « réconciliation » au Canada	7
1.3. Les langues autochtones au Canada : bref portrait.....	12
1.3.1. Sur les langues et les droits linguistiques autochtones	14
1.3.2. Sur l’aménagement linguistique autochtone au Canada.....	17
1.4. Quelle place pour les langues autochtones?	19
Chapitre 2 – Pour une sociolinguistique à visée décoloniale : cadre théorique critique	20
2.1. Pour une sociolinguistique critique.....	20
2.2. Pour une approche à visée décoloniale.....	22
Chapitre 3 – Comment s’y prendre? Méthodes et corpus pour une analyse critique du discours sur les langues	25
3.1. L’analyse critique du discours comme outil d’analyse	25
3.1.1. Du discours à l’analyse critique du discours.....	25
3.1.2. Vers une analyse critique des discours sur les langues.....	26
3.2. Analyser la place des langues autochtones en contexte parlementaire	27

3.2.1.	Pour comprendre l'adoption de lois au Canada : procédures juridiques	27
3.2.2.	Sur la constitution du corpus.....	28
3.2.3.	À propos de l'analyse	30
Chapitre 4 – Les langues autochtones au Parlement : entre visibilité et instrumentalisation		32
4.1.	La nomination des langues autochtones en contexte parlementaire	32
4.1.1.	Qui nomme les langues?	32
4.1.2.	Quelles langues sont nommées?	35
4.1.3.	Quelles réalités sont nommées avec les langues?	38
	Sur la visibilisation des enjeux reliés aux langues autochtones	38
	Sur la nomination des violences coloniales.....	41
	Sur l'instrumentalisation des langues autochtones	44
	Sur le renforcement du cadre parlementaire.....	45
	Un mot sur la quantification des langues autochtones	47
4.2.	L'utilisation des langues autochtones en contexte parlementaire.....	49
4.2.1.	Sur les utilisations brèves.....	49
4.2.2.	Sur l'allocution de Romeo Saganash.....	52
4.2.3.	Sur l'allocution de Marc Miller.....	56
4.2.4.	Sur l'allocution de Robert-Falcon Ouellette	58
Chapitre 5 – Tensions, performance et représentation : des débats qui n'en sont pas		62
5.1.	Visibilisation et audibilisation : points de tension	62
5.2.	Instrumentalisation : performer un « spectacle de réconciliation »	66
5.3.	Reconnaissance et représentation : qui parle pour qui?.....	69
Conclusion.....		72
Références bibliographiques		74
	Peuples, langues et dialectes autochtones nommées	83
Annexe A – Sommaire officiel de la <i>Loi sur les langues autochtones</i>		89
Annexe B – La réconciliation au Canada.....		90
Annexe C – Droits linguistiques accordés par la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones.....		92
Annexe D – Procédures menant à l'adoption de la Loi concernant les langues autochtones		93
Annexe E – Tableau récapitulatif du corpus		98
Annexe F – Tableau récapitulatif des énonciatrices		100

Annexe G – Grille d’analyse (nœuds)	103
Annexe H - Peuples, langues et dialectes nommés	104
Annexe I - Graphique de la nomination des langues autochtones	109
Annexe J - Répétitions du conservateur Kevin Waugh	110
Annexe K - Quantification des langues autochtones.....	111
Annexe L - Tours de parole longs en cri et en kanyen’kéha.....	113
Allocution de Romeo Saganash en cri.....	113
Allocution de Marc Miller en kanyen’kéha	114
Allocution de Robert-Falcon Ouellette en cri	118

Liste des tableaux

Tableau 1 - Nomination des langues et dialectes, par partis politiques.....	34
Tableau 2 - Nomination des langues et dialectes, par appartenance	34
Tableau 3 - Procédures menant à l'adoption du projet de loi C-91	93
Tableau 4 - Récapitulatif du corpus.....	98
Tableau 5 - Énonciatrices lors des débats et discussions ayant mené à l'adoption du projet de loi C-91 à la Chambre des communes du Canada.....	100
Tableau 6 - Récapitulatif des peuples, langues et dialectes autochtones nommés	104
Tableau 7 - Quantification par les députées du nombre total de langues autochtones présentes au Canada en fonction de leur parti.....	111
Tableau 8 - Partis qui quantifient l'ensemble des langues autochtones au Canada	111
Tableau 9 - Date où les députées quantifient l'ensemble des langues autochtones au Canada (2019).....	112

Liste des abréviations, sigles, acronymes

DNUDPA – Déclaration des Nations unies sur les droits des peuples autochtones

CVR – Commission de vérité et réconciliation

CVRC – Commission de vérité et réconciliation du Canada

ONU – Organisation des nations unies

UNESCO – Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture

Partis politiques

Bloc – Bloc québécois

FCC – Fédération du commonwealth coopératif

Lib – Parti libéral du Canada

NPD – Nouveau parti démocratique du Canada

PCC – Parti conservateur du Canada

PPC – Parti populaire du Canada

Vert – Parti vert

Ind – Indépendante

Épigraphe

« [J]’estime que chacun doit maintenant trouver l’humilité de demander la guérison. La guérison profonde de nos mœurs, de nos mentalités, de nos attitudes. Donnons-nous le pouvoir de reconnaître nos ignorances réciproques. Cherchons le sentier qui nous donnera la volonté de rejoindre le chemin de la décolonisation. Car tout cela ne se fera pas sans mal. »

— Natasha Kanapé Fontaine, autrice, poétesse et artiste multidisciplinaire innu
Kuei, je te salue : conversation sur le racisme (Béchar et Kanapé Fontaine, 2016)

« [M]any voices and forums are converging to form a new perspective on knowledge. Many of these voices belong to the Indigenous peoples who have survived European colonization and cognitive imperialism. They represent the thoughts and experiences of the people of the Earth whom Europeans have characterized as primitive, backward, and inferior — the colonized and dominated people of the last five centuries. The voices of these victims of empire once predominantly silenced in the social sciences, have been not only resisting colonization in thought and action but also attempting to restore Indigenous knowledge and heritage. »

— Marie Battiste, autrice, poétesse et artiste multidisciplinaire innu
Reclaiming Indigenous Voice and Vision (Battiste, 2000)

« Let me be clear. We cannot claim victory for only taking the first steps toward good legislation on indigenous languages, just as we cannot say that we are bilingual for being able to count to 10 in a new language and we cannot say that we completed a marathon after only the first kilometre. [...] We do not want the promise of a better tomorrow if it is not followed by concrete action and funding. We do not want the promise of better legislation tomorrow, because we have no guarantee of a willing partner. »

— Georgina Jolibois, députée dene pour le Nouveau parti démocratique du Canada
Débats parlementaire portant sur le projet de loi C-91, 2 mai 2019

Remerciements

Tshinishkumitinau à mes directrices, des modèles, des guides, des inspirations.

Tshinishkumitinau aux raisins de la Grappe linguistique pour nos moments d'échanges, de création et de partage depuis mes tous débuts à Chicoutimi.

Tshinishkumitinau à mes parents, à ma famille, à mes amies pour votre soutien et vos bons mots dans mes mille et un projets.

Tshinishkumitin à Pekuakamiulnuatsh Takuhikan pour le support tout au long de mon parcours académique.

Tshinishkumitinau à toutes celles qui continuent de résister.

Avant-propos

Je tiens à reconnaître¹ ma propre posture dans cette recherche. Je suis membre de la Première Nation des Pekuakamiulnuatsh² et j'ai été élevée dans des milieux majoritairement autochtones, incluant le cercle familial qui m'a vu grandir, les amitiés que j'ai développées et le parcours scolaire et académique que j'ai suivi. Les ontologies, les épistémologies et les méthodologies qu'on m'a transmises à l'école, du primaire à l'université, sont eurocanadiennes, « occidentales », c'est-à-dire détachées des visions du monde, des langues, des histoires, des traditions et des méthodes des ilnuatsh. Je m'identifie comme « épistémologiquement autochtone » et m'oriente vers une décolonisation de mes pratiques (d'où la *visée* décoloniale de l'analyse présentée ici). La recherche s'est effectuée au sein d'une institution autochtone, l'Université du Québec à Chicoutimi, dont le campus principal est physiquement situé sur Nitassinan/Tshitassinu, le territoire ancestral des Pekuakamiulnuatsh.

Traumavertissement (*trigger warning*)

Le mémoire suivant nomme des violences coloniales contemporaines et historiques, dont les pensionnats autochtones et la rafle des années soixante (en particulier à la section 1.1.). Ces violences font partie intégrante du contexte de la recherche, c'est pourquoi j'ai choisi de les inclure, mais le lectorat possède toute la liberté de sauter les passages où elles sont mentionnées.

Écriture inclusive

Le féminin générique est utilisé dans le texte à des fins d'allègement, bien que l'usage de pronoms épicènes (quiconque, chaque, qui, etc.) soit priorisé. Les accords se font suivant la règle de proximité.

¹ Ce mémoire suit les règles de l'orthographe rectifiée.

² La nation ilnu du Lac-Saint-Jean.

Terminologie

La graphie des noms de nations a été consciemment non-francisée (lorsque possible), et ce, pour respecter les façons de faire des communautés autochtones elles-mêmes. J'utilise par exemple les formes « ilnu » et « mi'kmaw » au singulier, et les formes « ilnuatsh » et « mi'kmaq » au pluriel, ce qui correspond aux façons de faire des Pekuakamiulnuatsh et des Mi'kmaq de l'actuelle Nouvelle-Écosse. La seule exception est la forme francisée « cri » que j'utilise comme le font deux députés cri dont je rapporte les propos.

Traduction

Dans ce mémoire je laisse les extraits issus du corpus dans leur langue d'origine. À des fins pratiques, parce que je ne suis pas en mesure de lire et d'analyser moi-même les extraits en cri, en kanyen'kéha et dans les autres langues autochtones utilisées, ceux-ci sont analysés à partir de leur traduction officielle en français. Tous les extraits reproduits ici sont tirés des comptes-rendus et des traductions officielles, fournies par le Parlement canadien (plus de détails à la section 3.2.2).

Introduction

Selon l'Organisation des Nations Unies, une langue autochtone disparaît chaque deux semaines dans le monde (Département de l'information des Nations Unies, s. d.). Les populations autochtones, qui ne représentent que 6% de la population mondiale, parlent 60% des langues du monde. Ces langues portent avec elles des savoirs, des croyances, des traditions, des bagages culturels et linguistiques et des histoires propres aux peuples qui les parlent. Or, il est prévu que plus de la moitié d'entre elles disparaisse avant 2100 – jusqu'à 95% selon les estimations les plus pessimistes (Département de l'information des Nations Unies, s. d.). Au Canada, la situation ne fait pas exception; l'hégémonie des langues coloniales que sont l'anglais et le français y perdure et maintient les langues autochtones et leurs locutrices dans des dynamiques de pouvoir et d'inégalité persistantes.

Pour répondre aux mobilisations et aux revendications qui se font entendre depuis les années 1970 sur la question (Metallic, 2014), le gouvernement du Canada adopte en 2019 la *Loi sur les langues autochtones*. Celle-ci reconnaît des droits linguistiques autochtones et vise entre autres un soutien à l'usage, à la transmission, à la réappropriation et au renforcement de ces langues. La loi prévoit la mise en place d'un Bureau du commissaire aux langues autochtones, lequel doit notamment servir de courroie de communication entre l'État et les organisations autochtones qui travaillent à la protection, au maintien ou à la revitalisation de leurs langues (voir le sommaire de la loi à l'Annexe A).

Première mesure de régulation sociolinguistique officielle adoptée à l'échelle fédérale pour légiférer en matière de langues et de droits linguistiques autochtones, le projet de loi C-91 devenu la *Loi concernant les langues autochtones* (ou *Loi sur les langues autochtones*) obtient sanction royale le 21 juin 2019, lors de la journée nationale des Autochtones et en plein cœur de l'Année internationale des langues autochtones décrétée par l'Organisation des Nations Unies. Il naît à la suite d'une série d'initiatives du gouvernement canadien dans son élan d'amender certaines injustices³, « concrétisant » pour certaines la réconciliation promise

³ Incluant notamment les excuses officielles du premier ministre Stephen Harper à l'égard des victimes des pensionnats autochtones et les compensations financières qui ont suivies, la mise sur pied en 2008 de la Commission de vérité et réconciliation du Canada, puis le dépôt de son rapport final accompagné de 94 « Appels à l'action » en 2015, la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones, adoptée à l'ONU

depuis 2008 (*L'Année internationale des langues autochtones* (Ministre Rodriguez), 2019 ; Radio-Canada, 2019a, 2019b).

Mon intention ici est de questionner et d'analyser la place des langues autochtones dans ce contexte où le statut dévitalisé de la vaste majorité d'entre elles s'arrime à la fois à une situation coloniale continuelle, à une hégémonie linguistique et à ces « efforts » de réconciliation de l'État. Au carrefour de la sociolinguistique critique, de l'analyse critique du discours et des approches décoloniales inspirées par plusieurs penseuses autochtones (notamment Marie Battiste, 2000; Glen Sean Coulthard, 2021/2014; Margaret Kovach, 2009; Linda Tuhiwai Smith, 1999 et Shawn Wilson, 2008), je propose une analyse linguistique critique à visée décoloniale des propos tenus à la Chambre des communes dans le cadre des débats portant sur le projet de loi C-91 par des parlementaires canadiennes et autochtones. Je vise à identifier et à comprendre la place des langues autochtones dans ce contexte, en portant mon attention sur la nomination⁴ et l'utilisation des langues autochtones au Parlement canadien.

Dans les pages suivantes, je discute d'abord du contexte dans lequel s'inscrit la recherche, en trois axes : la colonisation, la « réconciliation » et la dévitalisation des langues autochtones au Canada. Puis, j'expose la question spécifique et les objectifs de la recherche. J'explore ensuite le choix du cadre théorique, la sociolinguistique critique à laquelle j'ajoute une visée décoloniale. Une section sur la méthodologie détaille le choix des outils d'analyse et la constitution du corpus. Je fais ensuite le portrait qualitatif et quantitatif de la nomination et de l'utilisation des langues autochtones au Parlement. Je montre que ces processus servent leur visibilisation et leur audibilisation dans un lieu d'où elles ont longtemps été exclues, mais qu'ils servent aussi leur instrumentalisation politique. J'explore enfin ces résultats dans la discussion à la lumière des travaux sur les rhétoriques de réconciliation mobilisées au

en 2007 et appuyée « pleinement et sans réserve » par le gouvernement canadien dix ans plus tard (Gouvernement du Canada ; Ministère de la Justice, 2022), la promesse faite en 2016 par le premier ministre Justin Trudeau de travailler à l'élaboration d'une loi sur les langues autochtones, ainsi que l'année 2019 et la décennie 2022-2032 déclarées respectivement « Année internationale des langues autochtones » et « Décennie des langues autochtones » par l'ONU et reconnues comme telles par le gouvernement canadien. Certains de ces éléments seront discutés plus largement dans les pages suivantes.

⁴ C'est-à-dire l'acte de nommer. Pour Steimberg (2012) « la nomination est envisagée comme une pratique à la fois sociale et linguistique, car nous nommons toujours à partir de nos représentations et nos catégorisations, mais aussi parce qu'elle implique toujours une prise de position par rapport à l'objet nommé (Siblot in Détrie et al : 2001). » Voir la section 3.2.3. pour plus de détails sur l'analyse.

Canada (Boily et Tailleur, à paraître ; Daigle, 2019 ; Wyile, 2017), des théories postcoloniales en études subalternes de (Spivak, 1988) et des critiques décoloniales de la reconnaissance de Coulthard (2021). Je montre dans ce mémoire que la présence des langues autochtones, lors des débats pour l'adoption de la *Loi sur les langues autochtones*, représente des avancées considérables. Malgré la reconnaissance des droits et des droits linguistiques autochtones, force est de constater que les langues autochtones dans ce contexte participent aussi à un « spectacle de réconciliation » lequel sert surtout les intérêts de l'État et des allochtones. Si les langues sont aujourd'hui présentes au Parlement parce qu'elles sont nommées et utilisées par des représentantes de l'État, elles n'y sont pas pour autant *entendues réellement*.

Chapitre 1 – Entre colonisation, réconciliation et dévitalisation : quelle place pour les langues autochtones?

Trois caractéristiques principales définissent le contexte de la recherche : la nature coloniale de l'État canadien contemporain, les rhétoriques de réconciliation mobilisées dans la sphère publique depuis 2008 et le statut menacé des langues autochtones au Canada. Ce contexte sociopolitique mérite que je m'y attarde, d'abord parce qu'il a une incidence sur la situation sociolinguistique officielle que je questionne, mais aussi parce qu'il a une influence sur les langues autochtones elles-mêmes. En effet, les dynamiques sociolinguistiques ont toujours des conséquences sur les langues et sur leurs locutrices, car « les échanges linguistiques sont aussi des rapports de pouvoir symbolique où s'actualisent les rapports de force entre les locuteurs ou leurs groupes respectifs. » (Bourdieu, 2001, p. 60) Autrement dit, les échanges langagiers, et particulièrement ceux produits en contexte parlementaire (c'est-à-dire dans un contexte public, officiel, ayant force de loi), participent à la (re)production de rapports de pouvoir qui renforce une domination sur les langues et les locutrices socialement minorisées (Dorais, 2015). Au Canada, l'hégémonie des langues coloniales qui marginalise les langues et les locutrices autochtones trouve racines et continue d'être renforcée dans et par ce contexte colonisation-réconciliation-dévitalisation.

1.1. État colonial : le Canada d'hier et d'aujourd'hui

Indigenous peoples worldwide are still undergoing trauma and stress from genocide and the destruction of their lives by colonization. Their stories are often silenced as they are made to endure other atrocities.

— Marie Battiste (2000, p. xxii)

Il est important de rappeler d'entrée de jeu que les peuples autochtones dans le monde continuent de subir une série de violences coloniales, lesquelles ont pris de multiples formes à travers le temps (Smith, 1999). Au Canada, la colonisation ne s'est pas arrêtée avec la mort des premières populations coloniales françaises et britanniques. Bien que l'« Histoire » ne la présente pas toujours ainsi, la colonisation est loin d'être un événement du passé. Il s'agit d'un processus social et politique (Laenui, 2000) guidé par une logique impériale continuelle (Barker, 2009 ; Wolfe, 2006) qui s'appuie sur un sentiment fallacieux de certitude, de mérite,

de droits et de privilèges que s'accordent certains groupes au détriment d'autres (Mackey, 2016). Lowman et Barker, dans leur ouvrage sur l'identité *settler*⁵ et le colonialisme à notre ère le font remarquer : « *Indigenous nations are still losing their land, facing infringement from resource extraction and mining companies, property developers, and the pressures of urbanization. [...] Indigenous people confront the reality every single day that colonialism is far from a legacy.* »⁶ (2015, p. 2-3, je souligne). Le colonialisme, arrimé au système capitaliste néolibéral, continue en effet de s'articuler sous de multiples formes, notamment à travers le langage et la recherche. Comme le rappelle Smith, « *[Western research] is research which brings to bear, on any study of indigenous peoples, a cultural orientation, a set of values, a different conceptualization of such things as time, space and subjectivity, different and competing theories of knowledge, highly specialized form of language, and structures of power.* » (1999, p. 42)

Je tiens à souligner ces dimensions du colonialisme parce qu'elles sont particulièrement pertinentes en regard du contexte dans lequel je me situe, c'est-à-dire de ma propre posture comme étudiante universitaire « épistémologiquement allochtone » dirigée par des codirectrices allochtones, de mes choix théoriques et méthodologiques en recherche et de l'institution dans laquelle je travaille. Je reviendrai plus loin sur l'approche dite « à visée décoloniale » que j'adopte afin de désinvisibiliser ma propre colonialité et celle de mon objet d'étude, tout en travaillant à une décolonisation de ma pratique, c'est-à-dire à une déconstruction du colonialisme qui m'entoure et auquel je participe en recherche.

Revenons pour l'instant au portrait que je veux dresser du Canada comme État colonial. Traiter du colonialisme et de ses manifestations au Canada ne peut être fait sans penser notamment aux pensionnats autochtones et à la rafle des années soixante. Entre 1800 et 1996, le système des pensionnats a arraché jusqu'à 150 000 enfants inuit, métis et des Premières Nations de leurs familles et de leurs communautés. Financés par le gouvernement canadien

⁵ Le terme *settler* fait référence aux populations qui s'installent dans une colonie dite « de peuplement », c'est-à-dire, dont l'objectif est d'occuper le territoire. Le Canada, les États-Unis, l'Australie et l'Afrique du Sud sont parmi les exemples les plus imposants de colonies de peuplement britanniques dans le monde. *Settler* sera utilisé dans le texte parce qu'il transmet mieux ce sens que le générique masculin « colon », ou encore que le générique féminin « colonne » que je n'ai d'ailleurs jamais rencontré en usage.

⁶ Le plus souvent possible les citations sont gardées dans la langue d'origine – non pas par paresse, mais pour garder au mieux l'essence originale.

et dirigés par le clergé, les pensionnats avaient pour objectif « d'éduquer les jeunes autochtones, de [les] convertir au catholicisme et de les assimiler à la culture canadienne » (Miller, 2022). Abus physiques et sexuels, maladies et carences, les conditions de vie dans les pensionnats autochtones ont mené au décès de plus de 6 000 enfants, dont plusieurs corps ont été retrouvés récemment, et auxquels s'ajoutent d'autres conséquences liées notamment aux traumatismes intergénérationnels et aux génocides culturels (Miller, 2022). De 1951 à la fin des années 1980, les services de protection de la jeunesse ont enlevé de façon massive des enfants autochtones pour les placer en adoption dans des familles majoritairement allochtones de classe moyenne. Cette rafle des années soixante, ou « sixties scoop », laquelle se perpétue aujourd'hui à travers ce qu'on appelle le « millennium scoop », aura aussi contribué au génocide culturel que subissent les Inuit, les Métis et les Premières nations au Canada (Sinclair et Dainard, 2021).

En plus de ces deux tentatives d'assimilation, il faut rappeler que les populations coloniales, descendantes des premières arrivées au 16^e siècle, occupent toujours l'ensemble des territoires non cédés reconnus aujourd'hui comme le « Canada » ; les *settlers* ne sont jamais repartis. On peut difficilement dans ce contexte parler de « postcolonialisme » comme une certaine littérature continue de le faire, en référence à un état de colonialisme « passé » (Smith, 1999).

Le gouvernement du Canada de son côté a reconnu au moins en partie les legs de certains événements propres au colonialisme canadien⁷. Pour tenter de réparer les torts, le premier ministre Stephen Harper présente au nom du gouvernement et de l'ensemble de la population canadienne des excuses officielles aux victimes survivantes des pensionnats en 2008. Ces excuses mènent la même année à la mise sur pied d'une commission d'enquête, la Commission de vérité et réconciliation du Canada (CVRC), dont le mandat est de documenter d'une part l'histoire des pensionnats au Canada et leurs conséquences à travers les générations, et d'émettre d'autre part des recommandations pour l'atteinte d'une « réconciliation » entre les autochtones et les allochtones dans l'avenir.

⁷ Il serait difficile de proposer que le gouvernement reconnaisse le colonialisme comme je le fais dans ce mémoire, c'est-à-dire comme une structure inhérente à toutes ses activités et à son fondement, car ce serait souligner sa nature coloniale contemporaine et remettre en question sa légitimité.

1.2. Le spectacle de la « réconciliation » au Canada

*« Une démarche de vérité, ça a pas de début pis de fin programmée.
C'est un processus de rencontre directe dans toutes ses dimensions, à
chaque instant pour qu'on arrive à se connecter pis se regarder 'dret
dans le coeur pis dans une même direction, en étant chacun qui on est.
C'est d'être réellement ensemble, mamu. »*

— Marie-Andrée Gill pour le balado Laissez-nous raconter : L'histoire crochie
(Radio-Canada, s. d.)

La plupart des définitions courantes de la réconciliation proposent une conception linéaire des relations qui s'établissent entre des personnes, des groupes ou des nations : la réconciliation s'effectue lorsqu'est *ramenée* une relation à un état de paix ou d'amitié préalable (Larousse, s. d. ; Le Robert, s. d.). À force d'être utilisée à l'échelle intra et internationale⁸, la réconciliation se « constitu[e] en programmes d'action publique [...] dispositifs de réécriture de l'histoire, d'éducation publique, mesures judiciaires à l'encontre ou au bénéfice des violents, réparations à leurs victimes, etc. » (Lefranc, 2015). Dans de tels contextes, la réconciliation est aussi une hésitation :

[d'un côté] il ne s'agit absolument pas de faire en sorte que des ennemis s'aiment, mais bien de créer une base de confiance *minimum* pour qu'un certain degré de coopération et de confiance mutuelle existe entre eux [d'un autre côté] c'est aussi un processus *profond* qui (...) exige que nous changions nos attitudes, nos aspirations, nos émotions et nos sentiments, et peut-être même nos croyances. Un changement aussi profond est un défi vaste et souvent douloureux qui ne peut être ni précipité ni imposé (International Institute for Democracy and Electoral Assistance, dans Lefranc, 2015, je souligne)

Dans la littérature, la réconciliation apparaît comme une notion très large, voire ambiguë. Elle se présente tout à la fois comme un processus (Auerbach, 2009 ; Cameron, 2007 ; Redonnet, 2001 ; Skaar, 2013), une idéologie (Redonnet, 2001 ; Schaap, 2008), un objectif ou une stratégie politique (Johnson, 2011 ; Wyile, 2017), des programmes d'action (Redonnet, 2001), une relation (Auerbach, 2009 ; Coulthard, 2021 ; Ferrara, 2015 ; Johnson,

⁸ Par opposition à une échelle interpersonnelle, par exemple. Voir à ce sujet les travaux de Cameron (2007) qui fait un travail intéressant sur l'usage des métaphores dans les discours de réconciliation entre individus.

2011 ; Walters, 2008, dans Wyile, 2017), une forme de résistance (Galloway, 2005 ; Schaap, 2008), un mantra (Rodon, 2019) et un spectacle (Daigle, 2019). Introduisant cette négociation dans l'espace public, certains gouvernements mettent sur pied des Commissions de vérité (et réconciliation)⁹. Apparues d'abord en Bolivie en 1982, celles-ci mènent à la publication de rapports qui participent, en même temps que les Commissions elles-mêmes, à la construction d'un récit national renouvelé :

[b]y writing up the truth in an end report, truth commissions construct a historical narrative about the past as well as about their own role in overcoming it. This collective narrative shapes the understanding of the past by contributing to the collective remembrance of it. Truth commissions thus take part in the formation of a new collective identity by constructing an "imagined moral community" which is based on a clear normative demarcation from the past. (Krüger, 2014, p. 342-343)

Le modèle des Commissions de vérité (et réconciliation) est repris à travers le monde « *as a viable solution to assist peaceful and democratic consolidation* » (Krüger, 2014, p. 347) et s'établissent à partir des années 1990 en standard commun de transition politique (Avruch, 2010 ; Krüger, 2014). S'institutionnalise dans le même temps une logique de « justice transitionnelle », « *the process by which societies move either from war to peace or from a repressive/authoritarian regime to democracy while dealing with resulting questions of justice and what to do with social, political, and economic institutions* » (Quinn, 2009, p. 3). Avec elle se multiplient des rhétoriques de « vérité »¹⁰ et des rhétoriques de « réconciliation ». Or, si « le mot est devenu un leitmotiv » (Lefranc, 2015), on ne s'entend pas pour autant sur une même interprétation de la réconciliation d'un contexte à l'autre.

Au Canada, les notions de réconciliation et de justice transitionnelle sont exploitées, et ce bien que la société demeure *non*-transitionnelle (Coulthard, 2021 ; de Costa, 2017) : les gouvernements se sont succédé, mais aucun changement de régime ne s'est effectué et les

⁹ Les mécanismes internes et l'histoire menant à la mise en place de telles commissions varient énormément d'un contexte à l'autre. Il n'en demeure pas moins que les logiques dominantes sont semblables, les commissions participant d'un même mouvement international. Les noms sont relativement sans importance dans le travail que je souhaite effectuer ici, c'est pourquoi j'ajoute « et réconciliation » entre parenthèses sachant qu'aucune d'entre elles ne s'appelle réellement ainsi.

¹⁰ Telles que celle du « droit de savoir » et celle du « la vérité mène à la réconciliation ».

structures coloniales demeurent. Cela n'empêche pas l'État canadien de suivre la logique promue sur la scène internationale et de mettre sur pied la CVRC¹¹. Le rapport de la Commission de vérité et réconciliation du Canada propose une définition de la réconciliation qui nuance les définitions des ouvrages de référence en admettant que le « rétablissement d'un état conciliatoire » entre autochtones et allochtones n'est pas possible au Canada puisqu'il n'aurait jamais existé. Le rapport rejette dans sa définition la rhétorique du « retour à un état préalable », mais ne remet pas en question la nature coloniale continue des structures juridiques, administratives et socioéconomiques du Canada, ou de l'occupation des territoires. La réconciliation s'y présente comme dans la métaphore que propose Antjie Krog, poétesse et autrice sud-africaine : « *a boy steals the bicycle of a neighbour, and after a year of consequential enmity, he invites the victim to reconcile. Nevertheless, when asked to return the stolen bicycle, he retorts that his offer is about reconciliation and not bicycles* » (rapportée par Baldissone, 2018, p. 114).

Cette conception de la réconciliation correspond aussi à ce que Walters (2008, dans Wyile, 2017) nomme « *reconciliation-as-resignation* »¹² : une réconciliation asymétrique où seul un groupe doit se résigner à se réconcilier à quelque chose qui lui est imposé (Wyile, 2017). Au Canada, les peuples autochtones doivent, au moins en partie, se réconcilier au fait que les territoires non cédés continueront d'être occupés par des allochtones; les *settlers* ne retourneront pas dans les pays d'origine de leurs ancêtres.¹³

Outre cette résignation inévitable, la réconciliation au Canada s'associe dans la littérature à au moins deux rhétoriques majeures : la justice et l'autodétermination¹⁴ (voir à l'Annexe B

¹¹ Il est par ailleurs intéressant de considérer la remarque de Skaar qui souligne que « *no scholarly agreement exists regarding the expected impact of transitional justice mechanisms on the process of reconciliation. Empirical evidence on the extent to which truth commissions, trials, amnesties and traditional justice approaches actually contribute to reconciliation is, at best, inconclusive.* » (Skaar, 2013, p. 102)

¹² Walters (2008, dans Wyile, 2017) propose une typologie de la « réconciliation » qui compte trois éléments : « *reconciliation-as-resignation* », « *reconciliation-as-consistency* » et « *reconciliation-as-relationship* ».

¹³ Comme le rappelle Green, « [d]e profondes cicatrices marquent le corps, l'âme et l'histoire autochtones contemporains, comme autant d'évidences d'une relation délétère avec l'occupant. Pourtant, il faut bien se faire à l'idée que les descendants des colons et les peuples autochtones vivent, ici et maintenant, côte à côte ; il faut constituer un espace partagé, un espace *de coexistence et de réconciliation* où chacun puisse y trouver son compte » (2004, p. 12, je souligne).

¹⁴ À noter que la « réconciliation » au Canada a aussi servi en référence aux relations avec le Québec, particulièrement au début des années 1990 « *in the context of contentious political debate over the place of Quebec and Indigenous peoples in the Canadian constitutional fabric* » (Wyile, 2017, p. 625). Or, la relation

un portrait de ces rhétoriques). Les discours de réconciliation associés à une rhétorique de justice sont principalement mobilisés par le gouvernement canadien et ses appareils juridiques. Ceux-ci reconnaissent leur responsabilité dans la création et le maintien de certaines injustices du passé et ils agissent pour rendre justice, par des excuses officielles ou par l'octroi de compensations financières, par exemple. Ce type de réconciliation sert davantage les intérêts des allochtones, car il vise en même temps le maintien de la supériorité de la « souveraineté » canadienne (Wyile, 2017) et du *statu quo* au nom d'une « unité nationale » (Augoustinos *et al.*, 2002). Cette rhétorique de justice sert une vaste « *discursive nation-building strategy that does not imply a shift in the relations of power between Indigenous and non-Indigenous people [...]. The discourse of reconciliation thus works in service of the establishment of a “seamless, progressive narrative of nation formation”* (Bhandar 2007, 94) » (Wyile, 2017, p. 609).

Il s'agit de la logique promue par le gouvernement Harper qui entre 2008 et 2009 niait d'un côté les structures coloniales canadiennes historiques et contemporaines (Assembly of First Nations of Quebec and Labrador, 2009 ; The Vancouver Sun, 2009), et offrait des excuses aux victimes des pensionnats autochtones, de l'autre. Cette attitude rejoint l'analyse que propose Daigle et que j'illustre ailleurs (Boily et Tailleur, à paraître) au sujet d'un « spectacle de la réconciliation » :

[i]n the era of reconciliation, spectacles produce a false consciousness of time and space by reinscribing teleological narratives of colonialism and by restricting colonial relations and violence to the space of residential schools. As Glen Coulthard (2014) argues, reconciliatory rhetoric relegates colonialism to the past and ideologically manufactures the illusion that Canada has entered a renewed era with Indigenous peoples that is amicable, cooperative, and mutually beneficial. (2019, p. 707)

Au contraire, la réconciliation associée à une rhétorique d'autodétermination, que Galloway (2005) qualifie d'originale (au sens de primaire, d'initiale) refuse la prémisse d'un état concilié préalable et souligne la nature contemporaine des inégalités et des oppressions. Elle

du Québec avec le Canada soulève des questions trop éloignées du sujet de ma recherche pour que je m'y attarde davantage, même en considérant que cette relation participe aussi d'une dynamique « coloniale ». Voir à ce sujet les travaux de Wyile (2017) qui se propose de faire une généalogie plus complète de la « réconciliation » au Canada.

se dessine comme contre-langage politique face à la première, elle en est résistance (Schaap, 2008, dans Wyile, 2017, p. 622). Davantage associée à la justice transitionnelle promue sur la scène internationale, elle implique une « transformation fondamentale des relations constitutionnelles » (Wyile, 2017, p. 626) et des relations inter et intra-personnelles (Coulthard, 2021). Fondée sur la reconnaissance des différences, elle vise une « reformulation d'identités nationales » (Redonnet, 2001, p. 408) et nécessite un changement profond, étroitement associé sans s'y confondre, au processus de décolonisation (Asch *et al.*, 2018 ; Coulthard, 2021 ; Laenui, 2000).

En bref, la réconciliation au Canada se présente non seulement en portrait binaire, mais en portrait intrinsèquement conflictuel. Redonnet (2001) rappelle que la réconciliation implique à la fois la création d'un nouveau consensus ou ordre social, politique et citoyen, et la préservation d'un *statu quo* proprement colonial. En effet, au Canada, « la réconciliation fait partie des modifications que s'impose un État de droit qui emprunte, à travers son héritage colonial, à un système de gouvernement de type britannique, avec ses valeurs libérales préservées et modulées en fonction de l'histoire de la société locale. » (Redonnet, 2001, p. 480)

Réconcilier c'est donc à la fois restaurer, recommencer et reconstruire, reconnaître l'altérité et unifier (Lefranc, 2015), s'inscrire dans une reconversion et dans une continuité (Bahout, 1999). Réconcilier réfère à des discours autant qu'à des pratiques, à une vision autant qu'à des actions, à un travail individuel autant que collectif. Devant pareil flottement sémantique et politique, les discours et les pratiques de réconciliation se trouvent instrumentalisées dans « un espace de marchandage et de délibération politique » (Lefranc, 2015). Dans cette recherche, la dimension de la réconciliation qui m'intéresse est *linguistique*, en référence au statut linguistique des langues autochtones (dévitalisée, en dormance, en péril, etc.), à leurs contextes d'usage (ou de non-usage) et aux mesures d'aménagement linguistique mises en place (ou non) par les gouvernements et les organisations concernées. Plus particulièrement, je m'intéresse à la place des langues et des politiques linguistiques autochtones dans ce vaste contexte de « marchandage et de délibération politique » des relations autochtones-allochtones au Canada.

1.3. Les langues autochtones au Canada : bref portrait

Les 70 langues autochtones parlées au Canada se répartissent en 12 familles linguistiques : algonquiennes, athabascanes, haida, inuit, iroquoïennes, mitchif, salishennes, siouennes, tlingit, tsimshennes et wakashanes (Gallant, 2020 ; Statistique Canada, 2017). Selon Drapeau, le cri, l'ojibwa et l'inuktitut étaient en 2013 les trois seules langues autochtones parlées au Canada « considérées viables » (2013, p. 200). Pour les autres, l'autrice explique, rapportant ses travaux avec Corbeil (1992), que « des facteurs comme l'effritement de l'économie traditionnelle autochtone, la propagation des médias de masse au sein des communautés et la hausse du niveau de scolarité peuvent produire un effet dévastateur sur l'acquisition et l'utilisation des langues autochtones. Ces facteurs se conjuguent à la dispersion géographique des populations et au faible nombre absolu de locuteurs pour chaque langue. » (Drapeau, 2013, p. 197)

Si la situation est largement différente d'une langue à l'autre, la plupart demeurent en situation de précarité (Drapeau, 2013) : 40% des 70 langues autochtones répertoriées au pays ne comptent que 500 locutrices ou moins (Rice, 2020). Par ailleurs, le nombre absolu de locutrices demeure faible (Drapeau, 2013 ; Statistique Canada, 2017), et ce bien que les populations autochtones soient en croissance. Elles sont plus jeunes dans l'ensemble que le reste de la population au Canada (Drapeau, 2013) et les tendances indiquent que la transmission des parents et des aînées aux plus jeunes générations se fait peu ou de moins en moins (Drapeau, 2013). Si les plus récentes données de Statistique Canada indiquent une augmentation du nombre de personnes autochtones « pouvant parler une langue autochtone », elles « laissent [aussi] supposer que de nombreuses personnes, particulièrement des jeunes, apprennent des langues autochtones comme langues secondes » (Statistique Canada, 2017). En effet, moins de 16% de la population autochtone peut soutenir une conversation dans une langue autochtone et seulement 12,5% déclarent parler une langue maternelle autochtone. Comme le souligne Drapeau « une langue peut difficilement se maintenir si elle n'est utilisée que comme langue seconde » (1995, dans Drapeau, 2013, p. 207).

Par ailleurs, sur les langues autochtones parlées au Québec, Drapeau remarque une convergence de situations diglossiques, intrinsèquement inégales : « la langue autochtone est

utilisée dans des contextes non formels (au sein de la famille, entre les membres de la communauté, dans les emplois manuels ou non spécialisés), alors que la langue majoritaire [l'anglais ou le français] est utilisée à l'école, dans les emplois de cols blancs et dans tous les domaines qui nécessitent l'usage de l'écrit, en plus d'être entendue dans les médias de masse. » (Drapeau, 2013, p. 203) Dans le même sens, Patrick rapporte qu'au Canada « beaucoup [de langues autochtones] ne sont utilisées que dans des circonstances précises, pour des raisons symboliques ou cérémonielles, par exemple, ou par les locuteurs les plus âgés. » (Patrick, 2007, p. 130)

Au Canada, de nombreuses organisations, presque toutes communautaires, travaillent depuis des décennies au maintien, à la protection et à la transmission des langues autochtones. L'Institut Tshakapesh¹⁵, par exemple, contribue depuis plus de quarante ans à la valorisation et à la transmission de la langue et de la culture innu sur la Côte-Nord. Les efforts de l'Institut s'étendent de la création de dictionnaires, de lexiques et de leçons à la publication d'ouvrages de référence pour les écoles, les milieux académiques et le grand public. Drapeau (1989, 1990b, 1990a, 2014), entre autres, a travaillé avec l'Institut Tshakapesh à l'élaboration de ce matériel¹⁶. Sur les territoires du Mi'kma'ki¹⁷ dans l'actuelle Nouvelle-Écosse, *Mi'kmaw Kina'matnewey* œuvre à la préservation et à la transmission du Mi'kmaq, visant à faire briller l'éducation, les intérêts et les droits de la nation (Mi'kmaw Kina'matnewey, 2021). Constituée de Chefs, de parents et d'enseignantes, l'organisation dessert et répond aux besoins de 12 communautés à travers la province. Elle s'associe pour certains projets au *Kji-keptin Alexander Denny L'nui'sultimkeweyo'kuom*, le laboratoire de langue mi'kmaq de l'Université du Cap-Breton en Nouvelle-Écosse, lequel œuvre à la documentation, à la préservation et à la revitalisation du Mi'kmaq. Des aînées en résidence, des professeures et des étudiantes, toutes majoritairement Mi'kmaq, y développent une offre de cours de langue mi'kmaq pour le corps enseignant et coordonnent des projets de recherche avec les

¹⁵ Appelé jusqu'en 1990 *Conseil atikamekw montagnais*, puis jusqu'en 2009 l'*Institut éducatif et culturel Attikamek-Montagnais* (Institut Tshakapesh, s. d.).

¹⁶ Une partie des résultats des travaux sont disponibles en ligne au <https://www.innu-aimun.ca/>.

¹⁷ *Mi'kmaki* réfère à l'ensemble des territoires mi'kmaq ancestraux, incluant la Nouvelle-Écosse, la rive nord du Nouveau-Brunswick, la péninsule de Gaspé (Québec) ainsi que certaines parties de Terre-Neuve, des îles du Golfe du Saint-Laurent et de l'État du Maine (États-Unis).

communautés du Mi'kmaki.¹⁸ Ces initiatives, et bien d'autres à travers le pays, répondent à des objectifs et à des besoins spécifiques et font face à des défis qui leur sont propres. Elles peuvent par exemple chercher « à produire des locuteurs habiles ayant une connaissance lexicale approfondie et maîtrisant les structures grammaticales, capables d'accomplir n'importe quelle activité linguistique dans n'importe quel contexte [...] comme au Nunavik [...] et au Nunavut [...] [ou alors à] développer des aptitudes linguistiques à des fins plus circonscrites — par exemple, pour participer à des rituels culturels traditionnels encore centraux dans la vie de ces communautés. » (Patrick, 2007, p. 129) Quoi qu'il en soit, toutes demeurent motivées par le besoin de maintenir, de renforcer ou de revitaliser des langues qui représentent bien plus qu'une façon de communiquer.

1.3.1. Sur les langues et les droits linguistiques autochtones

La littérature a établi l'importance du maintien et de la transmission des langues autochtones sur la base des implications très larges de leur perte (Alfred, 2005 ; Collectif, s. d. ; Patrick, 2007 ; Viens, 2019). L'ONU reconnaît notamment que

[L]es langues autochtones ne constituent pas seulement des moyens de communication, ce sont aussi des systèmes de connaissances vastes et complexes qui ont été développés au fil des millénaires. Elles constituent un élément central de l'identité des peuples autochtones, de la préservation de leurs cultures, philosophies et visions du monde ainsi que de l'expression de leur autodétermination. Lorsque des langues autochtones sont en péril, il en va de même pour les peuples. (Département de l'information des Nations Unies, s. d.)

De fait, la disparition des langues autochtones va de pair avec la perte de tout un bagage linguistique, culturel et identitaire, mais aussi philosophique, ontologique et épistémologique (Alfred, 2005). Dans le même sens, il est reconnu que la mise en danger de la diversité linguistique est aussi liée à une diminution de la biodiversité (Skutnabb-Kangas, 2002), parce qu'elle implique une perte de savoirs traditionnels écologiques. Skutnabb-Kangas résume :

Indigenous and minority communities are « reservoirs of considerable knowledge about rare, threatened, and endemic species that has not to date been independently accumulated by Western-

¹⁸ Voir par exemple les contributions de la linguiste Stephanie Inglis dans (Latimer *et al.*, 2014).

trained conservation biologists », says Nabhan (2001 : 151), summarizing a wealth of studies. This knowledge which is encoded in the many indigenous and minority languages, can be used both to « promote sustainable use of land and natural resources » (Nations 2001 : 470) and to « help guide the identification, management protection, or recovery of habitats » (Nabhan 2001 : 151) for threatened species. These « conservation traditions, expressed in native languages, are what Hazel Henderson called ‘the cultural DNA’ that can help us create sustainable economies in healthy ecosystems on this, the only planet we have » (Gell-Mann, quoted in nations 2001 : 470). (2002, p. 13-14)

L’Organisation des Nations Unies pour l’éducation, la science et la culture (UNESCO) identifie la diversité linguistique et culturelle du monde comme « patrimoine immatériel » (Organisation des Nations Unies pour l’éducation, la science et la culture, 2003) et reconnaît par le prisme de diverses Conventions¹⁹ l’importance de son maintien. Or, aucune d’entre elles n’octroie de droits linguistiques réels ou n’impose des « pouvoirs contraignants » aux États (Servant-L’Heureux, 2017, p. 33). En ce sens, « [l]a langue est donc envisagée sous un angle instrumental » par l’UNESCO (Servant-L’Heureux, 2017, p. 32).

La Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones, adoptée pleinement et sans réserve par le gouvernement canadien en 2016, accorde des droits linguistiques aux peuples autochtones. Les Articles 13, 14 et 16 en particulier, nomment des droits et des obligations à l’égard des langues autochtones, comme « le droit de revivifier, d’utiliser, de développer et de transmettre aux générations futures leur histoire, leur langue, leurs traditions orales, leur philosophie, leur système d’écriture et leur littérature, ainsi que de choisir et de conserver leurs propres noms pour les communautés, les lieux et les personnes. » (Nations Unies, 2007 : 13) Les trois articles sont reproduits en entier à l’Annexe C.

En outre, une vaste littérature en droit a fait la démonstration juridique des droits linguistiques autochtones au Canada, en vertu notamment de l’article 35 de la Constitution (Baillairgé, 2012 ; Caron, 2012 ; Dulude, 2017 ; Fontaine *et al.*, 2017 ; Johnson-Bégin, 2013 ; Metallic, 2014 ; Poliquin, 2013 ; Servant-L’Heureux, 2017). Cet article « reconnaît et confirme

¹⁹ Précisément la *Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles*, la *Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel* et la *Convention concernant la lutte contre la discrimination dans le domaine de l’enseignement* (Organisation des Nations Unies pour l’éducation, la science et la culture, 1960, 2003, 2005 ; Servant-L’Heureux, 2017).

l'existence des “droits ancestraux et issus des traités” » (Servant-L'Heureux, 2017, p. 5), lesquels peuvent inclure des droits linguistiques.

Par ailleurs, comme le rappelle Servant-L'Heureux, au Canada « la langue n'est pas considérée comme un domaine de compétence en soi et est uniquement “accessoire” à un des domaines attribués par la Loi constitutionnelle de 1867 » (2017, p. 1). Ainsi, les gouvernements provinciaux autant que le gouvernement fédéral détiennent une compétence juridique pour légiférer les langues autochtones (Servant-L'Heureux, 2017). Au Nunavut, par exemple, le gouvernement a décrété en 2008 le statut de langue officielle de la langue inuit²⁰, avec l'anglais et le français (Gouvernement du Nunavut), et une loi existe *sur la protection de la langue inuit* (Gouvernement du Nunavut). Or, comme le souligne Viens, « le déclin de cette langue au profit de l'anglais sur ce territoire semble contredire les bienfaits d'une telle avancée dans le contexte canadien. Pour Alain-G. Gagnon, c'est “la force d'attraction de l'anglais [qui] constitue un des plus grands défis pour ces communautés en quête de repères identitaires” [2011 : 44] » (Viens, 2019, p. 20).

Ainsi, l'hégémonie des langues coloniales contraint les avancées à la fois réelles et potentielles en matière de droits et de politiques linguistiques autochtones au Canada. À l'échelle fédérale, ce n'est qu'en juin 2019 qu'une première mesure législative est adoptée²¹ en la matière, leur de changement par rapport à ce que Metallic qualifiait jusqu'alors d'« absence de volonté politique réelle » (2014, p. 897).

²⁰ Nomination tirée de la documentation officielle : « la langue inuit » (ou « inuktitut ») fait référence aux langues et dialectes inuit, tels que définis dans la *Loi sur la protection de la langue inuit*, soit à l'inuinnaqtun et à l'inuktitut (Gouvernement du Nunavut).

²¹ En décembre 2015, le sénateur Serge Loyal dépose au Sénat le projet de loi S-212, *Loi visant la promotion des langues autochtones du Canada ainsi que la reconnaissance et le respect des droits linguistiques autochtones*. L'année suivante, le projet de loi est renvoyé au Comité sénatorial permanent des peuples autochtones pour étude approfondie, mais il n'aboutira jamais (Metallic, 2014 ; Parlement canadien, s. d.-b).

1.3.2. Sur l'aménagement linguistique autochtone au Canada

Pour Loubier (2008a, 2008b), deux types de stratégies d'aménagement linguistique officiel²² existent : la stratégie par défaut et la stratégie planifiée. Une régulation par défaut, dite *implicite* ou *de renforcement* « favoris[e] inévitablement l'implantation et la diffusion des langues porteuses de pouvoir politique et économique » (Loubier, 2008b, p. 151) tout en favorisant le déclin des autres langues dans l'arène sociolinguistique nationale. Elle contribue au maintien des rapports de pouvoir en place. Au Canada, cette stratégie prime depuis longtemps à l'échelle fédérale, valorisant un laisser-faire, une non-intervention auprès des langues autochtones; en témoignent le rapport de la Commission de vérité et réconciliation et les statistiques sur la dévitalisation croissante de plusieurs langues autochtones au pays. Avec l'adoption de la *Loi sur les langues autochtones*, le gouvernement fédéral initie une première stratégie d'aménagement linguistique planifiée. Pour Loubier, une telle politique linguistique d'intervention vise à « répondre à des objectifs précis » et se déploie « par la définition et la mise en œuvre de moyens et d'actions visant à influencer la dynamique des forces d'autorégulation sociolinguistique à l'intérieur d'un espace social donné » (Loubier, 2008b, p. 152). Quoi qu'il en soit, que la régulation officielle soit explicite ou non, planifiée ou non, les décisions, les actions et les discours de l'État contribuent à aménager les marchés sociolinguistiques autochtones au Canada et ainsi contribuent à la (re)production des rapports de domination et d'inégalités sociolinguistiques et socioéconomiques, notamment, entre les autochtones et les allochtones.

Les marchés linguistiques (Bourdieu, 2001) au Canada sont marqués par l'hégémonie linguistique et la situation coloniale qui perdurent – deux éléments interreliés et corrélés, faut-il le préciser. Pour Dorais (2015), il perdure malgré tout une résilience des langues autochtones : « [l]a participation active de ces langues à des marchés linguistiques principaux ou alternatifs équivaut [...] à une forme de résistance anti-hégémonique » (Dorais, 2015, p. 65). Or, l'auteur constate aussi l'importance du maintien d'un soutien financier des instances

²² Par opposition à des stratégies d'*autorégulation* linguistique (Loubier, 2008b), lesquelles dépassent le cadre de mon objet d'étude et auxquelles je ne me pencherai pas ici. Pour ce qui est de la régulation sociolinguistique officielle Loubier la conçoit comme « [c]es pratiques volontaires, et souvent concertées, d'intervention sociolinguistique [...] qui ont pour objectif de contrôler ou d'orienter l'évolution d'une situation sociolinguistique donnée » (Loubier, 2008b, p. 148).

officielles et étatiques dans la préservation et la revitalisation des langues (Dorais, 2015). Il s'agit d'un constat partagé par Patrick, laquelle précise qu'au Canada, « il est peu probable que les langues autochtones parviennent à se maintenir sans une forme quelconque de soutien institutionnel ou politique » (Patrick, 2007, p. 135), et par Loubier qui explique que « [c'est] l'État aménageur [qui] reste l'acteur officiel qui a le plus de poids sur l'évolution d'une situation sociolinguistique. » (2008b, p. 182-183).

Comme le rappelle Metallic, « depuis les années 1970, les représentants des groupes autochtones ont multiplié les efforts pour que le déclin des langues autochtones devienne une question nationale en priant le gouvernement fédéral d'adopter des mesures efficaces pour éviter leur disparition. » (2014, p. 897) Alors que l'usage des langues coloniales au Parlement est reconnu par la Constitution depuis 1867, et qu'elles ont le statut de langues officielles au pays depuis 1969 (Gouvernement du Canada), ce n'est que 50 ans plus tard que le gouvernement canadien adopte une première mesure législative concernant les langues autochtones. Celle-ci n'offre pas de statut particulier aux langues autochtones, mais elle promet un soutien institutionnel et financier aux organisations qui travaillent à leur protection, à leur renforcement, à leur revitalisation ou à leur transmission.

À l'occasion du dépôt du projet de loi C-91, le premier ministre Justin Trudeau dit que ce projet « appuiera [les] efforts en vue de protéger, de préserver et de revitaliser [ces] langues » (Radio-Canada, 2019b). Similairement, Perry Bellegarde, chef national de l'Assemblée des Premières Nations, se félicite du projet, le qualifiant d'exemple de « réconciliation en action » (Radio-Canada, 2019b). Natan Obed, chef de l'Inuit Tapirit Kanatami, semble au contraire déçu : « ce projet de loi est une autre initiative législative développée à huis clos par un système colonial, puis imposée aux Inuits [*sic*] » (Radio-Canada, 2019a). Ces réactions divergentes des leaders montrent que les questions de préservation des langues autochtones et de politiques linguistiques autochtones ne font pas l'unanimité. Avec l'adoption d'une telle mesure législative, le gouvernement fédéral montre à tout le moins un intérêt dans le dossier. Les réactions contradictoires, les débats au Parlement, même la loi elle-même représentent un terrain particulièrement intéressant pour analyser la place des langues autochtones dans les discours politiques. Je me propose donc d'analyser cette place des langues autochtones dans les débats parlementaires ayant mené à l'adoption de la *Loi sur*

les langues autochtones, lesquels s'inscrivent dans le vaste contexte conflictuel qui caractérise la scène politique et sociolinguistique au Canada.

1.4. Quelle place pour les langues autochtones?

À travers cette recherche, je veux apporter une contribution à la littérature en sociolinguistique en m'intéressant à la seule mesure de régulation sociolinguistique fédérale officielle portant sur les langues autochtones au Canada : la *Loi sur les langues autochtones*. Plus particulièrement, je cherche à identifier et à comprendre les visions des langues autochtones que partagent les parlementaires dans leurs propos à l'adoption de cette mesure législative. Mon intention est de faire une analyse linguistique critique à visée décoloniale de ces propos en répondant à la question suivante : *Quelle est la place des langues autochtones dans le contexte parlementaire d'adoption du projet de loi C-91?*

Avec les outils théoriques et méthodologiques de la sociolinguistique critique et de l'analyse critique du discours, j'analyse des propos tenus par les parlementaires dans le cadre des travaux de la Chambre des communes sur le projet de loi C-91, de son dépôt en février 2019 à son adoption en juin la même année. J'analyse en particulier la nomination et l'utilisation des langues autochtones par les parlementaires, ainsi que l'ancrage institutionnel (parlementaire) et idéologique de leurs propos, et ce, afin d'identifier les mécanismes discursifs que révèlent les rapports de pouvoir entretenus à travers la langue dans les débats sur le projet de loi. Plus largement, je vise aussi à explorer si la loi et les langues autochtones en général sont instrumentalisées par les parlementaires; ou encore si elles servent le plus vaste chantier de réconciliation promu par l'État.

J'adopte pour y parvenir une approche à visée décoloniale inspirée notamment par Smith (1999), afin de contribuer à déconstruire les rapports de pouvoir coloniaux structurels normés et incarnés dans la recherche au Canada. En ce sens, le dernier objectif de cette recherche se rapporte à la décolonisation de ma propre pratique de recherche et contribue donc à la littérature sur le sujet, en particulier en sciences du langage où une telle approche demeure largement inexplorée.

Chapitre 2 – Pour une sociolinguistique à visée décoloniale : cadre théorique critique

La situation sociolinguistique autochtone au Canada dont je viens de dresser le portrait est marquée, on l'aura compris, par l'hégémonie des langues coloniales, lesquelles se sont imposées sur les territoires jusqu'à « plus ou moins rapidement monopolis[er] la presque totalité du capital linguistique, évinçant ainsi du marché les parlers vernaculaires d'origine qui ont dès lors périclité, souvent jusqu'à tomber en désuétude complète » (Dorais, 2015, p. 51). Une contribution comme celle que je propose d'apporter en sociolinguistique est donc pertinente pour l'étude de cette situation sociolinguistique au Canada, mais aussi pour creuser la question du pouvoir et des dynamiques idéologiques qui animent la régulation officielle des langues autochtones.

2.1. Pour une sociolinguistique critique

*We know what we know from where we stand.
We need to be honest about that.*

— Kovach (2010, p. 7)

La sociolinguistique, pour reprendre les termes de Boutet et Heller, concerne « l'étude du langage ancrée dans ses conditions sociales de production » (2007, p. 306). Or, le contexte sociohistorique qui m'intéresse est traversé par des rapports de pouvoir et des inégalités ancrés dans une logique impériale à laquelle s'arriment des pratiques capitalistes néolibérales (Heller et McElhinny, 2017 ; Vergès, 2019). Ces rapports s'inscrivent à leur tour dans la langue et influencent la situation sociolinguistique et les usages discursifs ; c'est là qu'un regard critique trouve sa pertinence.

Comme le propose Duchêne, la sociolinguistique critique « seeks to understand the interests that are subjacent to action, discourse and the production of knowledge within a given context and according to specific places » (Duchêne, 2008, p. 18). Plus encore, « as Heller (2002a) emphasizes, this sociolinguistics “questions the way we use ideologies, language practices and language ideologies in order to advance interests by means of the construction of social categorisation and regulation of access to the production and distribution of resources” (p. 184). » (Duchêne, 2008, p. 18)

Inspirée par les travaux de Duchêne (2004, 2006, 2008) sur les minorités linguistiques aux Nations unies, je m'intéresse aux conditions idéologiques et institutionnelles de production des discours des parlementaires, « ceci afin de parvenir à comprendre les raisons de [leurs] existence » dans l'institution (Duchêne, 2006). Dans ses travaux, Duchêne s'intéresse en particulier à l'article 27 du Pacte international des droits civils et politiques, une composante de la Charte des droits de l'Homme. Il en fait « un travail génétique et généalogique [...], cherchant à la fois à mettre en évidence les liens et les fils discursifs et institutionnels et à interroger les idéologies sous-jacentes. » (Duchêne, 2006) Je fais le choix de ne pas creuser aussi loin que lui la généalogie des propos analysés, mais d'autres aspects de l'approche qu'il a développés trouvent écho dans l'analyse que je propose. Par exemple, les données au cœur de son analyse sont situées dans un contexte bien particulier où des nations (représentées par des individus qui parlent en leur nom) aux origines historiques, institutionnelles et discursives variées dialoguent dans un cadre normé relativement rigide. Similairement, au Parlement, dans un cadre fixé par une norme de bienséance, se sont confrontées sur la teneur et le contenu du projet de loi C-91 des parlementaires allochtones et autochtones de divers horizons²³. En outre, si l'article de loi qui a retenu l'attention de Duchêne dans son exploration des idéologies linguistiques à l'ONU avait « la particularité d'être la première "matérialisation" discursive du droit des minorités au sein des Nations Unies » (Duchêne, 2006), la *Loi sur les langues autochtones* se caractérise aussi par sa singularité. Elle était certes attendue depuis longtemps, mais elle demeure la première et la seule mesure fédérale en son genre, ce qui en fait un terrain d'analyse inexploré et actuel.

Le langage au cœur d'une analyse sociolinguistique critique comme celle que j'adopte est conçu comme une pratique sociale située et traversée de rapports de pouvoir et d'inégalités. Boutet note à ce sujet qu'« [a]vec l'emploi du mot « pratiques », nous mettons au centre du projet linguistique ce que les locuteurs *font* avec la langue, leurs actions de nature symbolique, et non pas les langues elles-mêmes et leur forme décontextualisées. » (Boutet, 2016, p. 47)

²³ Les parlementaires ont par exemple différents statuts au gouvernement, sont affiliés à différents partis politiques, ont différentes origines géographiques, ethniques et linguistiques, représentent des communautés variées, etc. Il sera d'ailleurs démontré plus loin que les temps de parole inégaux selon les statuts des parlementaires peuvent avoir une influence sur le discours.

Je place donc l'observation et l'évaluation des rapports de pouvoir et d'inégalités au centre de l'analyse : comme Heller, Pietikainen et Pujolar, « *[I] ask what resources are important to whom, and how the social processes [I] examine have consequences* » (2018, p. 2).

Une perspective critique comme celle que j'adopte considère aussi la recherche comme une pratique sociale ancrée dans un milieu historique et institutionnel spécifique, en particulier dans un contexte de colonisation continuelle. La recherche n'est pas neutre de par cet ancrage, mais aussi du fait que les chercheuses ont des représentations, des valeurs et une vision du monde qu'il n'est pas toujours possible d'écarter pour atteindre une « objectivité » totale et sans faille. À ce propos, Heller, Pietikainen et Pujolar rappellent que

research is not socially and politically neutral, and neither are the methods and theories that we draw upon nor the knowledge we produce. [...] [I]t is essential for us scholars to accept what this implies: that our work is the product of specific socio-historical conditions that affect what we study, why, how and how it is received by others. [...] We do not even go along with the platonic position that research is “ideally” neutral, but inevitably “biased” because it can never be made airtight from the personal and the political. On the contrary, we believe that social and political interests at all levels (personal or institutional) are actually constitutive of any social research in all its components. (2018, p. 9-10)

L'approche critique de cette recherche est en ce sens réflexive²⁴ : je vise à demeurer consciente de ma propre posture d'individu et de chercheuse épistémologiquement allochtone œuvrant dans un milieu académique allochtone, en questionnant les façons dont je participe moi-même à des rapports de pouvoir et d'inégalité qui ont d'importantes implications sur la situation sociolinguistique autochtone au Canada. Pour rendre compte et chercher à dépasser les rapports coloniaux auxquels je participe, ce qu'une perspective strictement critique ne permet pas, j'ajoute à la recherche une visée décoloniale.

2.2. Pour une approche à visée décoloniale

No matter how dominant a worldview is, there are always other ways of interpreting the world. [...] One of the problems with colonialism is

²⁴ Pour Heller, Pietikainen et Pujolar, la réflexivité « *has to do with the question of who the researcher is, and why the researcher is entitled to produce an authoritative account of the social practice that is being analysed. [...] It involves owning up to our theoretical and political affiliations, which inform the topics that we choose to analyze and the perspective from which we analyse them.* » (2018, p. 10)

that it tries to maintain a singular social order by means of force and law, suppressing the diversity of human worldviews. The underlying differences between Aboriginal and Eurocentric worldviews make this a tenuous proposition at best. Typically, this proposition creates oppression and discrimination.

— Leroy Little Bear (dans Battiste, 2000, p. 77)

Pour Heller et McElhinny (2017), le colonialisme et son arrimage à des pratiques capitalistes néolibérales hégémoniques s'est érigé en un système-monde inégal et changeant qui « a rendu possibles et marquants des modes particuliers de mobilisation du langage dans la production des inégalités et des différences sociales qui les légitiment » (Heller et McElhinny, 2017, p. 4). Il est donc aujourd'hui de plus en plus pressant que les communautés universitaires reconnaissent qu'une décolonisation des espaces académiques —où sont « produits » et diffusés des savoirs particuliers pendant que d'autres sont invisibilisés ou niés— doit être engagée (Smith, 1999). Selon Barker, « *[j]ust as Indigenous peoples must defeat the legacy of prior colonization and the realities of current neocolonialism in order to achieve freedom, Settler people must do the same for themselves.* » (2009, p. 318). Il s'agit d'une responsabilité (Lowman et Barker, 2015) à la fois individuelle, sociale et institutionnelle que de révéler, d'assumer et de contester la position sociale des chercheuses qui encadrent la recherche. Comme le propose Ferrara, « *[d]ecolonization involves a paradigm shift from a culture of denial to the creation of space for indigenous cultural resurgence (Regan 2010), a space of shared humanity* » (2015, p. 9). La décolonisation, dans le contexte de cette recherche, fait référence à un large processus de déconstruction du pouvoir colonial dans toutes ses articulations, culturelles, linguistiques, administratives, juridiques et plus (Laenui, 2000 ; Smith, 1999). Or, je ne nomme pas ici l'approche « décoloniale », mais bien « à visée décoloniale », et ce, de façon assumée et pour une raison très particulière : je ne suis pas, en tant qu'individu et chercheuse, proprement *décolonisée*. Les institutions dans lesquelles je m'inscris au même titre que la recherche que je mène ne le sont pas non plus. Je suis plutôt ancrée dans un processus orienté *vers* une décolonisation de mes pratiques de recherche. C'est en ce sens que j'adopte une perspective qui rejoint les travaux de nombreuses autrices autochtones s'intéressant aux enjeux relatifs aux langues, aux politiques et aux représentations autochtones.

Pour ne nommer que celles-là, Glen Sean Coulthard (2021), Taiaiake Alfred et Jeff Corntassel (2005), Marie Battiste (2000), Leslie Brown et Susan Strega (2015), Margaret Kovach (2010), Trudy Sable et Bernie Francis (2012), Linda Tuhiwai Smith (1999) et Shawn Wilson (2008) au Canada, mais aussi de Sousa Santos (2011) et Passada (2019) en Amérique latine, proposent des façons de concevoir et de pratiquer la recherche qui dépassent les approches critiques les plus communes dans la recherche « occidentale ». Mettant de l'avant des conceptions, des méthodologies et des épistémologies qui leur sont propres, ces autrices adhèrent à une prémisse commune²⁵ : la colonisation en tant que processus continu et actuel s'articule (encore) dans le langage et en recherche (Smith, 1999). Les corps et les esprits autant que les institutions impliquées dans la recherche sont légitimées par —et participent elles-mêmes à— des pratiques coloniales qui renforcent les inégalités et perpétuent l'invisibilisation et l'inaudibilisation de peuples et de langues entières. Comme le souligne Smith, « *research [is] a significant site of struggle between the interests and ways of knowing of the West and the interests and ways of resisting of the Other* » (2001, p. 2, dans Strega, 2005, p. 202-203). Décoloniser la recherche implique ainsi de reconnaître et de (re)valoriser ces visions du monde « Autres ».

Concrètement, une exploration continue de la littérature autochtone et décoloniale (Battiste, 2000 ; Coulthard, 2021 ; Smith, 1999) a servi à informer à la fois la codification du corpus et l'analyse. J'ai aussi tenté de privilégier les initiatives et les points de vue autochtones dans la contextualisation de la recherche ainsi que dans le traitement des données. De manière générale, choisir de m'intéresser aux langues autochtones dans le contexte colonial contemporain, en le nommant et en l'intégrant à l'analyse comme tel, se prête aussi l'exercice de décolonisation que j'entreprends, particulièrement du fait que la recherche est menée en linguistique où peu de recherche explore le sujet en mobilisant une approche décoloniale (ou à visée décoloniale).

²⁵ Prémisse par ailleurs rarement assumée dans la littérature « occidentale », critique ou non.

Chapitre 3 – Comment s’y prendre? Méthodes et corpus pour une analyse critique du discours sur les langues

3.1. L’analyse critique du discours comme outil d’analyse

La réconciliation comme objet d’étude a attiré l’attention en sciences du langage, particulièrement pour comprendre ses dimensions discursives et langagières. Plusieurs ont choisi de mobiliser les outils de l’analyse du discours (AD) et de l’analyse critique du discours (ACD) dans leur étude des Commissions de vérité et réconciliation, de leur couverture médiatique (de Costa, 2017 ; James, 2017 ; Nagy et Gillespie, 2015), des discours de réconciliation (Daigle, 2019 ; Galloway, 2005 ; Green et Sonn, 2006 ; Wyile, 2018), des excuses officielles et des autres déclarations publiques (Augoustinos *et al.*, 2002, 2011 ; Johnson, 2011). Je choisis de m’appropriier ces outils avec l’objectif d’analyser la place des langues autochtones dans les discours des parlementaires à l’adoption du projet de loi C-91.

3.1.1. Du discours à l’analyse critique du discours

L’analyse du discours cherche à questionner « [ce qui nous est transmis] à travers un dispositif d’énonciation qui relève à la fois du verbal et de l’institutionnel » (Maingueneau, 1976, p. 44). Pour Maingueneau qui a beaucoup travaillé cette approche, le discours se caractérise à la fois par une organisation transphrastique, une forme d’action, une interaction, un contexte, une modalisation, des normes, un interdiscours et une (re)construction sociale du sens par le discours lui-même (Charaudeau *et al.*, 2002 ; Maingueneau, 2014). Ici, l’activité discursive (Maingueneau, 2014) qui m’intéresse est rassemblée dans l’ensemble des délibérations qui ont animé de février à juin 2019 les parlementaires qui se sont prononcées à la Chambre des communes sur le projet de loi C-91. L’analyse du discours que je propose de mener se fait dans la sphère sociale et discursive de la politique fédérale au Canada, laquelle s’organise, je le rappelle, dans un contexte marqué par une colonisation continuelle, des efforts de réconciliation et une dévitalisation constante et amplifiée des langues autochtones.

Pour Orwell, l’usage de la langue en politique sert en particulier à manipuler symboliquement à la fois les pensées et la réalité : « *political speech and writing are largely the defence of the indefensible* » (1969 : 225, dans Wilson, 2015). Similairement, Daigneault et Pétry

soulignent que le langage, comme « principal médium de la politique » est loin d'être neutre, puisque qu'au-delà de « il véhicule[r] de l'information », il véhicule « certaines valeurs et une manière d'interpréter notre monde. » (Daigneault et Pétry, 2017, p. 2) L'analyse du discours telle que j'entends la mobiliser « conteste un certain nombre de convictions enracinées dans l'idéologie spontanée des locuteurs » (Maingueneau, 2014, p. 58), elle questionne ces « valeurs [et cette] manière d'interpréter notre monde » qui sont tacitement ou explicitement traduites dans et à travers leurs propos. L'analyse critique du discours que je mobilise dans cette recherche permet en ce sens de questionner et de dépasser une conception du langage et des discours comme transparents, fonctionnels, représentatifs, rationnels et progressifs (Strega, 2005).

3.1.2. Vers une analyse critique des discours sur les langues

À la définition de Maingueneau, j'ajoute ici une conception du discours « comme pratique sociale (Fairclough 1992), comme lieu de pouvoir (Blommaert 2005), [et] comme action sociale (Heller 2002) » (Duchêne, 2006). Le discours est étudié aussi à la fois comme produit des institutions sociales et politiques, et comme lui-même producteur d'une force institutionnelle. Pour Mills, « *[a] discourse is a set of sanctioned statements which have some institutionalised force, which means that they have a profound influence on the way that individuals act and think* » (1997, p. 62, dans Strega, 2005, p. 219). Maingueneau propose même que « [l]'attention portée aux institutions qui rendent possible un discours et que ce discours rend possibles est plus déstabilisante que bien des dénonciations qui ne portent que sur les contenus. » (Maingueneau, 2014, p. 58)

Cette force institutionnelle est d'autant plus identifiable (et importante à identifier) que les débats et les discussions étudiées ici sont énoncées par des représentantes d'une institution qui a force de loi. Et ceci, sans compter le fait que même « *[e]veryday words, [when] organized and structured in a particular way, may become politically implicated in directing thinking about particular issues, and with real and devastating effects* » (Wilson, 2015, p. 408). En ce sens, mon objectif, en empruntant les outils de l'analyse critique du discours, est d'étudier les propos tenus sur les langues autochtones tels qu'ils s'articulent avec et dans d'autres processus, pratiques et structures sociales et institutionnelles (Fairclough, 1993, 2010, 2013), soit le colonialisme, le néolibéralisme extractiviste et le parlementarisme. Je

porte une attention particulière aux relations qui existent entre les pratiques discursives et leurs contextes sociopolitiques de production et d'énonciation (Chouliaraki et Fairclough, 1999, dans Barros et Michaud, 2020) en m'intéressant aux interrelations qui existent et qui sont entretenues dans le contexte des débats sur le projet de loi C-91 entre discours, pouvoir et idéologies linguistiques (England, 2003 ; Fairclough, 1993, 2010, 2013 ; Van Dijk, 2015). L'analyse vise à identifier et à comprendre comment s'articulent les propos tenus, dans leur espace discursif et institutionnel de production (Duchêne, 2008) et dans la situation d'énonciation : *qui parle à qui, nomme et utilise quelle langue, où, quand et pour dire quoi?*

3.2. Analyser la place des langues autochtones en contexte parlementaire

3.2.1. Pour comprendre l'adoption de lois au Canada : procédures juridiques

La création d'une loi par le Parlement canadien se fait en plusieurs étapes et implique plusieurs parties. Dans le cas qui m'intéresse, le projet de loi C-91 devenu la *Loi sur les langues autochtones* a été déposé à la Chambre des communes par le ministre du Patrimoine canadien, Pablo Rodriguez. « Le ministère du Patrimoine canadien, l'Assemblée des Premières Nations, Inuit Tapiriit Kanatami et la Nation métisse, ont travaillé ensemble à l'élaboration conjointe d'une législation nationale sur les langues des Premières Nations, des Inuit et des Métis dont le contenu reflèterait les différents contextes géographiques, politiques, législatifs, et culturels qui ont une incidence sur la préservation, la promotion et la revitalisation des langues », peut-on lire sur le site internet du gouvernement du Canada à ce propos (Patrimoine canadien, 2019).²⁶

Généralement, lors de son dépôt, un projet de loi fait l'objet d'une première lecture en Chambre pour être présenté aux députées. Quelques jours plus tard, il est lu une deuxième fois et discuté à la Chambre des communes. Les députées votent pour adopter le projet de loi à cette étape, puis l'envoient à un comité de la Chambre composé de certaines d'entre elles déléguées à en faire une étude approfondie. Après quelques réunions, le comité rédige un rapport et renvoie à la Chambre le projet de loi avec amendements, c'est-à-dire avec des

²⁶ Je reviens brièvement en 4.2.2. sur des critiques adressées au gouvernement sur cette élaboration dite « conjointe ».

propositions de changements. Vient ensuite « l'étape du rapport », où toutes les parlementaires peuvent débattre à nouveau sur le contenu du projet de loi. Puis, celui-ci fait l'objet d'une troisième et dernière lecture en Chambre, permettant aux députées d'en débattre une fois de plus avant de voter pour l'envoyer au Sénat, où les mêmes étapes sont suivies. Après l'adoption du projet de loi avec amendements par le Sénat, des échanges ont lieu entre ce dernier et la Chambre des communes. Au moment où les deux parties adoptent la même version, elle est envoyée à la Gouverneure générale pour sanction royale. Il s'agit de la dernière approbation nécessaire pour qu'un projet de loi devienne une loi (Parlement canadien, s. d.-a).

Dans le cas du projet de loi C-91, son dépôt s'est fait en Chambre le 5 février 2019 et la sanction royale a été obtenue le 21 juin de la même année. Les comités désignés pour étudier le projet de loi sont le Comité permanent du patrimoine canadien (CHPC) et le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones (APPA). Plus de détails sur les procédures qui ont mené à l'adoption de la *Loi sur les langues autochtones* sont présentés à l'Annexe D.

3.2.2. Sur la constitution du corpus

Le corpus est constitué de l'ensemble des propos tenus dans le cadre des travaux à la Chambre des communes, soit les allocutions et les périodes de questions à la deuxième lecture, à l'étape du rapport et à la troisième lecture (Chambre des communes du Canada, 2019a, 2019b, 2019c, 2019d). Le projet de loi y a été débattu et discuté par les députées lors de quatre séances entre février et juin 2019, totalisant plusieurs dizaines d'heures de discussions regroupées dans 166 pages de comptes rendus (un tableau résumé du corpus est disponible à l'Annexe E). 61 parlementaires différentes se sont exprimées (un tableau résumé des énonciatrices est disponible à l'Annexe F).

L'ensemble des propos recueillis est tiré des comptes rendus de réunions officiels (appelés « Hansards »), disponibles en libre accès sur le site du Parlement²⁷. La base de données *Open Parliament*²⁸ a servi pour la constitution du corpus. Les critères de recherche suivants ont été

²⁷ À l'adresse suivante : <https://www.parl.ca/LegisInfo/BillDetails.aspx?billId=8064056&Mode=1&Language=F>.

²⁸ Disponible en ligne au : openparliament.ca.

utilisés pour identifier les séances de la Chambre des communes lors desquelles le projet de loi C-91 a été discuté ou débattu, entre son dépôt et son adoption :

search : indigenous languages C-91

type : House debate

date : 2019-01 to 2019-06

Le logiciel d'analyse qualitative *NVivo* a été utilisé comme support pour l'extraction et la codification du corpus (Kuckartz, 2014). Tous les comptes rendus y ont été importés. Le travail d'extraction a permis de ne retenir du corpus que les passages où des parlementaires traitent explicitement de langues²⁹ dans leurs discussions sur le projet de loi C-91. Ces passages correspondent aux paragraphes délimités dans les comptes-rendus et les traductions officielles fournies par le Parlement. Dans l'analyse, ils sont à distinguer des « tours de parole long », lesquels réfèrent aux allocutions complètes des députées s'exprimant devant la Chambre et qui sont suivies d'une période de question. Seulement trois allocutions ont été retenues pour l'analyse, soit celles où les députés Romeo Saganash, Marc Miller et Robert-Falcon Ouellette se sont exprimés longtemps (pour toute la durée, ou presque, de leur allocution) dans une langue autochtone. À mesure de la lecture du corpus, les passages correspondant aux critères d'extraction ont été codés sous « Extraction » et se sont vu associer le cas approprié³⁰. Les données ainsi récupérées ont été ajoutées au fur et à mesure dans une feuille de calculs Drive.

Les propos sont tenus par les parlementaires en différentes langues, principalement en anglais et en français. Pour les extraits où tel est le cas, l'analyse est faite dans la langue d'origine. Quand la langue originale est autre, par exemple, quand un parlementaire s'exprime en cri, j'utilise la traduction en français fournie dans les transcriptions officielles. Comme le gouvernement fournit ses documents parlementaires en anglais et en français seulement, les deux versions des comptes rendus qui me servent à l'analyse ont été importées dans *NVivo*.

²⁹ C'est-à-dire en nommant une langue autochtone (ex. « le Mi'kmaq », « la langue Mitchif », etc.), les langues autochtones dans leur ensemble (ex. « les langues autochtones », « ces langues », etc.) ou une autre langue (ex. « la langue française », « le gaélique », etc.).

³⁰ Les cas servent à identifier les personnes, les lieux ou les institutions. Ils « représentent des unités d'observation [auxquelles on peut] assigner des attributs (variables) tels que l'âge, le sexe ou le lieu géographique. » (QSR International, 2015) Ici, les cas correspondent aux parlementaires énonciatrices des propos recueillis (ex. Pablo Rodriguez, Romeo Saganash, etc.).

Puis, les segments ont été extraits en fonction de la langue d'analyse; les segments de propos tenus en français et dans une langue autochtone ont été extraits des Hansards en français, et les segments de propos tenus en anglais ont été extraits des Hansards en anglais.

3.2.3. À propos de l'analyse

L'analyse critique (Fairclough, 1993, 2010, 2013 ; Maingueneau, 2014 ; Van Dijk, 2015) des propos retenus se base d'abord sur les choix discursifs des locutrices (Duchêne, 2008) et porte sur deux éléments majeurs des débats : la nomination et l'utilisation des langues autochtones (voir à l'Annexe G les thèmes d'analyse). L'analyse de la nomination des langues autochtones vise à identifier et à interpréter le choix des mots utilisés pour parler des langues autochtones, en gardant à l'esprit que la façon de nommer ces langues témoigne des rapports de pouvoir et d'inégalités entretenus par les parlementaires (Retzlaff, 2006 ; Vowel, 2016). Pour reprendre les termes de Boutet, « [c]'est que l'acte de nommer ou de renommer participe de la puissance symbolique du langage et des langues. Les mots constituent certes des descriptions et des représentations symboliques du réel, mais ils sont tout aussi des guides pour la perception du monde et pour l'action. » (Boutet, 2016, p. 88) Comme le rappelle aussi Bourdieu, « en structurant la perception que les agents sociaux ont du monde social, la nomination contribue à faire la structure de ce monde et d'autant plus profondément qu'elle est plus largement reconnue, c'est-à-dire autorisée » (Bourdieu, 2001, p. 155). L'analyse de l'utilisation des langues autochtones vise à identifier et à comprendre ce que les députées en disent quand elles s'expriment dans ces langues. Je porte attention à la vision des langues autochtones telle qu'elle est partagée par les énonciatrices dans leurs propos, questionnant si les langues autochtones sont perçues comme objets, trésors, patrimoines, outils, véhicules identitaires (Canut et Duchêne, 2011), instruments économiques (Heller et Boutet, 2006), etc. Enfin, j'inclus à l'analyse des éléments qui répondent à mon objectif méthodologique critique, soit des éléments relatifs aux conditions de production des propos (Duchêne, 2008), qui mettent les données en contexte. Plus précisément, je considère :

- l'ancrage institutionnel des propos des parlementaires à la Chambre (Duchêne, 2008), c'est-à-dire « les raisons qui président à [leur] existence, [leur] ancrage dans une intertextualité institutionnelle et idéologique » (Duchêne, 2006), les normes et les

attentes quant aux propos tenus (i.e. les normes de bienséance à la Chambre des communes);

- la situation d'énonciation et la scénographie (Maingueneau, 2014) : le lieu et la date des débats l'identité et le rôle des personnes qui prennent parole lors de l'énonciation (particulièrement à savoir si elles sont autochtones ou allochtones et le poste qu'elles occupent au gouvernement);
- les idéologies sous-jacentes aux propos tenus, en sachant que « *language ideologies do not pertain exclusively to language matters. Typically, questions of language ideology are bound up with questions of power, inequality, and struggle.* » (Horner et Bradley, 2019, p. 298)

Bref, c'est en portant mon attention aux langues et aux rapports entretenus entre les langues à travers la nomination et l'utilisation des langues autochtones que j'entends identifier et comprendre leur place dans le contexte parlementaire ayant mené à l'adoption du projet de loi C-91.

Chapitre 4 – Les langues autochtones au Parlement : entre visibilité et instrumentalisation

4.1. La nomination des langues autochtones en contexte parlementaire

Tel que je l’ai montré dans la section 1.3., la situation sociolinguistique au Canada est complexe et conflictuelle. Sachant que la nomination permet la (re)production et témoigne des rapports de pouvoir entretenus par les députées (Bourdieu, 2001 ; Boutet, 2016), je m’intéresse ici à identifier et à comprendre comment celles-ci jonglent avec cette conflictualité. Et ce, dans leurs façons de nommer les langues autochtones, particulièrement dans un contexte où l’on prétend répondre à la situation vécue par plusieurs dizaines de langues et de familles linguistiques différentes en adoptant une seule et même mesure d’aménagement linguistique. Dans cette section, je décris la nomination des langues, en m’intéressant à *qui* nomme *quelles* langues, aux thèmes abordés (les enjeux et les violences associées aux langues), aux mécanismes d’instrumentalisation politique et partisane des langues et de renforcement du cadre parlementaire. Je glisse aussi un mot sur la quantification des langues nommées. Je montre que la nomination permet la visibilisation de langues et de réalités diverses longtemps inaudibilisées au Parlement canadien, mais qu’elle concerne davantage des langues détenant déjà un certain pouvoir de représentation et qu’elle sert des intérêts allochtones. L’enjeu se voit en effet réapproprié par les députées, surtout libérales, pour avancer leur agenda politique. En fin de compte, la nomination dévoile des tensions entre des tendances à l’unification et à la diversification des langues, lesquelles servent à la fois (et paradoxalement) leur visibilisation et leur instrumentalisation.

4.1.1. Qui nomme les langues?

Trimaille et Matthey (2019), s’appuyant sur les travaux de (Tabouret-Keller, 1997, p. 9), rappellent que « [l]a désignation des lectures peut être [...] étudiée en fonction des « donneurs de nom » [dont] “les locuteurs, les spécialistes des langues, les institutions” ». Ici, ces « donneuses de noms » incluent : les populations et peuples autochtones qui se désignent elles-mêmes ainsi que leurs langues, le gouvernement canadien et la législation en place qui,

via la *Loi sur les Indiens* notamment, « institutionnalise » certaines nominations,³¹ et les parlementaires qui jouissent d'une certaine agentivité malgré les normes et cadres institutionnels en place, et qui font les choix de nomination que j'analyse ici. Les parlementaires ne sont pas des expertes de la langue, mais elles détiennent une autorité au Parlement et au sein des instances gouvernementales fédérales. Leurs discours ont un pouvoir d'influence sur l'action politique : « [l]e discours, d'une manière générale, rend possible, justifie et transforme les rapports sociaux, et le discours politique en particulier rend possible, justifie et transforme l'action politique » (Charaudeau, 2002). Plus encore, pour reprendre les termes de Retzlaff « *[h]ow people refer to themselves, or are referred to by others, shape not only their own perception but also other people's view of who they are.* » (Retzlaff, 2006, p. 610) Ce pouvoir constitutif de la nomination en contexte parlementaire nécessite de se pencher sur *qui* nomme *qui* pour comprendre *qui* « fait exister » *qui* (Canut, 2001).

Regroupant les occurrences de nomination des langues en fonction des partis, proportionnellement à la prise de parole totale dans le corpus (voir les résultats regroupés au Tableau 1, ci-bas), il est possible de constater une grande similitude entre les partis libéral, conservateur et néodémocrate; la nomination de langues autochtones de chacun représente entre 0,4 et 0,6% du nombre de mots total prononcés (voir les lignes gris foncé du Tableau 1). Trop peu de données concernent le Parti vert et le Bloc Québécois, ce qui m'empêche d'en tirer une conclusion. Pour ce qui est des députées indépendantes, elles ont, à elles trois, nommé des langues autochtones proportionnellement beaucoup plus souvent que leurs collègues des trois premiers partis. Or, savoir que deux d'entre elles, Hunter Tootoo et Jody Wilson-Raybould, sont des députées autochtones, respectivement Inuit et membre des Premières Nations Musgamagw Tsawataineuk et Laich-Kwil-Tach, porte à penser qu'être autochtone est un facteur plus déterminant encore que le parti politique dans la nomination des langues autochtones.

³¹ C'est dans la *Loi sur les Indiens* et la loi constitutionnelle, entre autres, que le gouvernement fédéral établit et institutionnalise une distinction juridique entre les Premières Nations, les Métis, les Inuit et les Autochtones. La Constitution définit les peuples autochtone ainsi : « (2) Dans la présente loi, *peuples autochtones du Canada* s'entend notamment des Indiens, des Inuit et des Métis du Canada. » (Gouvernement du Canada, p. 56, souligné dans l'original). C'est la *Loi sur les Indiens* qui permet aussi en premier (et encore à ce jour) l'usage juridique du terme « Indien » pour référer aux Premières Nations.

Tableau 1 - Nomination des langues et dialectes, par partis politiques

Parti	Nombre d'occurrences de nomination	Proportion du nombre mots prononcés (%)
Libéral	111	0,4%
Conservateur	71	0,4%
NPD	64	0,6%
Indépendante	29	1,1%
Vert	11	0,9%
BQ	2	2,9%
Totaux	288	100,0%

© Ann-Sophie Boily, 2022.

Tableau 2 - Nomination des langues et dialectes, par appartenance

Appartenance à une communauté	Nombre d'occurrences de nomination	Proportion du nombre mots prononcés (%)
Allochtone	226	0,4%
Autochtone ³²	62	0,8%
Totaux	288	60 491

© Ann-Sophie Boily, 2022.

Le portrait de la nomination selon que les députées appartiennent à une communauté autochtone ou non (résumé dans le Tableau 2 ci-haut), montre que les députées autochtones sont proportionnellement responsables de plus d'occurrences de nomination que leurs collègues allochtones (voir la ligne gris foncé). Dans les débats sur les langues autochtones, les langues les plus représentées sont aussi les plus nommées. Bien que les débats et le sujet

³² La quantité de données est trop faible pour évaluer la différence dans la nomination selon que les députés sont Inuit, Métis ou des Premières Nations (et de quelles Premières Nations, spécifiquement).

de ces débats soient les mêmes pour toutes, le pouvoir constitutif de la nomination reste tout de même principalement entre les mains des députées directement concernées, soit les députées autochtones qui ont, parce qu'elles sont elles-mêmes moins représentées, moins de temps de parole. Ce temps de parole inégal entre les députées autochtones et allochtones est révélateur de la sous-représentation et de la minorisation des peuples et des populations autochtones au Parlement, ainsi que du processus colonial toujours à l'oeuvre.

4.1.2. Quelles langues sont nommées?

Dans le corpus, 38 langues sont nommées un total de 288 fois.³³ Selon Statistiques Canada (2017), 70 langues autochtones sont actuellement parlées au Canada; les députées en nomment donc plus de la moitié (voir le Tableau 6 à l'Annexe H qui regroupe les langues nommées par les parlementaires, classées par familles linguistiques). Elles nomment également deux langues aujourd'hui considérées éteintes, soit le beothuk³⁴ et le brayet.³⁵ Parmi les langues analysées,³⁶ 11 ne sont nommées qu'à une seule reprise et la vaste majorité (32 sur 38) l'est moins de 8 fois (voir un graphique de la nomination à l'Annexe I). Cette variété de la nomination montre que toutes les députées n'ont pas choisi de prendre un même exemple à utiliser comme cas de figure pour l'ensemble des langues concernées. En même temps, le contexte parlementaire implique que les députées ont le temps de s'informer et de se préparer, sans avoir à connaître ou maîtriser leur sujet. La diversité des langues nommées n'est pas, en soi, suffisante pour penser que les députées ne font pas qu'aborder le sujet en surface. Quand même, la nomination variée reflète en partie la diversité des langues

³³ À titre indicatif, cela représente environ 0,48% du nombre total de mots.

³⁴ Il s'agit de la langue parlée par le peuple Beothuk qui occupait les territoires de Terre-Neuve et qui serait aujourd'hui éteint (Tuck, 2021).

³⁵ Une langue Métis qui aurait intégré de l'oïjibwa et du français, mais sur laquelle nous n'avons que très peu d'informations, incluant le fait qu'elle soit aujourd'hui considérée éteinte (Brown, 2019).

³⁶ Les parlementaires ont aussi nommé d'autres langues, dont le bungi (ou Bungee) et le Mitchif français (ou Métis français), des langues nées de contacts avec des langues autochtones. Autrefois parlé par les Métis de la vallée de la Rivière Rouge, au Manitoba, le bungi est né d'un croisement de l'anglais avec le nehiyawak (cri), l'oïjibwa, le nahkawiniwak (saulteaux), l'écossais, le gaélique et l'orcadien (Blain, 2017). Aussi appelé « Red River Dialect », il est aujourd'hui éteint. Parlé dans deux communautés du Manitoba, le mitchif français (ou métis français, à ne pas confondre avec le mitchif cri, une langue mixte souvent appelée seulement mitchif) est une variété du français qui s'est développée à partir du 16^e siècle, empruntant aussi à des langues algonquines (Brown, 2019). Puisqu'elles sont respectivement un dialecte de l'anglais et une variété du français, cependant, elles ne font pas partie de l'analyse, laquelle se concentre uniquement sur les langues des 12 familles linguistiques autochtones explicitement nommées dans le corpus.

autochtones parlées au Canada, diversité que les députées prennent parfois le temps de rappeler explicitement :

- (1) Just to put it in context, when we have a language like Oneida, where we have only 48 language speakers, and we have languages like Cree, which has many more speakers, *the needs and the ways to protect these languages are different. What may be important for one group may not be the same for others*. I think the framework we have put together really contemplates that. It would allow for this level of flexibility to ensure that it was distinction-based and that it enabled each and every community to establish an action plan for themselves. (Anandasangaree, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019c, p. 27275, je souligne)
- (2) My particular area makes up one one-thousandth of Canada's population, but there are eight language groups: the Gwich'in, the Northern Tutchone, there is a bit of Upper Tanana, Southern Tutchone, Tagish combined with Tlingit, a tiny bit of Tahltan and Kaska. *Each of these groups has a different culture and a different history. Their languages are different*. To the north of us there are a few Inuvialuit people as well. (Bagnell, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27565, je souligne)

La plupart des langues nommées à peu de reprises sont parlées par très peu (voire pas) de locutrices. Les députées ont donc choisi de nommer plus d'une trentaine de langues différentes, dont quelques langues qui ont très peu de voix et de visibilité politique et médiatique. Les députées nomment cependant les langues dans leurs formes répandues, souvent anglicisées. Elles utilisent par exemple les formes « Algonquin », « Blackfoot », « Oneida » « Saulteaux » et « Upper Tanana » pour référer respectivement aux langues « Omàmiwininimowin », « Siksikáí'powahsin », « Onyota'a:ká: », « Nahkawiwin » et « Nee'aandeeḡ ». Parfois, les députées utilisent deux formes, l'une correspondant au nom de la langue dans la langue elle-même, l'autre correspondant à la forme anglicisée. C'est le cas par exemple des langues « Inuktitut / Inuit language », « Kanyen'kéha / Mohawk » et « Secwepemctsin / Shuswap ». Dans d'autres cas, moins nombreux, les députées n'utilisent que la forme dans la langue-même, utilisant « Dakota » et « SENĆOŦEN », jamais « Sioux » ou « Saanich », par exemple. Les députées ont aussi utilisé à deux reprises le nom d'une Première Nation pour référer à leur langue ; c'est le cas de « Lheidli T'enneh » utilisé pour la langue « Dakelh » et de « Splatshin », pour « Secwepemctsin ». De façon générale, la nomination des langues autochtones est donc double : elle contribue à la visibilité de langues et de peuples qui passent autrement presque inaperçus dans ce lieu de pouvoir politique, en même temps qu'elle participe à la reproduction des formes coloniales anglicisées ou francisées.

Cette visibilité des langues dans la sphère publique et politique canadienne concerne aussi (et surtout) les trois langues les plus souvent nommées, soit le mitchif, la langue inuit et le cri, des langues nommées respectivement 29, 49 et 65 fois. Ces langues sont les plus nommées, mais elles sont aussi celles qui ont le plus de représentantes locutrices (ou descendantes de locutrices) physiquement présentes au Parlement. En effet, les députés métis Dan Vandal et Michael McLeod, témoignent tous les deux de leur propre expérience avec cette langue qu'ils ne parlent pas à cause des politiques assimilationnistes de l'État ; la langue Inuit a le statut de langue officielle au Nunavut et dans les Territoires du Nord-Ouest, et elle fait l'objet de revendications particulières dans les débats, revendications abordées par de nombreuses députées, dont Hunter Tootoo et Yvonne Jones, elles-mêmes Inuit ; et les députés Romeo Saganash et Robert-Falcon Ouellette, dont la langue maternelle est le cri, s'expriment dans cette langue. L'identité sociolinguistique des députées joue donc un rôle dans la nomination des langues : plus les langues connaissent une représentation physique au Parlement, plus elles y sont nommées.

Parmi les trois langues les plus nommées, le cri est aussi la langue autochtone la plus parlée au Canada (96 575 locutrices) et la langue inuit fait partie des quatre langues les plus parlées (42 985 locutrices). L'ojibwa, nommée à plusieurs reprises également, est aussi l'une des langues les plus parlées, avec 28 580 locutrices. Le mitchif fait exception à la règle puisqu'il est parlé par à peine plus de 1 000 personnes au pays (ce qui renforce l'importance de la représentativité parlementaire). Ce bref portrait indique quand même que la visibilité des langues autochtones en contexte parlementaire est généralement proportionnelle à leur nombre de locutrices : plus les langues sont parlées au Canada, plus elles sont nommées au Parlement. Plusieurs députées ne nomment d'ailleurs parfois que les langues les plus parlées dans leur circonscription, référant aux autres en disant « les autres » (« *many others* », « *the other 32 languages* ») :

- (3) The legislation would ensure that many important languages do not disappear. I highlighted three languages that are fairly prominent within the riding I represent: Ojibwe, Anishinaabe and Cree. There are many others within Winnipeg North that may not be as commonly spoken but are equally important with respect to recognizing the potential in those languages. (Lamoureux, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27572)
- (4) Madam Speaker, the Northwest Territories is in a different position than the rest of Canada. In the Northwest Territories, we have recognized 11 official languages, nine of which are indigenous. We

recognize the Inuit languages as official languages. (McLeod, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25413)

- (5) Our languages are at risk because of the number of speakers who have shifted to speaking English since the time of colonization. This language shift was not by choice, but due to forced assimilation through residential schools and the resulting interrupted intergenerational language transmission. Except for Cree and Anishnaubemowin which both have larger numbers of speakers elsewhere in Canada, the other 32 languages spoken in British Columbia have fewer than 1,000 speakers each, with many having fewer than 100 speakers each. (Strahl, PCC, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25389)

Comme c'est le cas ci-haut, la nomination s'accompagne souvent de remarques sur la situation ou le statut des langues nommées (le nombre de locutrices, le statut officiel, la vulnérabilité, l'importance de les préserver, etc.), ou encore sur l'histoire et les violences qu'elles ont subies, comme la colonisation, les transferts linguistiques, les pensionnats et l'interruption de la transmission intergénérationnelle que rappelle le conservateur Strahl en (5). Ainsi, la nomination des langues autochtones contribue à rendre visibles dans la sphère publique canadienne les langues et, avec elles, des réalités, des enjeux, des défis et des violences longtemps oubliés, niés ou cachés.

4.1.3. Quelles réalités sont nommées avec les langues?

Sur la visibilité des enjeux liés aux langues autochtones

La visibilité des langues et des enjeux qui leur sont liés est d'autant plus marquante quand les députées nomment des langues autochtones pour partager des initiatives de protection, de promotion, de transmission ou de revitalisation de langues (enseignement, immersion, curriculums intégrant la langue, exposition muséale, documentation et archivage, etc.) (extraits 6 et 11) et les défis auxquels elles font face (ex. la mauvaise gestion ou l'absence de financement) (extraits 7 et 8), ou encore pour relater des événements passés où les langues autochtones étaient à l'honneur (extraits 9, 10 et 11). Ce faisant, les députées profitent de leur plateforme pour valoriser et faire rayonner à l'échelle du Canada des événements ou des initiatives locales, souvent isolées, qui ne connaissent autrement que peu d'occasions de se faire connaître.

- (6) One of those leaders, who lives in my riding of Saskatoon West, is Belinda Daniels. Belinda is a member of the Sturgeon Lake First Nation and an educator and teacher with Saskatoon Public Schools. Belinda comes from a generation of Cree people who grew up feeling shame and trepidation for trying to learn their own language, so as an adult, Belinda founded the Nehiyawak Summer Language Experience, a Saskatchewan language immersion summer camp that has been held annually for the

last 13 years at Wanuskewin and is open to anyone wishing to learn Cree. (Benson, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27601)

- (7) The school systems working with this are dedicated. They want it to work. Those school systems for Michif believe that the money is headed into bureaucracies. They believe it will not come down to where it is needed at the grassroots level. They do not believe that they were recognized as key components of this particular legislation. I agree with that. From my education background, I know of many types of government legislation that has been announced that at the school level has trickled down as pennies. The dollars went into bureaucracy. (Shield, PCC, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27575)
- (8) Madam Speaker, my concern with the government's comments and supposed plan for supporting indigenous languages is that it is not walking the walk and definitely not talking the talk. I will give [sic] an example. Wawatay Radio, which serves communities across the far north in Cree, Oji-Cree and Ojibwa, is a vital service. This is a service that keeps language alive in communities like Pikangikum and Kashechewan. However, under the current government, the funding has steadily been cut to Wawatay Radio. (Angus, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019b, p. 25574)
- (9) I was just talking to my colleague, who was at a dinner last night with the ambassador for New Zealand. There was a delegation here from New Zealand. I understand there was some drumming and a welcome in Cree at this particular dinner. What was more interesting was when he described to me how the entire delegation that came, MPs from all parties, spent over a minute or so talking in Maori. All the people in that delegation had some grasp of the indigenous language of that country. (C. McLeod, PCC, dans Chambre des communes du Canada, 2019c, p. 27277)
- (10) It was at the Calgary Olympics that a Yukon first nation person sang the national anthem in Tutchone. (Bagnell, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27565)
- (11) While I was there, the chief showed me many things, but one of the most impressive was when we went to visit the Charles Red Hawk Elementary School. I met the woman who was the language teacher in that school. She gives Dakota language lessons to the children there. Their proudest moment was when a small group of children stood up spontaneously and asked me if they could sing O Canada to me in the Dakota language. It was a moment that is indelibly impressed on my mind. I saw the pride, not only of the children but of the elder who had taught them their language. (Philpott, Ind, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27568)

La visibilisation apparaît aussi lorsque les députées nomment les langues pour les décrire :

- (12) Historically, Métis people actually spoke a variety of languages, including Michif, French, English, Cree, Ojibwa and Bungi. One of these languages, Bungi, a combination of Gaelic and Cree mixed with French and Saulteaux, is already extinct. Brayet, believed to be spoken by Métis in what is now Ontario, a mix of French and Ojibwa, is also extinct. It is nearly impossible for us to determine specifics of this language. This is a true shame, and emphasizes why we must work together to protect other indigenous languages. Together, there are three dialects of Michif. Michif is considered by linguists to be the true mixed Métis language. It mixes Plains Cree verbs and verb phrases and French nouns and noun phrases along with some Saulteaux as well as English, depending on the locale and the family. Michif French, spoken in various places in all three prairie provinces, is a dialect of Canadian French that sometimes employs an Algonquin syntax. Northern Michif, spoken in northwest Saskatchewan, is a dialect of Plains Cree with a tiny number of French words. (Vandal, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27594)
- (13) Elder Dr. Winston Wuttunee asked me to talk about how our language is important and related to our belief structure. There are four elements: water, air, land and fire. Language is related to these four elements. When we take a word in Cree and break it down, there are additional meanings within that word. [...] Let us take one word in the Cree language, nikamoun, which means “to sing”. Nika means “in front”, and moun means “to eat”. Nikamoun, therefore, means “to be fed song”. If we break it down further, it could mean “to be fed food by the one in front”. This could also be the Creator. To

take it a bit further, it means “whoever is in front is feeding us”. This is where the greed for money becomes our sustenance. This has quickly become a starvation diet for us all, nature and mankind too. Do we have the responsibility and the ability to respond and learn to save ourselves, our children, mankind, and our world? (Ouellette, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27551)

La nomination et la description des langues mettent ici en lumière une partie de l’histoire sociolinguistique des Métis et de langues aujourd’hui éteintes (extrait 12) et des détails sur la vision du monde et les modes de vie associés à la langue cri (extrait 13). Le travail de vulgarisation des députés Vandal et Ouellette permet d’explicitier les relations que les langues autochtones entretiennent avec l’histoire des nations qui les parlent, leurs ontologies, leurs systèmes de croyances et leurs modes de vie. Ils sont tout aussi limités dans le temps que leurs collègues dans leur prise de parole, mais prennent le temps d’explicitier plus en profondeur les liens entre les langues et les cultures autochtones.

La visibilisation de vécus associés aux langues est marquante même quand les députées utilisent d’autres formes que leurs noms pour référer à certaines langues. Des formules comme « *the local language in the unceded territory where he lives* » (Johns, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25377), « *their language that was stripped away from them* » (R. Blaney, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27600) rappellent les violences coloniales liées à l’appropriation et à la renomination des territoires, aux pensionnats et à la diminution de la transmission intergénérationnelle. La formule « *our sacred languages* » (Taleah Jackson, citée par Stubbs, PCC, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27577) rappelle l’interrelation des langues, des spiritualités et des cultures des populations qui les parlent. En utilisant le même pronom personnel de la première personne « notre » (« *our* ») et en relatant sa propre expérience, Georgina Jolibois met elle aussi en évidence une vision des langues invisibilisée dans le contexte hégémonique actuel : la nature vivante, collective et résiliente de la langue :

- (14) As a Dene language speaker and someone who grew up on a trapline, speaking Dene and learning from the land, I know how important this legislation is and how important it is to get it right. [...] When I am speaking with constituents back home, I try as often as I can to speak our language, because it is as much an act of resistance as it is of community. When we speak our language, we share our experience, our histories and our stories. When we speak our language, whether it is Dene or Cree or Michif, we remind ourselves that we survived residential schools and that we keep speaking, even though Canada did not want us to. (Jolibois, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019c, p. 27280)

Sur la nomination des violences coloniales

Comme Jolibois en (14) et Strahl en (5), les députées font parfois référence à des violences coloniales vécues par les langues et par les locutrices autochtones, ce qui contribue aussi directement à les désinvisibiliser (extraits 15 et 16). Les langues dans l'extrait de la députée Jolibois ci-haut sont nommées de façon à rappeler les violences coloniales vécues par les locutrices (« *even though Canada did not want us to* ») tout en présentant la langue comme pratique de résistance (« *we survived residential schools [...] we keep speaking* ») et de communauté (« *our language [...] our experience, our histories and our stories* »). Or, si l'importance de préserver et de protéger les langues est un enjeu actuel, les violences, elles, sont souvent reléguées au passé (« *for 150 years* », « *100 years ago* »). Le « processus de réconciliation » sert alors de justification aux objectifs du projet de loi (extrait 18) en même temps qu'il sert à des critiques adressées au gouvernement dans l'élaboration du projet de loi (extraits 17).

(15) Make no mistake, it is indigenous persons that are the focus of this law. Much discussion has taken place in Canada and in this chamber about raising the awareness of indigenous languages among settler populations in this country through the passage of this bill. While that would be commendable, it remains a secondary, corollary aspect of this proposed legislation. The goal of this bill is not, for example, the promotion of Ojibwa fluency among non-indigenous folks in my riding or in any other riding in this country; the goal of this legislation is and has to be restoring language fluency and capacity among indigenous people in Canada so that indigenous people, by reclaiming their language, can reclaim their culture and overcome that sense of rupture I spoke about, the rupture caused by the official policy of assimilation that characterized the residential school system for 150 years. (Viriani, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25392)

(16) I was sitting beside one of the Haida elders and I said, "There's a lot of wealth here." There were a lot of gifts being given, and the Haida, and this chief in particular, my friend, was able to describe his wealth and stature to the community, but the real wealth was happening in the middle of the floor. Their young people are able to speak with each other and their elders in Haida. It is so inspiring as someone who represents the Crown, who represents not just our present but our history. I know that people who previously held my office held the implicit racist views that indigenous people were less than and that their languages were barbaric. Those words were said in Parliament time and again. How barbaric are they was the debate of the day 100 years ago. (Cullen, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25410)

(17) Ce qui me chicote, par contre, c'est que 84 % des Inuits, de 51 collectivités, composent l'Inuit Nunangat et déclarent pouvoir parler l'inuktitut. Cependant, dans le projet de loi, il n'y a aucune mention des 11 propositions faites par les Inuits qui parlent l'inuktitut. Si cela est si important pour la réconciliation et la culture, d'autant plus que l'inuktitut est officiellement reconnu dans les Territoires du Nord-Ouest, au Nunavut et dans le Nord du Labrador, comment se fait-il que ce ne soit pas mentionné dans le projet de loi? (Quach, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25421)

(18) Le projet de loi C-91 est, de toute évidence, fondamental et extrêmement important sur le plan du processus de réconciliation. Je comprends parfaitement à quel point la langue est précieuse et qu'elle est le véhicule premier d'une culture. Tout passe par là. Quand on regarde la situation, on y voit le

danger. Lors de l'une de mes visites à Kahnawake, M. Norton m'a expliqué à quel point la langue mohawk était en péril. Il m'a expliqué que c'était un processus qu'il tenait à soutenir. De plus, il veut encourager les gens à s'y intéresser. Réapprendre toutes ces langues aux gens qui s'y intéressent est un engagement de plusieurs mois, de plusieurs années. Je comprends donc l'importance de la chose. (Nantel, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27560)

Sans que ça ne soit toujours mentionné explicitement, parler de l'origine et de la traduction des noms de territoires non cédés permet aussi de mettre en lumière les violences liées à l'appropriation des territoires et à leur renomination. Trois députées nomment les langues pour traduire le nom de territoires aujourd'hui connus sous leurs noms dans les langues coloniales, dont Jane Philpott, puis Adam Vaughan qui la reprend :

(19) We know, for example, that the word Toronto comes from an indigenous language. It is believed that it comes primarily from a Mohawk name, tkaranto, which means “trees standing in the water”. Right here in the city of Ottawa, we know that the word Ottawa comes from the word adaawe from the Anishinabe language, which means “to buy”. Maybe we could sometimes think about the fact that our city has something to do with buying, but I will not spend too much time on that point. (Philpott, Ind, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27569)

(20) The member opposite referenced that the name Toronto comes from tkaranto. It is a Mohawk word, but the treaty is held by the Mississaugas. At the time Toronto was named, the Huron-Wendat had care of the land. There are complexities in the way communities are nomadic. There are complexities in the ways colonialism is layered through generations. There are complexities in the way indigenous people hold and share land, nation to nation to nation, without our even being present. (Vaughan, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27570)

Les nuances apportées par le député Vaughan sur le colonialisme et la relation au territoire montre une autre façon encore que les députés ont de visibiliser des enjeux relatifs aux langues autochtones : en nommant avec elles la panoplie d'éléments culturels, historiques, politiques et spirituels qui leurs sont intrinsèquement liés. Le député cri Robert-Falcon Ouellette, par exemple, le fait en détail (voir l'extrait 13, plus haut, et la section 4.2.4.). D'autres s'en tiennent à nommer l'existence des liens que les langues autochtones entretiennent avec les cultures, les identités, les territoires, le passé et l'avenir, les ancêtres, les aînées et les générations à venir, les spiritualités, les cérémonies, les communautés, les familles, les nations et leur autodétermination, les visions du monde, les comportements, les attitudes, les héritages culturels et linguistiques, la guérison et les relations au monde des peuples qui les parlent. Même si elles ne vont pas toujours en profondeur dans leurs propos, les députées rendent quand même visible des réalités loin d'être communes pour toutes : chaque langue autochtone entretient un lien fondamental et holistique entre les savoirs, les croyances et les façons de faire des peuples qui les parlent. Or, pour en parler, les députées

ne peuvent généralement pas parler d'expérience.³⁷ Elles rapportent donc des extraits du projet de loi proposé ou encore des propos de locutrices (ou de descendantes de locutrices) autochtones :

- (21) It is incumbent on all members of this House to work toward meaningful reconciliation. I want to quote Taleah Jackson, a young woman originally from Saddle Lake and a cultural guide with North Central Alberta Child and Family Services and Blue Quills University, a constituent who inspires me. She says: « My language is important to me as I am not a fluent speaker I see the value and the beauty of the language of my ancestors. But more importantly Language is the key to our ceremonies, stories, protocols, identities and our ways of life. It was told to me once that when we speak our language we are speaking from our hearts and the Creator hears our prayers. We must respect our fluent speakers and Elders for they have been instrumental to the preservation of Indigenous Languages and keep our sacred languages safe. » I agree with Taleah, because protecting Canada's indigenous languages is protecting our shared Canadian heritage. (Stubbs, PCC, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27577)

Le libéral Mark Gerretsen prend presque l'entièreté de son temps de parole pour nommer et illustrer ces liens, rapportant pour ce faire les propos d'une experte de la langue, Mary Siemens qui dit :

- (22) Our culture depends on our language, because it contains the unique words that describe our way of life. It describes name-places for every part of our land that our ancestors travelled on. We have specific words to describe the seasonal activities, the social gatherings, and kin relations. In the words of indigenous knowledge keepers, ancestral languages are the key to identities and cultures. Each of these languages tells us who we are and where we came from. (citée par Gerretsen, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019b, p. 25572)

Comme d'autres, Gerretsen lie les langues au bien-être des locutrices et de leurs communautés, à leur estime, à leur guérison, à leur fierté, même à la prévention du suicide.³⁸ De ce fait, les parlementaires mettent en lumière une variété de relations particulières qui unissent les langues autochtones à leurs communautés et à leur histoire, passée, présente et future.

³⁷ À moins de généraliser ou de prendre appui sur des situations qu'elles connaissent relatives à des langues allochtones, ce sur quoi je reviens brièvement dans la section suivante.

³⁸ Plusieurs députées soulignent en effet le rôle de la langue dans la diminution des taux suicides dans les communautés autochtones : « *There have been many studies done on the use of indigenous languages and their role, or lack of a role, in the issue of suicide. Many studies have shown that indigenous communities in which a majority of members report conversational knowledge of an indigenous language also experience low to absent youth suicide rates. By contrast, in those communities in which fewer than half the members report knowledge of the language, suicide rates are up to six times higher.* » (M. McLeod, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25412); « *This amply demonstrates that language knowledge not only connects indigenous youth to their culture but can actually help save lives.* » (Viriani, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25391, je souligne).

Sur l'instrumentalisation des langues autochtones

Ce que les députées montrent aussi indirectement, c'est que le soutien aux langues autochtones seules n'est pas suffisant ; il doit s'accompagner d'un support aux communautés, aux cultures, à la réappropriation des territoires, à l'autodétermination, à la guérison intra et interpersonnelle et plus encore. Puisque tous ces éléments sont interreliés, les mesures doivent les concerner tous, sans quoi les langues restent en danger de s'éteindre. Rares sont pourtant les occurrences où de telles revendications sont explicitées. La plupart des députées voient plutôt dans les efforts de soutien aux langues et aux cultures autochtones des stratégies concrètes et suffisantes pour avancer la réconciliation telle qu'elle est conçue par l'État canadien. Si la réconciliation concerne « *our shared Canadian heritage* », comme le dit Stubbs en (21), c'est qu'elle ne prend pas en compte les spécificités de l'histoire, des langues et des cultures ancestrales autochtones. Ainsi, même en rapportant les propos de personnes directement concernées pour souligner l'interrelation entre les langues et les façons de vivre et de voir le monde autochtones, les députées instrumentalisent les langues autochtones pour avancer un agenda qui sert finalement leurs propres intérêts.

Cette instrumentalisation politique est particulièrement visible dans les propos du député Arnold Viersen qui souligne d'une part l'importance de soutenir les cultures et les communautés autochtones et qui justifie d'autre part, quelques semaines plus tard, son appui au projet d'oléoduc de la Northern Gateway. La nomination des langues autochtones et le vécu du Chef Isaac Laboucan de la Première Nation Woodland, locuteur cri et partisan du projet d'oléoduc, qu'il rapporte, lui servent à avancer son propre agenda politique économique :

(23) It [bill C-91] says we are going to support indigenous language and we are going to have an ombudsman and all of these things, but if we do not support communities and do not support the culture of these languages, they will become dead languages. (Viersen, PCC, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25415)

(24) Chief Isaac Laboucan of the Woodland Cree First Nation has been on the record several times saying that we need to get pipelines built in this country in order for him to maintain his community, its culture and language, and its way of life across the board. It is when folks have jobs, when they are able to pay their bills, that their community is built and thriving. He showed me on Google Maps where his ancestral lands are. The foundation of his grandfather's house is still there today. The foundations of a small clump of houses can be seen on Google Maps, just north of where his people currently live, so they are very much connected to their history. He is a Cree speaker, and many people within his community speak Cree. His inability to provide jobs for the people who live in his community means that they are moving away. It means that the number of people in his community is dwindling, and it

means they are moving to Edmonton, Calgary, Saskatchewan or B.C. in order to find work. (Viersen, PCC, dans Chambre des communes du Canada, 2019c, p. 27290)

D'autres exemples d'instrumentalisation des langues incluent les occurrences où les députées des partis de l'opposition profitent de l'occasion pour avancer leurs agendas partisans, utilisant des formules comme « *it [the government] is not walking the walk and definitely not talking the talk* » (extrait 8) ou « *The Liberals are dragging their feet* » (extrait 25). Parmi les éléments les plus récurrents, notons la question du financement des projets de revitalisation et le moment choisi par le gouvernement pour présenter son projet de loi, soit (presque) la fin de l'année parlementaire :

(25) They [the Liberals] have had three years to get this bill in the House of Commons. We heard in 2015 that they were going to bring forward legislation and funding to support indigenous languages. Here we are with 12 weeks to go, and in my riding in the Nuuchahnulth territory we are losing native speakers every year. Month by month we are losing speakers. In the Barkley dialect of the Nuuchahnulth, we have gone from 15 speakers in 2015 to nine today. The Liberals are dragging their feet. We are losing native speakers, and there is no base funding in this. That is the bare minimum. (Johns, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25573)

D'autres députées encore, non seulement nomment les langues et critiquent le gouvernement, mais se saisissent de l'occasion pour lancer leur campagne électorale :

(26) Protecting languages, restoring languages is not accomplished by Bill C-91, but if we do not get this passed now, we have less to cling to. My promise and my pledge is this: *As leader of the Green Party of Canada, I will make reconciliation will central to our electoral campaign.* Real justice, real reconciliation will be central. When we come back in larger numbers after the election, we will come back to insist that stable funding be provided, to insist on the inclusion of Inuktitut, and to insist on the things that we are honour bound to provide to ensure the protection of these languages. (May, Vert, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27604, je souligne)

Sur le renforcement du cadre parlementaire

En plus de contribuer à une instrumentalisation politique, partisane et électoraliste des langues, la nomination par les députées à la Chambre renforce le cadre parlementaire en place. Par exemple, parmi les députées qui identifient la diversité des langues autochtones, leurs besoins et les initiatives existantes pour leur protection et transmission, le député allochtone conservateur Kevin Waugh profite de deux de ses tours de parole pour lister de façon extensive et quasi-identique des initiatives de sa circonscription en enseignement des langues cri et dakota (voir la transcription de ces extraits en Annexe J). Il liste, à quelques mois d'intervalle et dans le même ordre, les mêmes noms d'écoles et les mêmes statistiques. Même si elles contribuent à faire rayonner des initiatives locales, les répétitions textuelles de Kevin Waugh amplifient l'effet ritualisant et homogénéisant des discours parlementaires

(Gobin, 2011). De façon similaire, les députées libérales Randy Boissonnault et Linda Lapointe tiennent exactement les mêmes propos, à deux moments différents des débats (à la première partie de la troisième lecture, le 2 mai, puis à la seconde partie de la troisième lecture, le 9 mai), l'un en anglais, l'autre en français :

(27) While no indigenous languages in Canada are considered safe, it is important to state that language vitality across first nations, Inuit and Métis varies broadly. For example, among the Inuit, a higher percentage of seniors also reported having Inuktitut as their mother tongue, compared to younger generations. However, Inuit have the highest percentage of mother tongue speakers across all age groups, compared to first nations and Métis. (Boissonnault, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019c, p. 27285)

(28) Bien qu'aucune langue autochtone au Canada ne soit considérée comme hors de danger, il est important de faire remarquer que la vitalité des langues chez les Premières Nations, les Inuits et les Métis varie beaucoup. Par exemple, parmi les Inuits, un plus grand pourcentage d'ainés ont indiqué que l'inuktitut était leur langue maternelle comparativement aux jeunes générations. Néanmoins, c'est chez les Inuits que l'on trouve le taux le plus élevé de locuteurs dont c'est la langue maternelle de tous les âges comparativement aux Premières Nations et aux Métis. (Lapointe, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27578)

Ici aussi, la répétition ajoute à l'effet homogénéisant des discours (Gobin, 2011) et montre que les députées ne parviennent pas à sortir du cadre imposé.

Enfin, même quand elles reconnaissent que les stratégies peuvent varier d'une situation à une autre, comme en (27), en (28) et en (30), les députées maintiennent l'idée que toutes les langues ont le même objectif.

(29) This proposed legislation is about *all indigenous languages in Canada and all indigenous people*. It is meant to benefit all indigenous people, regardless of their age, gender, linguistic or distinction grouping or where they live. (Rodriguez, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25365, je souligne)

(30) There are many different languages that we are talking about here, but we need recognize that it will be the communities who will drive how they renew and revitalize their languages. Certainly, when there is only 3% of the community speaking the native language, the strategy has to be very different from some of the more commonly spoken languages where there is a larger number of fluent speakers. Therefore, we need flexibility within the bill to recognize that different strategies will be needed for different languages. However, *the goal is the same*. (C. McLeod, PCC, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25367, je souligne)

(31) The fundamentals of maintaining a language are *the same* whether they relate to indigenous languages or other languages. In my constituency, about 7,000 to 10,000 people speak Cree, about 10,000 people speak German and about 6,000 to 7,000 speak French. *All of these communities struggle to maintain their languages*. There is no doubt about that. (Viersen, PCC, dans Chambre des communes du Canada, 2019c, p. 27290, je souligne)

De ce fait, les députées tendent à homogénéiser non seulement les discours sur les langues, mais les langues elles-mêmes en atténuant leurs distinctions propres.

Un mot sur la quantification des langues autochtones

Puisque la nomination contribue à (re)produire des représentations particulières (Retzlaff, 2006), se questionner sur la quantification des langues autochtones parlées au Canada permet d'identifier à combien les députées se représentent les langues qu'elles entendent protéger avec une seule et même mesure d'aménagement linguistique. Dans le corpus on observe une légère tendance à l'exagération (dans 12 occurrences sur 24). Les députées libérales chiffrent les langues autochtones parlées au Canada à 90 (voir le tableau 7 à l'Annexe K), alors que Statistique Canada en compte 70 langues autochtones et l'*Atlas UNESCO des langues en danger dans le monde*, 85 langues et dialectes (Moseley et al., 2010 ; Statistique Canada, 2017). Dans le corpus, les langues sont d'ailleurs surtout quantifiées par des députées allochtones libérales dans les débuts des débats (voir les tableaux 8 et 9 à l'Annexe K). Cela n'est pas surprenant étant donné que le projet de loi a été déposé par un ministre, membre du parti libéral au pouvoir. Or, alors que l'apport de ces députées était important dans la nomination des langues autochtones (voir section 4.1.1.), les députées autochtones ne quantifient jamais l'ensemble des langues autochtones parlées au Canada, ne participant pas aux tendances à l'exagération des parlementaires libérales. Bref, tout comme la nomination, la quantification sert la visibilisation des langues autochtones dans leur diversité en même temps que l'avancement d'un agenda politique libéral ; entre 50 à 90 langues autochtones existent et sont parlées au Canada selon les députées, et c'est à la situation de toutes ces langues qu'elles prétendent pouvoir répondre avec l'adoption d'une mesure unique.

Cette section a révélé que la nomination d'une grande variété de langues autochtones au Parlement canadien offre une vitrine de visibilité et de valorisation à ces langues ainsi qu'à une partie de l'histoire coloniale et des violences qu'elle a engendrées. Les députées font entendre le nom de langues longtemps inaudibilisées dans la sphère publique et dans les institutions politiques au Canada, des réalités longtemps niées ou ignorées sont mises au jour, mais la méconnaissance —symptomatique de cette ignorance coloniale— et les inégalités structurelles demeurent ; la nomination reste en surface et concerne surtout les langues qui ont déjà un certain pouvoir de représentation au Canada ou au Parlement, les députées reproduisent des comportements coloniaux de nomination en utilisant les formes anglicisées

ou francisées (ex. « Blackfoot », « Mohawk », « Saulteaux »), elles exagèrent le nombre de langues auxquelles elles prétendent répondre, elles renforcent le cadre parlementaire intrinsèquement colonial et elles instrumentalisent les langues pour avancer leur agenda politique. La nomination participe donc à contrer les tendances coloniales historiques et structurelles à l'invisibilisation des langues autochtones en même temps qu'elle y contribue.

4.2. L'utilisation des langues autochtones en contexte parlementaire

Un règlement de Chambre des communes indique qu'au même titre que toutes « [l]es langues autres que le français et l'anglais [les langues autochtones] peuvent être utilisés [...], mais avec modération et de préférence avec un avis au préalable. » (Forget *et al.*, 2020) La traduction simultanée pour les députées qui choisissent de s'exprimer dans une langue autochtone est autorisée et possible depuis novembre 2018 (Bagnell, 2018 ; Forget *et al.*, 2020). Pour y avoir accès, les parlementaires doivent donner un préavis dit « raisonnable » (48 heures) et elles ont la possibilité de fournir elles-mêmes la traduction écrite de leur propos, laquelle est ensuite ajoutée aux transcriptions officielles (voir trois exemples à l'Annexe L). Dans cette section, je m'intéresse à l'utilisation des langues autochtones à l'adoption du projet de loi C-91, en portant d'abord attention aux utilisations brèves (les mots et les expressions prononcées dans diverses langues autochtones), puis en analysant les trois passages longs prononcés en cri et en kanyen'kéha, ainsi que les échanges qu'ils ont créés entre les députées. Je montre que l'utilisation des langues autochtones, à l'instar de leur nomination, contribue à les rendre visibles, audibles, valorisées le temps de quelques échanges. Les avancées en termes d'utilisation de langues autochtones au Parlement sont majeures, mais demeurent insuffisantes. Les échanges montrent une vision des langues marquée par leur utilité pour la transmission des bagages ontologiques, identitaires, culturels et matériels des peuples qui les parlent et pour la « réconciliation » conçue par et pour l'État canadien.

Lorsque cela est possible, les extraits sont présentés dans leur langue originale³⁹ et les traductions tirées des transcriptions officielles en français ont été ajoutées puisque je ne suis pas en mesure de traduire ou d'analyser moi-même les extraits dans les langues autochtones. Les trois allocutions sont accessibles dans leur langue originale à l'Annexe L.

4.2.1. Sur les utilisations brèves

Les députées utilisent des langues autochtones pour prononcer des mots, des expressions ou des passages courts. Au moins 13 langues autochtones sont ainsi utilisées un total de 30 fois

³⁹ Ce n'est pas le cas des extraits des tours de parole longs, puisque je ne suis pas en mesure de les lire et de délimiter les extraits.

par 19 députées dans le corpus : le cri (9 fois), le SENĆOTEN (3 fois), l'algonquin (2 fois), l'inuktitut (2 fois), le kanyen'kéha (3 fois), le gwich'in (2 fois),⁴⁰ le mitchif (1 fois), l'anishinabe (1 fois), le halkomelem (1 fois), la langue de la Première Nation de Stelat'en (1 fois), le lhiedli (1 fois), le nsyilxcen (1 fois) et le nuu-chah-nulth (1 fois). À deux occasions la langue utilisée n'est pas nommée et est difficilement repérable; le contexte discursif permet au mieux d'identifier qu'il s'agit de langues autochtones : on dit « *the indigenous languages of the Secwepemc and Splatshin Okanagan nations* » (Arnold, PCC, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 27292) dans un cas, et on parle de « *the traditional territory of the Algonquin peoples* » (May, Vert, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27603) dans l'autre. Ces langues sont utilisées par les députées pour remercier (extraits 32, 33, 34 et 35), pour donner l'origine d'un nom de lieu (extraits 36 et 37),⁴¹ pour donner l'origine du nom d'une nation ou de son territoire, pour saluer ou souhaiter la bienvenue (extrait 38, 39), pour montrer la richesse d'une langue (voir l'extrait 13, plus haut), pour poser une question (extraits 40 et 41), pour fournir la traduction d'un prénom ou d'un concept (extraits 42 et 43), pour rapporter l'importance du projet de loi pour la population d'une circonscription (extrait 44), ou encore pour féliciter une autre députée de s'être exprimée dans une langue autochtone (extrait 45).

(32) In my own language, the language of my ancestors, the Inuit language, Inuktitut, I say nakurmiik or “thank you” for allowing me the opportunity to serve in this place and to speak to the bill today, and to speak in strong support of it. (Jones, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25413)

(33) *Mahsi cho gynas ches shugha hasıma* (Bagnell, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27566, prononcé en gwich'in)

‘Je vous remercie de vos commentaires.’

(34) Mr. Speaker, *lim'limpt*. I would also like to say *lim'limpt* to my colleague from Longueuil—Saint-Hubert. *Lim'limpt* is the word for “thank you” in the language of Nsyilxcen, the language of the Syilx people where I come from in the Okanagan Valley. (Cannings, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27561)

(35) I say *łeekoo* in their language and *meegwetch* in his language. (Johns, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25374)⁴²

⁴⁰ La langue gwich'in n'est pas nommée explicitement dans le passage. La langue et la traduction du passage ont quand même pu être identifiés par l'utilisation de la même expression par un autre député (laquelle a été traduite dans les documents officiels), ce qui a aussi été vérifié en ligne : <https://www.firstvoices.com/explore/FV/sections/Data/Athabascan/Gwich'in/Vuntut%20Gwich'in/learn/words/ae5763e8-cee6-4d9c-a085-d9ae042e9a79>

⁴¹ Voir aussi les extraits (19) et (20) dans la section 4.1.3. plus haut.

⁴² Les langues citées ici sont le nuu-chah-nulth et le cri.

de nouveaux mots et expressions pour les prononcer devant la Chambre des communes, où les langues autochtones sont traditionnellement inaudibles. En même temps, je rappelle que le contexte parlementaire permet un temps de préparation important en vue des prises de parole.

Dans le corpus à l'étude, une occurrence d'utilisation sert aussi des fins strictement partisans; le député reprend la traduction du concept de « justice » (*kintohpatatin* dans l'extrait 43, ci-haut) fournie par sa collègue et s'en sert, pour témoigner de son appui envers le Premier ministre, le gouvernement en place et les parlementaires dans leurs démarches autour du projet de loi C-91 :

(46) The speaker prior to me mentioned the word *kintohpatatin*, which implies the importance of listening. In representing Winnipeg North, I believe that I have listened to my constituents with respect to the issues surrounding Bill C-91. I believe that the Prime Minister has been listening, has understood, and has been working diligently with cabinet, the caucus, and I would go further by saying all parliamentarians on this very important issue. (Lamoureux, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27572)

En plus de ces utilisations très brèves des langues autochtones, trois députés ont choisi de s'exprimer dans une langue autochtone de façon plus étendue : deux députés des Premiers Peuples dont la langue maternelle est le cri, Roméo Saganash et Robert-Falcon Ouellette, et un député allochtone, Marc Miller, dont la langue maternelle est l'anglais et la langue seconde le français. Puisque leurs allocutions sont les seuls moments où des députés s'expriment aussi longtemps dans une langue autochtone, j'ai choisi de les analyser, ainsi que les échanges qu'elles ont initiés. Le 7 février 2019, Saganash s'exprime en cri lors de la deuxième lecture pour renvoi à un comité de la Chambre. Tout de suite après, Miller prononce son tour de parole entièrement en kanyen'kéha. Enfin, Ouellette s'exprime en cri lors de la troisième lecture pour adoption, le 9 mai 2019. Dans les trois cas, après leur allocution d'une quinzaine de minutes, les députés répondent aux questions de trois à cinq leurs collègues (les extraits 40, 41 et 45 plus haut sont tirés de ces échanges). Les échanges sont analysés ici dans leur ordre d'apparition dans les débats et incluent certains passages prononcés en cri, en kanyen'kéha, en français et en anglais.

4.2.2. Sur l'allocution de Romeo Saganash

La langue maternelle du député néodémocrate cri Romeo Saganash est le cri. Au Parlement, il s'exprime dans cette langue ainsi qu'en anglais et en français. Son allocution permet

principalement de mettre en lumière deux choses : 1) de grandes avancées ont cours au Parlement canadien en ce qui concerne l'utilisation des langues autochtones, mais 2) elles sont insuffisantes et beaucoup de travail reste à faire.

L'allocation de Saganash se veut en effet un témoignage des avancées faites au Parlement canadien en termes d'utilisation (et d'audibilisation) des langues autochtones, témoignage qui se manifeste d'abord à travers la fierté que le député partage de pouvoir s'y exprimer en cri. Il commence en disant dans sa langue :

(47) Monsieur le Président, je suis très heureux d'avoir le *privilège* de *pouvoir* m'exprimer en cri à la Chambre. Je suis très fier de *pouvoir* utiliser ma langue maternelle à la Chambre et je remercie tous ceux qui ont fait que ce soit *possible*. (Saganash, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25371, prononcé en cri, je souligne)

Par la répétition de ces termes, Saganash met l'accent sur le « pouvoir » et le « privilège » que représente le fait de s'exprimer dans sa langue au Parlement, dans ce lieu où on lui interdisait quelques années auparavant de la parler (extrait 48). Pour lui, « [s]'exprimer en cri à la Chambre [...] [s]'exprimer dans [s]a langue [...] poser des questions et intervenir au sujet des projets de loi dans [s]a langue maternelle » (Saganash, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25371) sont autant de privilèges. Il raconte :

(48) When I first came here eight years ago, I asked if I could speak my native language to ask questions or when I rose to speak to bills. It is something I asked for, and I was told that I could only speak English. That was all I was told. I felt really sad when that happened, but I did not let it go. I kept asking to speak my language, and now I am able to speak my own language in the House, and everyone can hear me speak it. It really touches my heart to be able to speak my language in front of everyone, and I want to thank all members for helping me achieve this. (Saganash, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25371)⁴³

S'il a effectivement acquis ce pouvoir de s'exprimer en cri à la Chambre des communes, il est d'avis que les avancées ne lui sont pas toutes dues. Pour lui, la responsabilité et les crédits de ce pouvoir reviennent à un ensemble de groupes et de personnes. C'est ce qu'il montre en remerciant « tous ceux qui ont fait que ce soit possible [de pouvoir utiliser sa langue maternelle à la Chambre] », ses parents, sa mère « de lui avoir appris à parler le cri », « les gens de Waswanipi, qui [lui] ont permis de [s]e rendre jusqu'ici et de parler [sa] langue », « tous les membres de la Nation crie, ainsi que tous les peuples autochtones du Canada », « tous ceux qui [l]'ont appuyé pour qu'[il] obtienne le privilège de [s]'exprimer dans [s]a langue » et ses collègues parlementaires. L'utilisation de sa langue est donc loin de ne relever

⁴³ Ce passage a été prononcé en anglais dans le tour de parole du député.

que de ses propres choix ou de sa propre personne. Par ses remerciements répétés, le député fait de la langue et de son utilisation au Parlement un enjeu collectif.

En même temps, le député montre que les avancées sont loin d'être sans fautes et qu'il reste encore beaucoup de travail. Le cœur de son message concerne à ce propos les omissions du projet de loi, lesquelles incluent notamment la reconnaissance explicite et effective des droits linguistiques autochtones. À travers le corpus, plusieurs députées nomment l'existence de ces droits en citant l'article 35 de la Constitution canadienne, les appels à l'action 13, 14 et 15 de la CVRC et la DNUDPA. Dans son tour de parole, le député Saganash fait de même, non seulement pour rappeler leur existence, mais pour critiquer leur omission dans projet de loi à l'étude. Il dit par exemple :

(49) The UN Declaration on the Rights of Indigenous Peoples does make reference to it in the preamble and also under subclause 5(g). Let me read 5(g) for the House, “advance the achievement of the objectives of the United Nations Declaration on the Rights of Indigenous Peoples as it relates to Indigenous languages.”

First, and as I said, advancing the achievement with the objectives is very different from fully implementing the UN Declaration on the Rights of Indigenous Peoples.

Second, clause 6 is important. According to how I interpret the bill, clause 6 is the founding principle of Bill C-91 and the founding principle is based only on section 35 of the Constitution of Canada, 1982.

The fact is that you promised indigenous peoples in the country that the new relationship, which you talked a lot about but did nothing, would be based on the UN Declaration on the Rights of Indigenous Peoples. That principle should have been added under clause 6 and it is not there, and that disappoints me. (Saganash, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25373)

Le député fait la différence entre « avancer » et « implémenter » les droits linguistiques décrétés par la DNUDPA. Il souligne ensuite l'absence de mention de la DNUDPA dans le préambule et dans la section 6 du projet de loi, section « fondamentale » puisqu'elle concerne la reconnaissance des droits linguistiques autochtones. Il indique aussi l'omission des articles spécifiques de la DNUDPA concernant les langues et les droits linguistiques autochtones, soit les articles 11 à 16. Il admet que « *the concept of aboriginal rights is vague and general* » mais rappelle que « *we have a precise document in the UN Declaration on the Rights of Indigenous Peoples.* » (Saganash, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p.

25372)⁴⁴. La critique de Saganash inclut aussi l'omission de la rafle des années 1960⁴⁵ et l'approche du gouvernement en matière « d'élaboration conjointe », laquelle exclut les revendications spécifiques des Inuit. Le député profite donc de son temps pour critiquer le gouvernement qui « prétend que sa relation la plus importante est celle qu'il entretient avec les peuples autochtones » (Saganash, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25372), soulignant ses failles dans l'élaboration et la constitution du projet de loi proposé. Il nomme l'urgence d'agir pour la protection et la préservation des langues autochtones *et* l'importance de « prendre le temps d'étudier le projet de loi avant de le renvoyer ». Il est le seul député à introduire un débat sur le statut des langues autochtones. Il ne creuse pas le sujet, mais soulève des questions intéressantes, relativement invisibles ailleurs dans les débats⁴⁶ :

(50) Should indigenous languages be considered official languages in this country? That is one option. I admit there are pros and cons. Should indigenous languages be given special status, given their historical value? That is another option. (Saganash, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25372)

Enfin, toujours pour montrer que les avancées au Parlement concernant les langues autochtones ne sont pas à la hauteur, le député partage la déception qu'il entretient à l'égard du gouvernement et de ses mesures. Sur la promesse de Trudeau d'adopter une loi sur les langues autochtones, il dit :

(51) J'ai été ravi lorsqu'il a déclaré qu'un projet de loi serait rédigé pour aider les Autochtones à parler leurs langues. J'ai été ravi, *mais je ne suis pas sûr qu'il a bien compris ce qui se passait* lorsque tous les chefs se sont levés pour lui montrer qu'il les avait rendus fiers. Je ne suis pas sûr qu'il a bien compris cela. (Saganash, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25371-25372, prononcé en cri, je souligne)

(52) As I said in Cree, I was there when the Prime Minister, almost three years ago, made the announcement and promised legislation. *I feel it has arrived here almost too late.* I remember, after 30 years of attending Assembly of First Nations meetings, that I had never seen a standing ovation like the one I saw. Never. As I was watching from the back, I stood up too. I said to myself that *I hoped the Prime Minister understood what was going on. I hoped the Prime Minister got the cue.* (Saganash, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25371-25372, je souligne)

⁴⁴ Les propositions d'ajouter une mention spécifique aux articles 11 à 16 et d'ajouter une mention de la DNUDPA à la section 6 de la *Loi sur les langues autochtones* n'ont pas été retenues; la version finale qui a obtenu sanction royale quatre mois plus tard n'en contient rien.

⁴⁵ Voir au Chapitre 1. Par rapport à ceux des pensionnats, Saganash dit que « les survivants de la rafle des années 1960 sont encore moins nombreux à avoir [la] chance [de toujours parler leur langue] » (Saganash, NPD) (380 : 25372).

⁴⁶ La question revient brièvement quand les députées rappellent le statut officiel de 9 langues autochtones dans les Territoires du Nord Ouest et de l'inuktitut au Nunavut, mais sans plus.

Il va jusqu'à sortir du cadre formalisé des débats parlementaires, répondant à une question du ministre Anandasangaree en s'adressant directement à lui (et au parti libéral indirectement). Cette entorse aux règles de bienséances lui vaut un avertissement du vice-président de la Chambre. Très brièvement, Saganash incarne ce faisant la langue comme objet de conflit politique à l'intérieur de débats autrement relativement harmonieux et rigides.

4.2.3. Sur l'allocution de Marc Miller

Le député allochtone Marc Miller a appris la langue en 2017 et a prononcé son premier discours en kanyen'kéha la même année. Dans le cadre des travaux portant sur l'étude du projet de loi C-91, deux ans plus tard, il est le seul député allochtone à s'exprimer aussi longtemps dans une langue autochtone, et le seul à prononcer *l'entièreté* de son tour de parole dans une langue autochtone. L'allocution de Marc Miller contribue à rendre audible une langue, des vécus et des enjeux longtemps cachés et ignorés au Parlement. En même temps, elle reproduit une instrumentalisation des langues et des souffrances autochtones, laquelle sert le chantier de réconciliation promu par l'État.

À travers ce choix de ne s'exprimer qu'en kanyen'kéha et par les éloges qu'il fait de la langue, le député valorise la langue en elle-même, son apprentissage et son utilisation. S'appuyant sur sa propre expérience, il dit par exemple :

(53) J'ai découvert quelque chose de plus complexe qu'un simple échange de mots. J'ai commencé à mieux comprendre la place que j'occupe sur terre, ce dont je ne me rendais pas compte avant que je commence mon apprentissage. Je commence à peine à comprendre à quel point cette langue est extraordinaire, riche et exceptionnelle. Elle est beaucoup plus complexe que les autres langues que je connais. (Miller, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25377, prononcé en kanyen'kéha)

Il parle de l'évolution naturelle qu'auraient connue les langues autochtones, n'eut été des mesures d'assimilations mises en place ou financées par l'Église ou l'État et fait un bref portrait de la situation sociolinguistique autochtone au pays :

(54) À l'heure actuelle, les peuples autochtones parlent plus de 60 langues dans l'ensemble du pays et la plupart d'entre elles sont en danger. Certaines de ces langues sont parlées par des milliers de locuteurs, d'autres par une ou deux personnes. Toutes les langues ont été affaiblies. Certaines sont sur le point de disparaître. (Miller, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25377, prononcé en kanyen'kéha)

Il fait aussi un parallèle avec le combat de « la langue française [...] menacée par l'anglais » :

(55) Ce que je viens de dire est sans doute une évidence pour les députés et tous les Canadiens qui ont combattu pour protéger la langue française, laquelle est menacée par l'anglais. Beaucoup de gens sont

conscients des difficultés que cela représente et de l'interrelation qui existe entre l'identité et l'autodétermination. Espérons qu'ils appuieront un projet de loi qui renforce le droit des Autochtones de parler leur propre langue, ce qui les aidera à exercer un contrôle sur leur avenir. Cela encouragera aussi plus de gens de partout au pays à parler les langues autochtones. Si nous ne pouvons pas faire une telle chose, nous ne sommes pas le peuple que nous pensons être. (Miller, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25377, prononcé en kanyen'kéha)

Ceci sert l'objectif de rejoindre les députées et les citoyennes allochtones francophones, qui se sentiraient plus interpellées par les revendications autochtones si elles étaient illustrées par une situation qui les touche. Or, le lien entre langues, identités et autodétermination, s'il est plus compréhensible pour des francophones, n'en reste pas moins simpliste et réducteur (voir notamment l'étude des liens établis entre le nationalisme linguistique acadien et les relations avec les Autochtones par Urbain et Tailleur, 2020).

Par son geste, qu'il qualifie lui-même d'« acte symbolique », Miller cherche à inspirer par l'exemple. Il dit :

(56) Il est important que nous montrions aux Canadiens que les langues autochtones sont respectées ici, dans la capitale canadienne, dans un lieu auquel les Canadiens sont attachés. (Miller, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25376, prononcé en kanyen'kéha)

Si le lieu où il prononce son discours en est effectivement un « auquel les Canadiens sont attachés », il s'agit surtout d'un lieu qui représente symboliquement et légalement le pouvoir colonial dominant, un pouvoir qui continue de perpétrer des violences à l'égard des langues et locutrices autochtones. Bien qu'il ne se présente pas explicitement en porte-parole des locutrices du kanyen'kéha, et qu'il voit lui-même son geste comme symbolique, il reste le seul à pouvoir faire entendre cette langue au Parlement.

Miller justifie dans son discours son appui au projet de loi en nommant les injustices, les « torts », dit-il, « subis par les Autochtones ». Il est selon lui de « [s]on devoir d'aborder [le dossier] » et le projet de loi proposé permettra « d'assurer un plus grand respect envers les langues et les cultures autochtones au Canada. » (Miller, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25376). Pour lui, la responsabilité du Canada doit être reconnue et les excuses ne sont pas suffisantes :

(57) Le gouvernement a présenté des excuses, mais nous n'avons pas fait grand chose pour réparer les torts causés par les gestes nocifs et les traumatismes infligés aux Autochtones. (Miller, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25377, prononcé en kanyen'kéha)

Or, dans son allocution, le député Miller rapporte des fragments d'histoire erronés, ancrés dans une vision dominante qui nie les oppressions coloniales historiques et contemporaines et les rapports de pouvoir et d'inégalité qui perdurent.

Miller s'appuie dans son allocution sur le travail et le vécu de deux personnes autochtones pour témoigner de leur apport en matière de préservation de la langue. Il nomme Margaret Cook-Kaweienon:ni (Margaret Cook-Peters), qu'il remercie pour ses services d'interprétation à la Chambre, lesquels ont permis à ses collègues de le comprendre pendant qu'il s'exprimait en kanyen'kéha. Il nomme aussi Oronhiokon (Gladys Gabriel) et rapporte son histoire comme une inspiration, une histoire de réussite, de résistance :

(58) Je pense actuellement à une femme mohawk, Oronhiokon, ou Gladys Gabriel, qui a fréquenté le pensionnat autochtone de Shingwauk, à Sault Ste. Marie. On l'y a amenée lorsqu'elle avait 5 ans. Elle s'ennuyait beaucoup de sa mère, mais elle n'est pas retournée à la maison avant l'âge de 16 ans. Au pensionnat, elle n'avait pas le droit de parler sa langue, mais elle a résisté. Elle cachait le fait qu'elle parlait mohawk avec sa soeur aînée, Mary, chaque fois que c'était possible quand personne ne pouvait les entendre.

Oronhiokon avait la conviction que le Créateur lui avait confié le devoir de transmettre sa langue à ses enfants. Elle était convaincue que le Créateur serait offensé si ses enfants ne parlaient pas sa langue. Elle a donc continué de parler sa langue lorsqu'elle était au pensionnat. C'est notamment grâce à cela que ses enfants, la famille Gabriel de Kanesatake, parlent encore le mohawk. L'histoire d'Oronhiokon m'inspire parce que je connais quelques-uns de ses enfants et petits-enfants, que je suis fier de compter parmi mes amis. (Miller, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25376, prononcé en kanyen'kéha)

En partageant cette histoire, Miller illustre à l'aide d'une histoire vraie, l'espoir qu'il veut transmettre en matière de préservation et de protection des langues autochtones.

4.2.4. Sur l'allocution de Robert-Falcon Ouellette

La langue maternelle du député libéral cri Robert-Falcon Ouellette est le cri. Comme son collègue Saganash, il s'exprime à la Chambre des communes dans cette langue ainsi qu'en anglais et en français. Il s'est exprimé dans sa langue quelques années auparavant et a été, en janvier 2019, le premier à prononcer au Parlement un discours dans une langue autochtone avec interprétation simultanée. Dans son tour de parole le 9 mai 2019, il rend visible une conception des langues autochtones et de leurs histoires ancrée à la fois dans les valeurs, les croyances et les connaissances des peuples qui les parlent, et dans une vision euro-canadienne de la réconciliation.

Ouellette parle des violences subies par les langues, les locutrices et les peuples autochtones et mentionne la responsabilité de l'État et de la population canadienne dans la réparation de ces injustices du passé :

(59) Commençons par dire les choses telles qu'elles sont : *on nous a arraché nos langues*. Les Canadiens doivent être généreux et ne pas laisser ces langues disparaître. (Ouellette, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27550, prononcé en cri)

(60) Le Parlement moderne a un rôle à jouer pour aider les peuples autochtones. Nous pouvons réparer des injustices passées en veillant à ce que les langues du pays, nos langues autochtones ne deviennent pas des pièces de musée, relégués au fond des tiroirs sur l'anthropologie linguistique, mais qu'elles soient vivantes, dynamiques, à la fois adaptées au monde moderne et rattachées spirituellement au passé. (Ouellette, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27551, prononcé en cri)

Pour le député, la langue est un outil de réconciliation, mais cette réconciliation politique dont il fait la promotion implique le maintien du *statu quo* colonial. Le député parle d'un pacte, d'un accord avec le Canada, ne remettant jamais en doute la légitimité de la souveraineté de l'État ou de sa supériorité, au contraire de Saganash, par exemple, dont le discours est marqué par des rappels des droits des peuples autochtones à l'autodétermination :

(61) Nous devons tous travailler ensemble, car le Canada a mis sur papier des promesses quant à la suite des choses. Nous avons conclu un pacte, un accord, ensemble. Nous sommes liés. Si les choses ne se sont pas bien passées, nous les changerons pour favoriser le respect mutuel. (Ouellette, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27550, prononcé en cri)

(62) J'ai longuement rêvé du jour où l'État canadien, après avoir trop longtemps tenté d'ignorer et d'éliminer nos langues communes, participerait à un effort parlementaire en vue de les raviver. (Ouellette, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27551, prononcé en cri)

Malgré cela, sa façon de rapporter l'histoire des langues n'est pas marquée, comme l'est celle de Miller, par le regard (*gaze*) colonial des dominants. Ouellette souligne l'importance des traités, parle de croyances et de récits de création. Il montre, en décortiquant le sens du mot « *nikamoun* » ('chanter'), la vision fondamentalement relationnelle et holistique que permet de transmettre la langue cri (voir l'extrait 13 dans la section 4.1.3.). Il illustre ainsi concrètement les liens entre les langues et les visions du monde, les traditions, les cosmologies, les croyances et les connaissances autochtones. Il se sert aussi de la langue pour illustrer la place que prennent le respect et le sens des responsabilités dans les relations qu'entretient le peuple cri avec l'État canadien, le Créateur, la nature, l'humanité et le monde entier :

(63) Nous avons tous nos langues, nos connaissances et nos cérémonies. En tant que peuples autochtones, nous respectons la terre et tous les enfants de ses citoyens à plume, à fourrure, à écailles, à deux pattes, à quatre pattes et à ailes. (Ouellette, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27550, prononcé en cri)

(64) Language can convey respect and meaning. It represents culture, and it defines who we are, our self-identity. It is about learning, education and knowledge. (Ouellette, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27551)⁴⁷

Dans son allocution, Ouellette mise également sur l'utilité de la langue. Il la conçoit comme un outil qui permet la transmission de ces façons de voir et de vivre le monde, mais qui sert aussi la communication fonctionnelle, l'accès à des espaces professionnels, médiatiques et parlementaires autrement inaccessibles, la connexion aux ancêtres, au passé, à l'identité, à la culture et la prévention du suicide⁴⁸. Pour lui, « [l]es langues doivent être utilisées pour être utiles » (Ouellette, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27551). Par ailleurs, cet outil qu'est la langue n'est pas figé : les langues pour Ouellette sont vivantes et dynamiques, « à la fois adaptées au monde moderne et rattachées spirituellement au passé » (voir l'extrait 60 plus haut).

Comme ses collègues, Ouellette se sert de son expérience personnelle pour appuyer son propos, mais utilise le cas du français qu'il a appris comme langue tierce. Ouellette rapporte son expérience d'apprentissage du français dans les Forces armées canadiennes et dit :

(65) Apprendre le français m'a ouvert tout un monde. [...] J'ai appris que les gens du Québec pensent un peu différemment des gens de l'Alberta. Nous sommes effectivement tous des Canadiens et des êtres humains, mais nous abordons certains sujets de différentes manières. Les collectivités québécoises travaillent ensemble. En Alberta, nous sommes plus individualistes; nous aimons démontrer que nous sommes en mesure de contrôler notre environnement. Selon moi, d'une certaine façon, la langue contrôle nos pensées, et c'est extrêmement important pour nos cultures. Nous devons aussi offrir cet avantage aux Autochtones, puisqu'ils ont le droit de vivre selon leur culture. (Ouellette, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27551)⁴⁹

Le français est encore utilisé comme cas de figure, mais pour souligner les liens entre langues et visions du monde plutôt que pour justifier (ou rendre compréhensible) l'importance de les sauvegarder.

Enfin, comme son collègue Saganash, le député alterne, dans son tour de parole et ses réponses aux questions, entre l'utilisation du cri et l'utilisation des langues coloniales. Le passage sur son expérience avec le français est prononcé en français, ceux sur les récits de

⁴⁷ Ce passage a été prononcé en anglais dans le tour de parole du député.

⁴⁸ Le député dit à ce propos, en répondant à une question sur les impacts du projet de loi pour les nations cri et Métis : « Monsieur le Président, trop de vies sont perdues à cause du suicide. Ce fléau détruit des communautés entières. La langue et la culture font partie de leur identité et aident les enfants à s'épanouir. » (Ouellette, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27551).

⁴⁹ Ce passage a été prononcé en français dans une réponse du député à la question d'un collègue.

création et les traités, en anglais. Cela n'empêche pas que le député Ouellette partage plus en profondeur les liens qu'il nomme entre la langue utilisée et l'identité, les croyances et les valeurs de ses locutrices — plus en profondeur que son collègue qui ne s'est exprimé qu'en kanyen'kéha.

J'ai montré dans cette section que les députées, en utilisant les langues autochtones pour saluer, pour remercier, pour féliciter et pour traduire des noms (de lieux, de personnes, de concepts) contribuent à rendre visibles les langues autochtones citées, même si elles ne les maîtrisent pas. Leurs efforts servent ainsi la cause des langues, mais n'échappent pas à leurs propres intérêts partisans. Par leur utilisation du cri et du kanyen'kéha, trois députés mettent en lumière des avancées faites au Parlement en ce qui concerne la place qu'y prennent les langues autochtones. Ils rendent ces langues audibles le temps de quelques échanges, valorisent leur utilisation et rendent visibles des enjeux qui les concernent. Le député néodémocrate Romeo Saganash montre que ces avancées, bien que majeures, restent insuffisantes. Le libéral Robert-Falcon Ouellette témoigne de l'utilité des langues pour la transmission et pour la connexion aux valeurs et modes de connaissances ancestraux, mais aussi pour des enjeux comme la prévention du suicide et l'accès au Parlement. Enfin, lui et son collègue Marc Miller font la promotion des langues et de leur utilisation comme des outils pour la réconciliation telle qu'elle est avancée et conçue par l'État canadien.

Chapitre 5 – Tensions, performance et représentation : des débats qui n'en sont pas

Les députées, en nommant les langues autochtones au Parlement, les rendent visibles, ainsi que leur diversité, leurs histoires, les enjeux et les violences qui leurs sont liées. Cela permet de renverser en partie les pratiques historiques qui ont longtemps visé leur assimilation. En même temps, cette nomination renforce le cadre parlementaire en place et sert une instrumentalisation politique et partisane des langues. L'analyse des allocutions prononcées en cri et en kanyen'kéha a montré qu'utiliser les langues autochtones contribue à les rendre audibles, en les incarnant dans des vécus réels. Cette utilisation s'accompagne aussi d'une conception des langues et de l'histoire des relations entre autochtones et allochtones qui place les inégalités et les violences dans le passé et qui favorise une « réconciliation » à sens unique pour et par l'État. Dans ce chapitre, je reviens d'abord sur les principaux points de tensions dans les discours sur les langues en ce qui a trait aux conceptions des langues et aux idéologies linguistiques qu'elles suscitent (Canut, 2001 ; England, 2003). Je discute ensuite du constat de l'instrumentalisation politique des langues à la lumière des rhétoriques de réconciliation mobilisées au Canada (Boily et TAILLEUR, à paraître ; Daigle, 2019 ; Wyile, 2017). Je montre que les langues servent à la performance d'un « spectacle de réconciliation » qui bénéficie à l'État et aux allochtones (Daigle, 2019). Enfin, j'ajoute à cette analyse des réflexions tirées des théories postcoloniales en études subalternes de (Spivak, 1988) et des critiques décoloniales de la reconnaissance de Coulthard (2021), explorant l'idée que les langues autochtones ont aujourd'hui le pouvoir d'être écoutées au Parlement, ce qui représente une avancée majeure, mais que les revendications qui les concernent restent non-entendues. Les « débats » sur les langues au Parlement n'en sont finalement pas vraiment, non seulement parce les discussions font généralement l'unanimité, mais parce qu'elles profitent davantage à l'État colonial.

5.1. Visibilisation et audibilisation : points de tension

Nommer et utiliser au Parlement des langues autochtones invisibilisées et inaudibilisées par une colonisation qui dure depuis 400 ans représente un acte symbolique fort. Or, dans le corpus, ce processus de visibilisation-audibilisation concerne des langues que toutes les

députées ne conçoivent pas de la même façon. Je discute ici de trois points de tension majeurs dans les débats sur les langues au Parlement : l'ancrage temporel des langues (dans le passé *et* dans le présent), leurs dimensions individuelle et collective, ainsi que les tendances à l'homogénéisation et à l'hétérogénéisation des langues. J'identifie à travers ces éléments deux idéologies qui émergent et qui sont renforcées par les discours, soit les idéologies unificatrice et localisante (England, 2003).

Le premier point de tension concerne l'ancrage temporel des langues. Dans les discours analysés ici, les députées partagent en effet l'idée que les langues autochtones qui font l'objet des débats sont ancrées dans l'histoire des peuples autochtones et qu'elles sont marquées par des injustices du passé. Par le recours à des émotions, à des expériences et à des vécus réels et contemporains, les députées partagent aussi une vision actuelle des langues. Le tour de parole de Ouellette en particulier a bien montré que les langues sont et doivent être utiles⁵⁰ ; le projet de loi discuté vise à ce qu'elles le restent. Pour lui, les langues autochtones sont loin d'être aujourd'hui « des pièces de musée » (Ouellette, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27551). C'est une perspective qui rejoint le propos d'autrices autochtones comme Marie Battiste, laquelle s'intéresse à l'éducation en contexte autochtone et affirme que la langue doit avoir une fonction dans la vie de tous les jours pour rester en vie. Elle invite elle aussi à considérer la langue comme à la fois ancrée dans des blessures du passé et empreinte des réalités actuelles des communautés autochtones : « *[c]ollective healing in our community of the pains of the past and present will shape the attitudes of the youth. They must understand their past and the context of their present to embark on a new vision of the future.* » (Battiste, 2000, p. 207).

Un deuxième point de tension dans la vision des langues autochtones concerne la dimension parfois collective, parfois individuelle qu'on leur donne. D'un côté Saganash donne presque l'entièreté du crédit de son allocution en cri à toutes celles qui lui ont permis d'être présent pour utiliser sa langue (ses parents, les députées à la Chambre, même des ensembles vastes comme la Nation crie et tous les peuples autochtones du Canada). De l'autre côté, Miller est glorifié pour s'être exprimé en kanyen'kéha, comme si son utilisation ne relevait que d'un

⁵⁰ Utiles, notamment pour la communication, pour l'accès à des institutions gouvernementales, financières, éducatives et médiatiques, pour la connexion à l'identité et à la culture, pour la transmission des valeurs et des modes de pensée ancestraux et pour la prévention du suicide dans les communautés.

choix personnel (j'en discute plus largement en 5.2.). En glorifiant la personne et son choix de s'exprimer dans une langue autochtone plutôt que la langue elle-même, les députées relèguent l'utilisation des langues autochtones au plan individuel. Même lorsque Miller remercie Margaret Cook-Kaweienon:ni pour son interprétation à la Chambre, qu'il la « place sous les projecteurs », les crédits de l'utilisation de la langue sont projetés sur une personne individuelle. Pourtant, l'histoire des langues et des populations autochtones, de même que la nature collective des droits linguistiques autochtones tels que reconnus et revendiqués sur les scènes fédérale et internationale montrent bien que la dimension collective et holistique des langues autochtones est fondamentale, tant sur les plans linguistiques, identitaires que politiques (Gouvernement du Canada ; Organisation des Nations Unies, 2007 ; Sable et Francis, 2012).

Un troisième point de tension concerne la place que les langues se voient attribuer « entre homogénéisation et hétérogénéisation, entre des figures de l'homogène, de l'unité, de l'UN, donc de la frontière, et des figures de l'hétérogène, de la diversité, de la pluralité » (Canut, 2001, p. 459). L'hétérogénéité des langues autochtones est notamment marquée dans le corpus par la mention explicite de leur diversité et de l'importance de prendre en compte leurs particularités et leurs besoins spécifiques, par le partage de différentes initiatives de revitalisation ou de transmission et par la mention de l'importance d'adopter des stratégies variées :

(66)[T]he needs and the ways to protect these languages are different. What may be important for one group may not be the same for others. (Anandasangaree, Lib, dans Chambre des communes du Canada, 2019c, p. 27275)

L'effet homogénéisant est marqué, lui, par la rigidité des prises de parole ritualisées et par le fait qu'aucun débat n'existe réellement sur la question de protéger et de préserver les langues autochtones au Canada : toutes sont d'accord et fières de l'être.⁵¹ Canut, Danos, Him-Aquilli et Panis (2022) expliquent que « la sédimentation de certaines catégories [...] conduit à construire une catégorie stable qui peut alors devenir, une fois instituée et naturalisée, une entité considérée comme appartenant au réel, un fait du réel indiscutable. » Dans le corpus, les répétitions et la nomination en bloc (90 langues autochtones, « les trois quarts », « *the*

⁵¹ La seule figure qui fait exception à l'image unanime des débats est Hunter Tootoo, mais celui-ci s'oppose au projet de loi tel que présenté, pas à la protection des langues (j'en discute à la section 5.3 de ce chapitre).

other 32 languages », etc.) tendent à figer ces langues en un tout homogène, institué et naturalisé. Ce faisant, les députées figent aussi *l'idée* qu'un projet de loi pourra répondre à autant de langues en même temps.

De façon générale, donc, les députées nomment les langues en montrant à la fois leur unicité et leurs distinctions. Cette double tendance révèle les mêmes idéologies linguistiques étudiées par England (2003) dans le contexte de revitalisation des langues maya : l'idéologie unificatrice et l'idéologie localisante. L'idéologie unificatrice s'inscrit dans la tendance homogénéisante « de l'unité, de l'UN [...], de la frontière ». Dans le contexte étudié par England (2003), cette idéologie vise à freiner la fragmentation linguistique et identitaire des langues et dialectes, en vue d'« unifier le plus possible les langues maya pour qu'elles deviennent des modes de communication modernes et adéquat qui peuvent survivre à l'espagnol » (England, 2003, p. 739, ma traduction)⁵². À l'inverse, l'idéologie localisante s'inscrit dans la tendance hétérogène de la diversité et de la pluralité (Canut, 2001). Elle vise à (re)donner de façon effective le droit de chaque peuple autochtone à sa langue. Dans les débats, l'emploi abondant de la forme « langues autochtone » et l'homogénéisation par la répétition inscrivent les débats sur les langues dans l'idéologie unificatrice (England, 2003). Tout comme le terme « *Indigenous* » a émergé et s'est imposé sur la scène internationale pour faire référence à un ensemble de peuples forts distincts, le ralliement des causes et des langues autochtones derrière une dénomination commune comme « langues autochtones » permet de faire reconnaître les particularités communes des peuples et des langues colonisées au Canada. Comme l'explique Retzlaff, « *[t]he shared experience of colonialism, the identity—and culturally—destructive experience of residential schools, or the problems and challenges faced by Aboriginal people nowadays make identification with a common cause and thus a common label necessary.* » (Retzlaff, 2006, p. 620) Ainsi, des termes généraux comme « autochtones » sont utilisés au Canada pour référer à différents peuples, différentes cultures et différentes langues. Or, des mises en garde sont levées face à la tendance de référer aux langues et aux réalités autochtones comme à un ensemble uni parce que —et les députées

⁵² Citation originale : « *[I]t is necessary to unify Mayan languages as much as possible if they are to be adequate modern means of communication that can hold their own against Spanish.* »

le soulignent elles-mêmes dans le corpus— les langues sont diverses, connaissent des niveaux de vitalité différents et ont des besoins spécifiques.

Bref, les langues apparaissent dans les discours comme à la fois actuelles et marquées par des injustices du passé, à la fois collectives et individuelles, à la fois unifiées et diverses. Cette vision offre un portrait nuancé des langues autochtones au Canada, mais n'empêche pas leur instrumentalisation.

5.2. Instrumentalisation : performer un « spectacle de réconciliation »

Je reviens dans cette section sur l'utilisation des langues autochtones, en particulier sur celle du député libéral allochtone Marc Miller (voir section 4.2.3.), pour comprendre plus en détails les mécanismes de l'instrumentalisation politique et partisane des langues autochtones au Parlement. En prononçant l'ensemble de son discours dans une langue traditionnellement inaudible dans ce lieu colonial de pouvoir politique, Miller engendre un rebalancement subtil et très éphémère des rapports de force entre les langues : c'est le kanyen'kéha qui est alors à l'honneur. Or, ce rebalancement est de courte durée, parce que l'hégémonie et la suprématie des langues coloniales persiste; officiellement et en d'autres circonstances, le kanyen'kéha est loin du statut et des droits accordés aux langues coloniales. En plus, ce rebalancement prend racine dans le caractère ritualisé des échanges, et n'a d'autre impact que sur la tournure de l'échange lui-même. En contexte parlementaire, l'utilisation d'une langue autochtone par un député allochtone comme stratégie discursive de valorisation des langues n'a de pouvoir que sur l'action politique (Charaudeau, 2002); l'objet des débats, ici une mesure d'aménagement linguistique, n'en est pas changée.

L'échange, lui, est affecté, parce que l'allocution force la conversation ailleurs que sur la langue elle-même. Les députées qui interviennent après Miller (toutes allochtones comme lui) se sentent dans l'obligation de le féliciter ou de répondre, se justifiant ou s'excusant de ne pas faire pareil :

(67) J'aurais bien aimé lui poser ma question en mohawk, mais malheureusement, je ne parle pas cette langue. (Gladu, PCC, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25377)

Moins de place est donc laissée pour une conversation sur les langues autochtones, sur leur protection, sur leur promotion, ou encore sur des questions qui leur sont liées (leur

financement, la nomination de la personne commissaire, les spécificités de la langue inuit, etc.).

Le député Miller est érigé (peut-être malgré lui) en héros de l'échange, presque glorifié pour s'être exprimé dans une langue autochtone, salué pour sa persévérance, ses efforts, son courage, sa détermination et son « travail spectaculaire ». À titre comparatif, les députés Saganash et Ouellette sont surtout remerciés.⁵³ La glorification de Miller s'accompagne donc d'une inégalité dans les félicitations adressées aux députés s'étant exprimé dans une langue autochtone. Il est certes impressionnant que le député allochtone ait appris une langue tierce loin de s'apparenter linguistiquement aux langues qu'il maîtrise déjà. Miller est aussi celui des trois qui s'est exprimé le plus longtemps dans une langue autochtone. Or, dans le contexte de débats sur les langues autochtones, où les inégalités et les violences entre les langues et entre les locutrices sont encore hautement présentes (et répétées par les députées elles-mêmes), il est frappant, sans que ce ne soit surprenant, que le député allochtone se voit attribuer plus de prestige que ses collègues autochtones. Les députées rappellent tout au long des débats les horreurs des pensionnats et leurs impacts sur la transmission des langues, mais ne saisissent pas le caractère « louable », « inspirant », même « spectaculaire », de voir deux députés autochtones qui se sont longtemps battus pour se faire entendre dans leurs langues (et pour se faire entendre, tout court), s'exprimer au Parlement canadien en cri.

Dans son tour de parole, le député Miller partage aussi une vision simplifiée de l'histoire des relations entre autochtones et allochtones, rapportant l'histoire du point de vue des dominants. Le mythe des relations d'égal à égal qu'il présente comme fait historique a pourtant été réfuté par la Commission de vérité et réconciliation (2015) —commission à l'origine de l'idée même de la création d'une loi sur les langues autochtones, commission que les députées ne cessent de nommer et de citer à travers les débats. S'il n'est pas faux que des alliances ont effectivement été créées à travers l'histoire, les relations n'ont jamais été exemptes d'inégalités de pouvoir (Commission de vérité et réconciliation du Canada, 2015).

⁵³ Ils sont remerciés pour leurs discours, remerciés pour leur travail « afin de défendre cette cause » (Johns, NPD, dans Chambre des communes du Canada, 2019a, p. 25373, à propos de l'intervention de Saganash), puis, au sujet de l'intervention de Ouellette, « d'avoir non seulement parlé des langues autochtones, mais de nous avoir montré concrètement comment certaines idées peuvent étre[sic] exprimées au moyen des langues autochtones qu'il connaît. » (Genuis, PCC, dans Chambre des communes du Canada, 2019d, p. 27552, à propos de l'intervention de Ouellette).

Pour Miller et pour plusieurs autres, la responsabilité du travail à faire pour la préservation et la protection des langues autochtones incombe, au moins en partie, à l'État et à ses représentantes et les excuses sont insuffisantes.⁵⁴ Cependant, même avec l'adoption de la *Loi sur les langues autochtones*, les relations entre les langues et entre les peuples autochtones et allochtones sont loin d'être transformées. Les violences et les souffrances soulignées et rapportées par les députées sont présentées en surface, reléguées au passé et servent surtout un agenda politique : celui de réaliser une promesse faite par le Premier ministre Trudeau, celui d'avancer la « réconciliation » promue par l'État. Les interventions participent en ce sens à une instrumentalisation de la souffrance autochtone qui s'inscrit dans une « performance de reconnaissance et de remords » de la part des allochtones (Boily et TAILLEUR, à paraître ; Daigle, 2019 ; Wyile, 2017). L'adoption d'une loi sur les langues autochtones et la création d'un Commissariat aux langues autochtones font partie des 94 appels à l'action de la Commission de vérité et réconciliation du Canada. Or, les emplois du mot « réconciliation » dans les débats sur le projet de loi à l'étude s'inscrivent généralement dans la rhétorique de justice détaillée plus haut (voir la section 1.2.), laquelle ne permet pas la transformation fondamentale des relations entre autochtones et allochtones que revendiquent autrices, leaders et militantes autochtones (Asch *et al.*, 2018 ; Boily et TAILLEUR, à paraître ; Coulthard, 2021). Les propos de certaines députées⁵⁵ reproduisent partiellement une vision critique et résistante de la réconciliation, mais l'utilisation des langues au Parlement s'apparente plutôt à un « spectacle de réconciliation » (Daigle, 2019), lequel implique le maintien du *statu quo* colonial. Comme l'explique Coulthard, au Canada « la réconciliation prend un caractère temporel et devient un processus individuel et collectif qui vise à surmonter l'héritage des violences passées, mais non la structure coloniale violente actuelle » (2021, p. 185). Les députées du parti au pouvoir, mais aussi certaines députées des partis de l'opposition soutiennent le projet de loi présenté parce qu'il s'agit justement selon elles d'une façon de « tourner la page sur des injustices du passé » en matière de langue. Miller valorise l'utilisation du kanyen'kéha dans un lieu hautement puissant sur le plan de la reproduction

⁵⁴ Plusieurs députées, conservatrices surtout, rappellent les excuses officielles prononcées par Harper en 2008 à l'attention des survivantes des pensionnats. Miller admet cependant : « Le gouvernement a présenté des excuses, mais nous n'avons pas fait grand-chose pour réparer les torts causés par les gestes nocifs et les traumatismes infligés aux Autochtones. » (Miller, Lib) (380 : 25377)

⁵⁵ Ceux de la députée dene Georgina Jolibois, surtout. Voir Boily et TAILLEUR (*à paraître*) pour plus de détails.

de rapports de domination, mais il n'échappe pas lui-même à cette reproduction, présentant un discours de façade, une performance, un spectacle.

Ceci n'est pas surprenant, pourtant, puisque les discours demeurent prononcés dans un contexte parlementaire majoritairement allochtone, créé par et pour que les populations autochtones se gouvernent elles-mêmes. Or, « les textes produits [ici, les discours rédigés d'avance et prononcés devant la Chambre] - mais aussi les contraintes/codifications de production des textes - peuvent être abordés comme un médium constitutif de l'institution, qui lui permet de se rendre visible, mais qui également la légitimise », (Duchêne, 2004, p. 95). Le fait d'y rester et d'y participer contribue donc à légitimer l'institution parlementaire, ce qui éloigne d'une rhétorique d'autodétermination, laquelle viserait à reconstruire des espaces où des relations fondamentalement renouvelées peuvent émerger (Asch *et al.*, 2018 ; Boily et Tailleux, à paraître ; Coulthard, 2021 ; Wylie, 2017).

5.3. Reconnaissance et représentation : qui parle pour qui?

« [N]on, les subalternes, dans la mesure même où ils sont en position de subalternité, ne peuvent pas parler. Et ceux qui prétendent les entendre ne font en fait que parler à leur place »

— Gayatri Chakravorty Spivak (2011)

Bien qu'il ne se qualifie pas de porte-parole, Miller est le seul à pouvoir faire entendre la langue kanyen'kéha au Parlement, puisqu'aucune autre députée ne la parle et qu'aucune députée ne fait partie de la nation Kanyen'kéha:ka. Le poids symbolique de son geste est d'autant plus important que le député relaie dans son discours une vision coloniale de l'histoire, de l'état et de l'avenir des relations entre les langues et les populations autochtones et allochtones. À l'inverse, les députées autochtones qui s'expriment dans leurs langues partagent des visions davantage holistiques et critiques des langues et de leur utilisation. Elles nomment aussi davantage les langues autochtones que leurs collègues. Elles demeurent cependant significativement moins nombreuses au Parlement et n'échappent pas à la reproduction de rhétoriques coloniales (la vision de la réconciliation pour et par l'État partagée par Ouellette en est un bon exemple). Il est donc pertinent —et primordial— de se questionner sur la place réelle des langues autochtones dans les débats sur les langues : si elles sont rendues visibles et audibles au Parlement, mais pour servir des intérêts politiques

allochtones et coloniaux, y sont-elles réellement *entendues*? Il semble en réalité qu'à l'instar des voix subalternes (Spivak, 1988), les langues autochtones soient certes présentes, mais non entendues. En s'intéressant en particulier à la condition des femmes indiennes, Spivak propose que celles-ci sont capables de s'exprimer, mais incapable de se faire entendre : « [i]nvisible parmi les invisibles, subalterne parmi les subalternes, la « femme du Tiers-monde » n'existe qu'à travers le discours de ceux qui la représentent et ne peut donc pas atteindre le statut d'une subjectivité autonome » (Corsani *et al.*, 2007, p. 18). Comme c'est le cas au sein du Parlement canadien en ce qui concerne les langues autochtones, « les conditions historiques et structurelles de la représentation politiques ne garantissent pas que les intérêts particuliers de groupes subalternes seront reconnus et leur voix entendue » (Poché et Poché, 2019, p. 86). Comme les autres politiques en matière de droits autochtones adoptées par l'État canadien depuis les années 1970, la *Loi sur les langues autochtones* se veut, au moins en partie, une mesure de *reconnaissance* qui vise à « réconcilier » des revendications autochtones, perçus comme legs d'injustices passées, avec les structures d'un État colonial accommodant (Coulthard, 2021). Or, puisque cette « reconnaissance » « est conçue comme quelque chose qui est “accordé” ou “offert” à un groupe ou une entité subalterne par un groupe ou une entité dominant, [...] [elle] est vouée à l'échec, car incapable de modifier, encore moins de transcender, l'ampleur du pouvoir qui est en jeu dans les relations coloniales » (Coulthard, 2021, p. 61).

Plus encore, dans ce contexte de prise de parole pour la sauvegarde, le maintien, la protection et la promotion des langues autochtones, les quelques revendications majeures concernant les langues autochtones au Parlement ne sont pas entendues, parce que les « débats » n'en sont pas vraiment. C'est-à-dire que les députés ne s'opposent pas réellement à ce qui est proposé, contrairement à ce que le contexte d'adoption du projet de loi laissait présager (voir à la section 1.3.2. les réactions médiatisées conflictuelles). À quelques exceptions près, les seules traces de contestation sont de nature partisans et opposent les députées sur des enjeux indirectement associés aux langues comme la décision du gouvernement libéral de déposer le projet de loi C-91 attendu depuis quatre ans à quelques mois de la fin de l'année parlementaire, ou encore le rejet par ce même gouvernement du projet d'oléoduc Trans Mountain. Les trois traces de conflit les plus apparentes et majeures dans le corpus sont portées par des voix autochtones : celle du député cri Romeo Saganash, celle du député inuk

Hunter Tootoo et celle de la députée dene Georgina Jolibois. J'ai parlé dans la section 4.2.2. de Romeo Saganash sorti du cadre parlementaire imposé (le député connaît les règles en vigueur, mais les enfreint quand même). Ses revendications sur l'intégration explicite de droits linguistiques autochtones dans le texte de loi n'ont pas été répondues. J'ai aussi mentionné, dans la section 5.1. de ce chapitre, Hunter Tootoo : le seul député à voter contre le projet de loi pour ses limites majeures en ce qui concerne les revendications spécifiques de la langue inuit. Le député a été absent des deuxième et troisième votes de la Chambre des communes, l'adoption a de fait été unanime. La troisième figure de confrontation est Georgina Jolibois qui a revendiqué son incapacité à avoir pu s'exprimer dans sa langue à cause des mesures en place censées permettre l'interprétation simultanée.⁵⁶ Son cas met en lumière de nouvelles limites en matière d'utilisation des langues au Parlement; l'interprétation simultanée à partir d'une langue autochtone est autorisée et légiférée au Parlement, mais ce n'est pas sans contraintes (contraintes que ne connaissent pas les langues coloniales). En fin de compte, ces trois situations ne représentent que les *traces* d'un véritable débat, puisque le projet de loi est quand même adopté par des députées d'accord et fières de l'être; des députées majoritairement allochtones qui se permettent de parler pour des langues et des locutrices qu'elles n'entendent pas vraiment.

Bref, avec son projet de loi sur les langues autochtones, le gouvernement se propose de mener une réconciliation par les langues, mais il s'y prend de façon à renforcer les institutions et les structures coloniales en place. Les langues et les discours sur les langues au Parlement auront permis des avancées en termes de visibilité et d'audibilisation dans un lieu hautement symbolique et puissant sur le plan des violences coloniales, sans pourtant échapper à leur reproduction.

⁵⁶ La députée s'est vu avertir de la tenue des débats moins de 48 heures à l'avance, ce qui l'a empêché d'avoir recours aux services d'interprétation simultanée.

Conclusion

Rappelons que la scène institutionnelle fédérale canadienne est marquée de rapports de pouvoir et d'inégalités qui prennent leurs racines dans une logique impériale continuelle, laquelle a des implications sociolinguistiques importantes pour les langues autochtones au Canada. La vaste majorité d'entre elles sont à ce jour en grave situation de dévitalisation et plusieurs sont à risque de disparaître. Le gouvernement canadien, dans un élan de « réconciliation » avec les peuples autochtones —réconciliation qui ne fait pas l'unanimité, tant sur les plans théorique et conceptuel que pratique, je le rappelle— montre un certain intérêt à renverser la vapeur. Il a par exemple travaillé depuis 2016 à l'élaboration dite « concertée » d'une *Loi sur les langues autochtones* avec les Premières Nations, les Métis et les Inuit, laquelle a obtenu sanction royale le 21 juin 2019 (Gouvernement du Canada). J'ai porté mon attention dans cette recherche sur les « débats » entre des représentantes de l'État canadien qui se sont prononcées à la Chambre des communes sur la teneur et le contenu de cette loi, en analysant la nomination et l'utilisation des langues autochtones. Avec l'adoption de la loi, les députées appuient presque unanimement une mesure unique qui vise à répondre à une multitude de situations linguistiques différentes. Si la nomination et l'utilisation de langues autochtones au Parlement contribuent à les rendre visibles, ainsi que leurs histoires et leurs diversités, le pari n'est pas gagné puisqu'elles servent aussi une instrumentalisation politique et partisane des langues. C'est à une réconciliation pour et par l'État, les allochtones et le *statu quo* colonial que répond la loi proposée. Les députées autochtones, elles, parce qu'elles nomment davantage les langues, parce qu'elles n'exagèrent pas les intentions du projet de loi, parce qu'elles partagent des visions plus holistiques des langues et parce qu'elles portent jusqu'au Parlement des revendications ancrées dans leurs propres vécus autochtones, font figure de résistance dans ce lieu de reproduction du pouvoir colonial. Or, bien que leurs revendications soient nommées et prononcées à la Chambre des communes, elles ne sont pas pour autant *entendues réellement* et il en va de même pour les langues autochtones.

À la croisée de la sociolinguistique critique, de l'analyse critique du discours et des approches décoloniales, cette recherche contribue aux réflexions sur la situation sociolinguistique autochtone au Canada en portant une attention particulière à la *Loi sur les langues*

autochtones en tant que première et seule mesure de régulation sociolinguistique officielle à légiférer sur la scène fédérale sur les langues et les droits linguistiques autochtones. Cette recherche contribue aussi à l'étude critique des discours sur les langues autochtones en contexte parlementaire, et ce, en jetant la lumière sur des tensions inhérente à ce contexte particulier, en s'intéressant non seulement à ce qui est dit, mais par qui et comment, et en explorant une démarche encore peu mobilisée en sciences du langage de décolonisation de la recherche. De façon générale, le poids symbolique des relations entre les langues et entre les locutrices autochtones et *settlers* dans le contexte hégémonique canadien que j'ai exposé au premier chapitre confirme la pertinence et l'importance de s'intéresser aux langues et à leur place dans ce contexte conflictuel, ce à quoi contribue aussi cette recherche.

La recherche a par contre plusieurs angles morts, dont certains thèmes abordés au-delà de la nomination et de l'utilisation des langues comme le rapport aux territoires, la construction identitaire et l'importance des histoires (*stories* et *storytelling*) dans la transmission des langues et des savoirs sur les langues. Surtout, j'ai très peu élaboré sur le cas de la langue inuit, de ses spécificités et de ses revendications particulières. Pourtant, elle est l'une des langues les plus parlées au pays et a un statut officiel au Nunavut et dans les Territoires du Nord-Ouest, ce qui ne l'empêche pas de connaître d'importants défis, en termes d'accès aux services, notamment. Par ailleurs, le 26 juillet 2021, l'inuk Mary May Simon est nommée gouverneure générale du Canada. Connue pour être la première personne autochtone à occuper ce poste, elle est connue aussi en raison des débats qui ont émergé dans la sphère médiatique sur le fait qu'elle soit, certes bilingue, mais incapable de s'exprimer en français. La gouverneure générale parle pourtant inuktitut et anglais, mais pour certaines, ce sont les langues officielles du Canada qu'elle devrait maîtriser. Les discours politiques et médiatiques entourant sa nomination (et les tensions idéologiques et coloniales évidentes qu'ils sous-tendent) fourniront sans aucun doute de riches données pour poursuivre l'analyse de la place des langues autochtones dans la vaste sphère politique et parlementaire canadienne ainsi que des « avancées » en la matière.

Références bibliographiques

- Alfred, T. (2005). *Wasa'se: indigenous pathways of action and freedom*. Broadview Press.
- Alfred, T. et Corntassel, J. (2005). Being Indigenous: Resurgences against Contemporary Colonialism. *Government and Opposition*, 40(4), 597-614. <https://doi.org/10.1111/j.1477-7053.2005.00166.x>
- Asch, M., Borrows, J. et Tully, J. (2018). *Resurgence and Reconciliation: Indigenous—Settler Relations and Earth Teachings*. University of Toronto Press. <https://utorontopress.com/9781487523275/resurgence-and-reconciliation>
- Assembly of First Nations of Quebec and Labrador. (2009, 29 septembre). Prime Minister Harper Denies Colonialism in Canada at G20. *Cision*. <https://www.newswire.ca/news-releases/prime-minister-harper-denies-colonialism-in-canada-at-g20-538621372.html>
- Auerbach, Y. (2009). The Reconciliation Pyramid—A Narrative-Based Framework for Analyzing Identity Conflicts. *Political Psychology*, 30(2), 291-318. <https://doi.org/10.1111/j.1467-9221.2008.00692.x>
- Augoustinos, M., Hastie, B. et Wright, M. (2011). Apologizing for historical injustice: Emotion, truth and identity in political discourse. *Discourse & Society*, 22(5), 507-531. <https://doi.org/10.1177/0957926511405573>
- Augoustinos, M., Lecouteur, A. et Soyland, J. (2002). Self-sufficient Arguments in Political Rhetoric: Constructing Reconciliation and Apologizing to the Stolen Generations. *Discourse & Society*, 13(1), 105-142. <https://doi.org/10.1177/0957926502013001005>
- Avruch, K. (2010). Truth and Reconciliation Commissions: Problems in Transitional Justice and the Reconstruction of Identity. *Transcultural Psychiatry*, 17. <https://doi.org/10.1177/1363461510362043>
- Bagnell, L. L. (2018, juin). *L'utilisation des langues autochtones dans les délibérations de la Chambre des Communes et des Comités : Rapport du Comité permanent de la procédure et des affaires de la Chambre*. Bibliothèque du Parlement. <https://www.noscommunes.ca/Content/Committee/421/PROC/Reports/RP9993063/procrp66/procrp66-f.pdf>
- Bahout, J. (1999). Réconciliation. Dans C. Douayhi et E. Huybrechts (dir.), *Reconstruction et réconciliation au Liban : Négociation, lieux publics, renouement du lien social* (p. 23-26). Presses de l'Ifpo. <http://books.openedition.org/ifpo/4397>
- Baillairgé, C. (2012). *Les droits linguistiques des peuples autochtones au Québec et en Ontario* [Thèse de maîtrise, Université d'Ottawa]. <https://doi.org/10.20381/ruor-5683>
- Baldissoni, R. (2018). Does Reconciliation Need Truth?: On the Legal Production of the Visibility of the Past. Dans A. Pavoni, D. Mandic, C. Nirta et A. Philippopoulos-Mihalopoulos (dir.), *See* (p. 97-124). University of Westminster Press. <http://www.jstor.org/stable/j.ctv5vddc3.6>
- Barker, A. J. (2009). The Contemporary Reality of Canadian Imperialism: Settler Colonialism and the Hybrid Colonial State. *The American Indian Quarterly*, 33(3), 325-351. <https://doi.org/10.1353/aiq.0.0054>

- Barros, M. et Michaud, V. (2020). Worlds, words, and spaces of resistance: Democracy and social media in consumer co-ops. *Organization*, 27(4), 578-612. <https://doi.org/10.1177/1350508419831901>
- Battiste, M. A. (2000). *Reclaiming indigenous voice and vision*. UBC Press. <http://www.deslibris.ca/ID/404356>
- Béchar, D. E. et Kanapé Fontaine, N. (2016). *Kuei, je te salue: conversation sur le racisme*. Les Éditions Écosociété.
- Blain, E. M. (2017, 17 mars). Bungee. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 24 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/bungee>
- Boily, A.-S. et Tailleur, S. (à paraître). *Polysémie et politique : analyse critique du mot « réconciliation » au Parlement canadien*.
- Bourdieu, P. (2001). *Langage et pouvoir symbolique*. Éditions du Seuil.
- Boutet, J. (2016). *Le pouvoir des mots* (Nouvelle édition). La Dispute.
- Boutet, J. et Heller, M. (2007). Enjeux sociaux de la sociolinguistique : pour une sociolinguistique critique. *Langage et société*, 121-122(3), 305. <https://doi.org/10.3917/lis.121.0305>
- Brown, J. S. H. (2019, 16 avril). Mitchif. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 24 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/michif>
- Brown, L. A. et Strega, S. (dir.). (2015). *Research as resistance: revisiting critical, indigenous, and anti-oppressive approaches* (2^e éd.). Canadian Scholars' Press.
- Cameron, L. J. (2007). Patterns of metaphor use in reconciliation talk. *Discourse & Society*, 18(2), 197-222. <https://doi.org/10.1177/0957926507073376>
- Canut, C. (2001). À la frontière des langues. *Cahiers d'études africaines*, 41(163-164), 443-464. <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.104>
- Canut, C., Danos, F., Him-Aquili, M. et Panis, C. (2022). *Le langage, une pratique sociale : Éléments d'une sociolinguistique politique. Le langage, une pratique sociale : Éléments d'une sociolinguistique politique*. Presses universitaires de Franche-Comté. <http://books.openedition.org/pufc/36905>
- Canut, C. et Duchêne, A. (2011). Introduction. Instrumentalisations politiques et économiques des langues : le plurilinguisme en question. *Langage et société*, 136(2), 5. <https://doi.org/10.3917/lis.136.0005>
- Caron, C. (2012). *Le principe constitutionnel de l'honneur de la couronne en droit autochtone canadien* [Mémoire de maîtrise, Université Laval]. <https://corpus.ulaval.ca/jspui/handle/20.500.11794/23778>
- Chambre des communes du Canada. (2019a). Débats de la Chambre des communes. Loi sur les langues autochtones. *Hansard révisé*, 148(380). <https://www.noscommunes.ca/DocumentViewer/fr/42-1/chambre/seance-380/debats>
- Chambre des communes du Canada. (2019b). Débats de la Chambre des communes. Loi sur les langues autochtones. *Hansard révisé*, 148(383). <https://www.noscommunes.ca/DocumentViewer/fr/42-1/chambre/seance-383/debats>

- Chambre des communes du Canada. (2019c). Débats de la Chambre des communes. Loi sur les langues autochtones. *Hansard révisé*, 148(408). <https://www.noscommunes.ca/DocumentViewer/fr/42-1/chambre/seance-408/debats>
- Chambre des communes du Canada. (2019d). Débats de la Chambre des communes. Loi sur les langues autochtones. *Hansard révisé*, 148(413). <https://www.noscommunes.ca/DocumentViewer/fr/42-1/chambre/seance-413/debats>
- Charaudeau, P. (2002). *A quoi sert d'analyser le discours politique?* <http://www.patrick-charaudeau.com/A-quoi-sert-d-analyse-le-discours,161.html>
- Charaudeau, P., Maingueneau, D. et Adam, J.-M. (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Seuil.
- Collectif. (s. d.). *Atlas des peuples autochtones du Canada* (Canadian Geographic). <https://atlasdespeuplesautochtonesducanda.ca/>
- Commission de vérité et réconciliation du Canada. (2015). *Honorer la vérité, réconcilier pour l'avenir : Sommaire du rapport final de la Commission de vérité et réconciliation du Canada*.
- Corsani, A., Degoutin, C., Matheron, F. et Zapperi, G. (2007). Narrations postcoloniales. *Multitudes*, 29(2), 15-22.
- Coulthard, G. (2021). *Peau rouge, masques blancs: contre la politique coloniale de la reconnaissance* (Lux Éditeur, A. Des Rochers et A. Gauthier, trad.).
- Daigle, M. (2019). The spectacle of reconciliation: On (the) unsettling responsibilities to Indigenous peoples in the academy. *Environment and Planning D: Society and Space*, 37(4), 703-721. <https://doi.org/10.1177/0263775818824342>
- Daigneault, P.-M. et Pétry, F. (2017). *L'analyse textuelle des idées, du discours et des pratiques politiques*. Hermann Presses de l'Université Laval.
- de Costa, R. (2017). Discursive institutions in non-transitional societies: The Truth and Reconciliation Commission of Canada. *International Political Science Review*, 38(2), 185-199. <https://doi.org/10.1177/0192512116667729>
- Département de l'information des Nations Unies. (s. d.). L'instance permanente sur les questions autochtones – Réussir ensemble. Fiche thématique. Langues autochtones. <https://www.un.org/development/desa/indigenouseoples/wp-content/uploads/sites/19/2018/04/Backgrounder-Languages-French.pdf>
- de Sousa Santos, B. (2011). Épistémologies du Sud. *Études rurales*, (187), 21-50. <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.9351>
- Dorais, L.-J. (2015). Marchés linguistiques autochtones. *Anthropologie et Sociétés*, 39(3), 51-68. <https://doi.org/10.7202/1034759ar>
- Drapeau, L. (1989). *Guide pratique d'orthographe montagnaise*. Institut éducatif et culturel Atikamekw-Montagnais.
- Drapeau, L. (1990a). *Dictionnaire montagnais français*. Institut éducatif et culturel Atikamekw-Montagnais.
- Drapeau, L. (1990b). *Lexique montagnais de la santé: glossaire montagnais-français avec*

- index français-montagnais*. Inst. Culturel et Éducatif Montagnais.
- Drapeau, L. (2013). Les langues autochtones du Québec : état des lieux et propositions pour l'action. Dans A. Beaulieu, M. Papillon et S. Gervais (dir.), *Les autochtones et le Québec: des premiers contacts au Plan Nord* (p. 195-212). Presses de l'Université de Montréal.
- Drapeau, L. (2014). *Grammaire de la langue innue*. Presses de l'Université du Québec.
- Duchêne, A. (2004). Construction institutionnelle des discours: idéologies et pratiques dans une organisation supranationale. *Travaux neuch, telois de linguistique*, 40, 95-115.
- Duchêne, A. (2006). « Dans les Etats où il existe des minorités... » : les conditions de production institutionnelle, discursive et idéologique d'un article de loi aux Nations Unies. *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, (21). <https://doi.org/10.4000/semen.1977>
- Duchêne, A. (2008). *Ideologies across Nations: The Construction of Linguistic Minorities at the United Nations*. Mouton de Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110208313>
- Dulude, O. (2017). La protection des minorités au Canada : fondements théoriques, lacunes et pistes de solutions. *Observatoire national en matière de droits linguistiques*. <https://odl.openum.ca/publications/la-protection-des-minorites-au-canada-fondements-theoriques-lacunes-et-pistes-de-solutions/>
- England, N. C. (2003). Mayan Language Revival and Revitalization Politics: Linguists and Linguistic Ideologies. *American Anthropologist*, 105(4), 733-743. <https://doi.org/10.1525/aa.2003.105.4.733>
- Fairclough, N. (1993). *Discourse and social change* (Reprinted). Polity Press.
- Fairclough, N. (2010). *Critical discourse analysis: the critical study of language* (2^e éd.). Routledge.
- Fairclough, N. (2013). Critical discourse analysis and critical policy studies. *Critical Policy Studies*, 7(2), 177-197. <https://doi.org/10.1080/19460171.2013.798239>
- Ferrara, N. (2015). *Reconciling and rehumanizing indigenous-settler relations: an applied anthropological perspective*. Lexington Books.
- Fontaine, L., Leitch, D., Nicholas, A. B. et de Varennes, F. (2017). *What Canada's New Indigenous Languages Law Needs to Say and Say Urgently*.
- Forget, C., Hudon, M.-È. et Hurtubise-Loranger, É. (2020, 19 mai). *Les langues officielles et le Parlement*. Bibliothèque du Parlement. https://publications.gc.ca/collections/collection_2021/bdp-lop/bp/YM32-2-2015-131-2020-fra.pdf
- Gallant, D. J. (2020, 17 avril). Langues autochtones au Canada. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 19 juillet 2021 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/langues-autochtones-au-canada>
- Galloway, G. (2005). Equivocating on reconciliation. *Australian Social Work*, 58(3), 257-274. <https://doi.org/10.1111/j.1447-0748.2005.00219.x>
- Gobin, C. (2011). Des principales caractéristiques du discours politique contemporain....

- Semen. *Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, (30), 169-186. <https://doi.org/10.4000/semen.9018>
- Gouvernement du Canada. *Lois constitutionnelles de 1867 à 1982*. <https://laws-lois.justice.gc.ca/fra/Const/>
- Gouvernement du Canada. *Loi sur les langues autochtones*. (2019), ch. 23. <https://laws-lois.justice.gc.ca/fra/lois/I-7.85/>
- Gouvernement du Nunavut. *Codification de la Loi sur les langues officielles*. L.Nun. 2008, ch. 10. <https://langcom.nu.ca/sites/langcom.nu.ca/files/OLA%20June%202018%20-%20FR.pdf>
- Gouvernement du Nunavut, D. *Codification administrative de la Loi sur la protection de la langue inuit*. L.Nun. 2008, ch. 17. <https://langcom.nu.ca/sites/langcom.nu.ca/files/Inuit%20Language%20Protection%20Act%20-%20FR.pdf>
- Green, J. (2004). Autodétermination, citoyenneté et fédéralisme : pour une relecture autochtone du palimpseste canadien. *Politique et Sociétés*, 23(1), 9-32. <https://doi.org/10.7202/009505ar>
- Green, M. J. et Sonn, C. C. (2006). Problematising the discourses of the dominant: whiteness and reconciliation. *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 16(5), 379-395. <https://doi.org/10.1002/casp.882>
- Heller, M. et Boutet, J. (2006). vers de nouvelles formes de pouvoir langagier ? Langue(s) et identité dans la nouvelle économie. *Langage et société*, 118(4), 5. <https://doi.org/10.3917/lis.118.0005>
- Heller, M. et McElhinny, B. (2017). *Language, colonialism, capitalism*. University of Toronto Press. <https://books-scholarsportal-info.sbioproxy.uqac.ca/en/read?id=/ebooks/ebooks3/utpress/2018-03-27/1/9781442606210>
- Heller, M., Pietikäinen, S. et Pujolar, J. (2018). *Critical Sociolinguistic Research Methods: Studying Language Issues That Matter* (1^{re} éd.). Routledge. <https://www.routledge.com/Critical-Sociolinguistic-Research-Methods-Studying-Language-Issues-That/Heller-Pietikainen-Pujolar/p/book/9781138825901>
- Horner, K. et Bradley, A. F. (2019). 25. Language ideology. Dans 25. *Language ideology* (p. 296-307). De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783110435351-025>
- Institut Tshakapesh. (s. d.). *Langue - Innu-aimun*. <https://www.tshakapesh.ca/langue/>
- James, M. (2017). Changing the Subject: The TRC, Its National Events, and the Displacement of Substantive Reconciliation in Canadian Media Representations. *Journal of Canadian Studies*, 51(2), 362-397. <https://doi.org/10.3138/jcs.2016-0011.r1>
- Johnson, M. (2011). Reconciliation, indigeneity, and postcolonial nationhood in settler states. *Postcolonial Studies*, 14(2), 187-201. <https://doi.org/10.1080/13688790.2011.563457>
- Johnson-Bégin, S. (2013). *L'application des instruments de protection des droits et libertés de la personne chez les peuples autochtones du Canada* [Mémoire de maîtrise,

- Université Laval].
<https://corpus.ulaval.ca/jspui/bitstream/20.500.11794/24320/1/29906.pdf>
- Kovach, M. (2010). *Indigenous methodologies: characteristics, conversations and contexts*. University of Toronto Press.
- Krüger, A. K. (2014). From Truth to Reconciliation: The Global Diffusion of Truth Commissions. Dans B. Schwelling (dir.), *Reconciliation, Civil Society, and the Politics of Memory Transnational Initiatives in the 20th and 21st Century* (p. 339-368). <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:101:1-201511285404>
- Kuckartz, U. (2014). *Qualitative Text Analysis: A Guide to Methods, Practice & Using Software*. SAGE Publications Ltd. <https://doi.org/10.4135/9781446288719>
- Laenui, P. (2000). Processes of Decolonization. Dans M. Battiste, *Reclaiming Indigenous Voice and Vision* (p. 150-160). UBC Press.
- Larousse. (s. d.). réconciliation. Dans *Larousse*. Récupéré le 24 mai 2022 de <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/r%C3%A9conciliation/67102>
- Latimer, M., Finley, G. A., Rudderham, S., Inglis, S., Francis, J., Young, S. et Hutt-MacLeod, D. (2014). Expression of pain among Mi'kmaq children in one Atlantic Canadian community: a qualitative study. *CMAJ Open*, 2(3), E133-E138.
- Le Robert. (s. d.). réconcilier. Dans *Le Robert*. Récupéré le 24 mai 2022 de <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/reconcilier>
- Lefranc, S. (2015, 29 janvier). *Nommer - Réconciliation*. Memory What For? : Peut-on seulement tirer les leçons du passé?
- Loubier, C. (2008a). L'aménagement linguistique : Fondements de l'aménagement linguistique. *BanQ*, 1-10.
- Loubier, C. (2008b). *Langues au pouvoir : politique et symbolique*. Harmattan.
- Lowman, E. B. et Barker, A. J. (2015). *Settler: identity and colonialism in 21st century Canada*. Fernwood Publishing.
- Mackey, E. (2016). *Unsettled expectations: uncertainty, land and settler decolonization*. Fernwood Publishing.
- Maingueneau, D. (1976). *Introduction aux méthode de l'analyse du discours*. Armand Colin.
- Maingueneau, D. (2014). *Discours et analyse du discours : introduction*. Armand Colin.
- Metallic, N. (2014). Chapitre 9 - Les droits linguistiques des peuples autochtones. Dans M. Bastarache et M. Doucet (dir.), *Les droits linguistiques au Canada* (3^e éd.). Éditions Yvon Blais.
- Mi'kmaw Kina'matnewey. (2021). *About Us*. <https://www.kinu.ca/about-us>
- Miller, J. R. (2022, 20 mai). Pensionnats indiens au Canada. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 23 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/pensionnats>
- Ministère de la Justice. (2022, 19 avril). *Mise en œuvre de la Loi sur la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones*. Gouvernement du Canada.

- <https://www.justice.gc.ca/fra/declaration/index.html>
- Moseley, C., Nicolas, A., Wurm, S. A. et Heyward, I. (2010). *Atlas des langues en danger dans le monde*. Éditions UNESCO.
- Nagy, R. et Gillespie, E. (2015). Representing Reconciliation: A news frame analysis of print media coverage of Indian residential schools. *Transitional Justice Review*, 1(3), 3-40.
- Native Land Digital. (2021). *Native Land Digital*. Récupéré le 24 mai 2022 de <https://native-land.ca/mapbox-map/>
- Organisation des Nations Unies. (2007). *Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones*. Département de l'information de l'ONU. <http://id.erudit.org/iderudit/1081647ar>
- Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture. (1960, 14 décembre). *Convention concernant la lutte contre la discrimination dans le domaine de l'enseignement*. Organisation des Nations Unies. http://portal.unesco.org/fr/ev.php-URL_ID=12949&URL_DO=DO_TOPIC&URL_SECTION=201.html
- Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture. (2003, 17 octobre). *Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel*. Organisation des Nations Unies. https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000132540_fre
- Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture. (2005, 20 octobre). *Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles*. Organisation des Nations Unies. https://en.unesco.org/creativity/sites/creativity/files/2913_16_passport_web_f.pdf
- Parlement canadien. (s. d.-a). *Le processus d'adoption d'un projet de loi*. Parlement du Canada. https://lop.parl.ca/about/parliament/education/ourcountryourparliament/html_booklet/process-passing-bill-f.html
- Parlement canadien. (s. d.-b). *Projet de loi S-212 : Loi visant la promotion des langues autochtones du Canada ainsi que la reconnaissance et le respect des droits linguistiques autochtones* 1^{re} sess., 42^e lég. <https://www.parl.ca/LegisInfo/fr/projet-de-loi/42-1/S-212>
- Passada, M. N. M. (2019). Discourses Analysis by a Decolonial Perspective. Dans L. Suciú (dir.), *Advances in Discourse Analysis*. IntechOpen. <https://doi.org/10.5772/intechopen.81612>
- Patrick, D. (2007). Les langues autochtones en péril au Canada. *Anthropologie et Sociétés*, 31(1), 125-141. <https://doi.org/10.7202/015985ar>
- Patrimoine canadien. (2019, 29 janvier). *L'Année internationale des langues autochtones (Ministre Rodriguez)*. https://www.youtube.com/watch?v=ZjxUQKr6z_E
- Patrimoine canadien. (2019, 2 août). *Élaboration concertée d'une loi nationale sur les langues des Premières Nations, des Inuit et des Métis*. Gouvernement du Canada. <https://www.canada.ca/fr/patrimoine-canadien/campagnes/legislation-langues-autochtones.html>

- Poché, F. et Poché, F. (2019). La question postcoloniale au risque de la déconstruction. Spivak et la condition des femmes. *Franciscanum. Revista de las Ciencias del Espíritu*, 61(171), 43-97. <https://doi.org/10.21500/01201468.4101>
- Poliquin, G. (2013). La protection d'une vitalité fragile : les droits linguistiques autochtones en vertu de l'article 35. *McGill Law Journal / Revue de droit de McGill*, 58(3), 573-605. <https://doi.org/10.7202/1018391ar>
- QSR International. (2015). NVivo 11 Plus for Windows. Guide de Démarrage Rapide. <http://download.qsrinternational.com/Document/NVivo11/11.2.0/fr-FR/NVivo11-Getting-Started-Guide-Plus-edition-French.pdf>
- Quinn, J. R. (2009). *Reconciliation(s): transitional justice in postconflict societies*. McGill-Queen's University Press. <https://www.deslibris.ca/ID/432977>
- Radio-Canada. (2019a, 5 février). Ottawa dépose son projet de loi sur la protection des langues autochtones. *Espaces autochtones*. <https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1151142/ottawa-depose-son-projet-de-loi-sur-la-protection-des-langues-autochtones>
- Radio-Canada. (2019b, 21 juin). Des lois cruciales pour les Autochtones, sur la langue et l'enfance, sont sanctionnées. *Espaces autochtones*. <https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1194826/lois-langues-autochtones-protection-enfants-familles-sanctions>
- Radio-Canada. (s. d.). *Laissez-nous raconter : L'histoire crochie - Réconciliation* (n° 11). <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/balados/7628/autochtones-traditions-communautes-langue-territoire/466230/politique-histoire-vision-ensemble>
- Redonnet, J.-C. (2001). L'idée de réconciliation dans les sociétés multiculturelles du Commonwealth : une question d'actualité ? *Études anglaises*, 54(4), 479. <https://doi.org/10.3917/etan.544.0479>
- Retzlaff, S. (2006). What's in a name? The Politics of labelling and native identity constructions. *The Canadian Journal of Native Studies*, XXV(2), 609-626.
- Rice, K. (2020, 17 avril). Revitalisation des langues autochtones au Canada. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 19 juillet 2021 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/indigenous-language-revitalization-in-canada>
- Rodon, T. (2019). *Les apories des politiques autochtones au Canada*. Presses de l'Université du Québec.
- Sable, T. et Francis, B. (2012). *The language of this land, Mi'kma'ki*. Cape Breton University Press.
- Schaap, A. (2008). Reconciliation as Ideology and Politics. *Constellations*, 15(2), 249-264. <https://doi.org/10.1111/j.1467-8675.2008.00488.x>
- Servant-L'Heureux, C. (2017). Protection constitutionnelle des droits linguistiques des autochtones eu égard aux obligations internationales du Canada. *Observatoire national en matière de droits linguistiques*. <https://odl.openum.ca/servantlheureux/>
- Sinclair, N. J. et Dainard, S. (2021, 17 février). Rafle des années soixante. Dans

- L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 23 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/sixties-scoop>
- Skaar, E. (2013). Reconciliation in a Transitional Justice Perspective. *Transitional Justice Review*, 1(1), 54-103.
- Skutnabb-Kangas, T. (2002). *Why should linguistic diversity be maintained and supported in Europe? Some arguments. Guide for the Development of Language Education Policies in Europe From Linguistic Diversity to Plurilingual Education*. Council of Europe.
- Smith, L. T. (1999). *Decolonizing methodologies: research and indigenous peoples*. Zed Books.
- Spivak, G. C. (1988). Can the Subaltern Speak? Dans C. Nelson et L. Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture* London. Macmillan.
- Spivak, G. C. (2011). On n'est pas subalterne parce qu'on le ressent. *Magazine philosophique*, 48, 59-63.
- Statistique Canada. (2017, 25 octobre). *Recensement en bref: Les langues autochtones des Premières Nations, des Métis et des Inuits* [Statistique]. Gouvernement du Canada. <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/as-sa/98-200-x/2016022/98-200-x2016022-fra.cfm>
- Steimberg, L. C. (2012). L'acte de nommer: nouvelles perspectives pour le discours médiatique. *Langage et société*, n° 140(2), 29-40.
- Strega, S. (2005). The View from the Poststructural Margins: Epistemology and Methodology Resistance. Dans L. Brown et S. Strega (dir.), *Research as Resistance: Revisiting Critical, Indigenous, and Anti-Oppressive Approaches* (p. 199-235). Canadian Scholars Press. <https://www.nintione.com.au/resources/rao/the-view-from-the-poststructural-margins-epistemology-and-methodology-reconsidered/>
- Tabouret-Keller, A. (1997). *Les enjeux de la nomination des langues*. Peeters.
- The Vancouver Sun. (2009, 27 septembre). Really Harper, Canada has no history of colonialism? *The Vancouver Sun*. <https://vancouversun.com/news/community-blogs/really-harper-canada-has-no-history-of-colonialism>
- Trimaille, C. et Matthey, M. (2019). Catégorisations. Dans J. Simonin et S. Wharton (dir.), *Sociolinguistique du contact: Dictionnaire des termes et concepts* (p. 95-122). ENS Éditions. <http://books.openedition.org/enseditions/12414>
- Tuck, J. A. (2021, 27 octobre). Beothuk. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 24 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/beothuks>
- Urbain, É. et Tailleur, S. (2020). L'Autre autochtone: une analyse des processus de différenciation dans la presse canadienne francophone. Dans K. Gauvin et I. Violette (dir.), *Minorisation linguistique et inégalités sociales: Rapports complexes aux langues dans l'espace francophone* (p. 85-106). Peter Lang.
- Van Dijk, T. A. (2015). Critical Discourse Analysis. Dans *The Handbook of Discourse Analysis* (p. 466-485). John Wiley & Sons, Ltd.

<https://doi.org/10.1002/9781118584194.ch22>

- Vergès, F. (2019). *Un féminisme décolonial*. La Fabrique éditions.
- Viens, C. (2019). Fédéralisme et langues autochtones. Dans D. Guénette et F. Mathieu, *Réimaginer le Canada: vers un État multinational?* Presses de l'Université Laval.
- Vowel, C. (2016). Just Don't Call Us Late for Supper : Names for Indigenous Peoples. Dans *Indigenous Writes : A Guide to First Nations, Métis & Inuit Issues in Canada*. Highwater Press.
- Wilson, J. (2015). Political Discourse. Dans *The Handbook of Discourse Analysis* (p. 775-794). John Wiley & Sons, Ltd. <https://doi.org/10.1002/9781118584194.ch36>
- Wilson, S. (2008). *Research Is Ceremony Indigenous Research Methods*. Fernwood Pub.
- Wolfe, P. (2006). Settler colonialism and the elimination of the native. *Journal of Genocide Research*, 8(4), 387-409. <https://doi.org/10.1080/14623520601056240>
- Wyile, H. (2017). Towards a Genealogy of Reconciliation in Canada. *Journal of Canadian Studies*, 51(3), 601-635. <https://doi.org/10.3138/jcs.2017-0021.r1>
- Wyile, H. (2018). "The Currency That Is Reconciliation Discourse in Canada": Contesting Neoliberal Reconciliation. *Studies in Canadian Literature*, 43(2), 121-143. <https://doi.org/10.7202/1062918ar>

Peuples, langues et dialectes autochtones nommés

- Abler, T. (2022, 13 février). Oneidas. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/oneidas>
- Abler, T. (2021, 23 décembre). Cayugas. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/cayugas>
- Alexis Nakota Sioux Nation. (2019). *Our Language*. Alexis Nakota Sioux Nation. <https://www.ansn.ca/history/our-language/>
- Alaska Native Language Center. (s.d.). *Upper Tanana*. Alaska Native Language Center. <https://www.uaf.edu/anlc/languages/uppertanana.php>
- American Museum of Natural History. (s.d.). *Gitxsan*. American Museum of Natural History. <https://www.amnh.org/exhibitions/permanent/northwest-coast/gitxsan>
- Arima, E. Y. (2021, 25 octobre). Nuuchah-nulth (Nootkas). Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/nuu-chah-nulth-nootka>
- Asikinack, W. (s.d.). Saulteaux. Dans *Indigenous Saskatchewan Encyclopedia*. University of Regina Press. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://teaching.usask.ca/indigenoussk/import/saulteaux.php>

- Atikamekw Sipi. (2022). *Langue*. Atikamekw Sipi. <https://www.atikamekwsipi.com/>
- Bakker, P. et Papen R. A. (1996). Michif and other languages of the Canadian Métis. University of Amsterdam et Université du Québec à Montréal. http://drc.usask.ca/projects/legal_aid/file/resource342-2cd50419.pdf
- Barkwell, L. (s.d.). Bungee (Bungi) Language. [https://www.metismuseum.ca/media/document.php/13482.Bungee%20Language%20\(new\).pdf](https://www.metismuseum.ca/media/document.php/13482.Bungee%20Language%20(new).pdf)
- BC Assembly of First Nations. (2022). *First Nations in BC*. BC Assembly of First Nations. <https://www.bcafn.ca/first-nations-bc>
- Bishop, C. A. (2021, 25 octobre). Ojibwés. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/ojibwes>
- Black, M. J. (2021, 25 octobre). Algonquins. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/algonquins>
- Blackfoot Confederacy. (2021). *Siksikaitsitapi - Blackfoot Confederacy Tribal Council*. Blackfoot Confederacy. <https://blackfootconfederacy.ca/>
- Blain, E. M. (2017, 17 mars). Bungee. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/bungee>
- Brown, J. S. H. (2019, 16 avril). Mitchif. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/michif>
- Bureau de la commissaire aux langues des Territoires du Nord-Ouest. (2022). *Languages*. Bureau de la commissaire aux langues des Territoires du Nord-Ouest. <https://olc-nt.ca/languages/>
- Cape Breton University. (2022). *The Mi'kmaq*. Cape Breton University. <https://www.cbu.ca/indigenous-affairs/mikmaq-resource-centre/the-mikmaq/>
- Carcross/Tagish First Nation. (s.d.). *Language*. Carcross/Tagish First Nation. <https://www.ctfn.ca/haa-kusteeyi/language/>
- CBC. (2019). *Original voices*. CBC Indigenous. <https://www.cbc.ca/originalvoices/>
- Centre du patrimoine septentrional Prince-de-Galles. (2018). Les langues officielles des Territoires du Nord-Ouest. Centre du patrimoine septentrional Prince-de-Galles. <https://www.pwnhc.ca/fr/les-langues-officielles-des-territoires-du-nord-ouest/>
- Clark, A. M. (2021, 27 octobre). Dinjii Zhuh (Gwich'in). Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/gwichin>
- Collectif. (2022). Innu-aimun - Ressources de langue. <https://www.innu-aimun.ca/>

- Council of the Haida Nation. (2022). *Language*. Council of the Haida Nation. <https://www.haidanation.ca/language/>
- Council of Yukon First Nations. (2022). *Our Languages*. Council of Yukon First Nations. <https://cyfn.ca/history/our-languages/>
- Creed, M., diSuvero, V. et Kellie, C. Q. (2022). *Alaska Native Languages*. <https://www.alaskanativelanguages.org/>
- Darnell, R. (2021, 25 octobre). Langue crie. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/ecriture-syllabique-crie>
- Dempsey, H. A. (2021, 27 octobre). Confédération des Pieds-Noirs. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/confederation-des-pieds-noirs>
- Deschenes-Roberge, J. (2018, 5 février). Information sur les Lheidli T'enneh. <https://classesbranchees.csf.bc.ca/mme-janie/wp-content/uploads/sites/16/Info-Exploration-Place-Lheidli-Tenneh.pdf>
- Elias, P. D. (2018, 16 octobre). Dakotas. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/dakotas>
- Endangered Languages Project. (s.d.). *Projet langues en danger*. Endangered Languages Project. <https://www.endangeredlanguages.com/>
- First Peoples' Cultural Council. (2022). *First voices*. First Peoples' Cultural Council. <https://www.firstvoices.com/home>
- Fored BC (s.d.). *A basic guide to names* (British Columbia)*. Fored BC. <https://www.foredbc.org/teachers/lessonplans/Aboriginal%20lesson%20plans/firstnationspronunciations.pdf>
- Frantz, D. G. (2019, 30 août). Siksikáí'powahsin: la langue pied-noir. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/siksikai-powahsin-la-langue-pied-noir>
- Friends of Gayogoho:no. (s.d.). Friends of Gayogoho:no. <http://www.friendsofgayogohono.org>
- Gallant, D. J. (2022, 12 mai). Micmacs (Mi'kmaq). Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/mikmaq>
- Gitxsan Huwilp Government. (2021). Gitxsan Huwilp Government. <https://gitxsan.ca/>

- Government of Northwest Territories. (s.d.). *Languages overview*. Education Culture and Employment. [https://www.ece.gov.nt.ca/en/services/le-secretariat-de-leducation-et-des-langues-autochtones/languages-overview#:~:text=The%20Inuit%20languages%20spoken%20in,the%20Beaufort%20Delta%20\(8.2%25\)](https://www.ece.gov.nt.ca/en/services/le-secretariat-de-leducation-et-des-langues-autochtones/languages-overview#:~:text=The%20Inuit%20languages%20spoken%20in,the%20Beaufort%20Delta%20(8.2%25))
- Green, J. (2019, 6 juin). Kanyen'kéha : la langue mohawk. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/kanyenkeha-mohawk-language>
- Gwich'in Language Resources. (2018). Gwich'in Language Resources. <https://www.gwichinlanguage.ca/>
- Gwich'in Social and Cultural Institute. (2016). *How we speak*. Gwich'in Social and Cultural Institute. <https://gwichin.ca/how-we-speak>
- Harvey, C. (2008). *Oji-cree*. LanguageGeek. <http://www.languagegeek.com/algon/ojicree/anishininimowin.html>
- Hele, K. H. (2021, 25 octobre). Anichinabé. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/anishinaabe>
- Horton, R. (2022, 4 avril). L'anishinaabemowin : la langue ojibwée. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/anishinaabemowin-ojibwe-language>
- Inuktitut Tusaalanga. (s.d.). *Qu'est-ce que l'inuktitut?* Inuktitut Tusaalanga. <https://tusaalanga.ca/fr/node/2502>
- Junker, M.-O. et Petiquay, N. (21, 26 novembre). *Atikamekw nehirowimowin*. atikamekw ressource de langue. <https://www.languageatikamekw.ca/>
- Kaska Dena Council. (2022). *Our language*. Kaska Dena Council. <https://kaskadenacouncil.com/our-language/>
- Kennedy, D. (2022, 13 février). Tahltan. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/tahltan>
- Kennedy, D., Bouchard, R. et Gessler, T. (2021, 27 octobre). Haïdas. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/haidas>
- Lheidli T'enneh First Nation. (s.d.). *Our language*. Lheidli T'enneh First Nation. <https://www.lheidli.ca/about/our-language/>
- Lingít Yoo X'atángi. (s.d.). *Introduction*. Lingít Yoo X'atángi. <https://tlingitlanguage.com/>

- Loi sur les langues officielles, LRTN-O 1988, ch. O-1 (1988).
<https://www.justice.gov.nt.ca/en/files/legislation/official-languages/official-languages.a.pdf>
- Mazzoli, M. (2020). Michif studies : Challenges and opportunities in collaborative language research. *Journal of Postcolonial Linguistics*, 3, 43-63.
- McClellan, C. (2022, 17 mars). Tagish. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/tagish-1>
- McClellan, C. (2021, 17 mars). Lingít (Tlingit). Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/tlingits>
- Métis Nation of Ontario. (2022). *Mitchif resources*. Métis Nation of Ontario. <https://www.metisnation.org/culture-heritage/michif-resources>
- Miller, D. R. (s.d.) Dakota / Lakota. Dans *Indigenous Saskatchewan Encyclopedia*. University of Regina Press. Récupéré le 26 mai 2022 de https://teaching.usask.ca/indigenoussk/import/dakota_lakota.php
- Ministre des Services publics et de l'Approvisionnement. (2020, 28 février). *Bungee, Bungi*. Gouvernement du Canada. <https://www.noslangues-ourlanguages.gc.ca/en/writing-tips-plus/bungee-bungi>
- Moore, P. (s.d.). Kaska Language Website. <https://kaska.arts.ubc.ca/>
- Musée régional de la Côte-Nord. (2020). *Innu-aimun*. Nametau Innu. <http://www.nametauinnu.ca/fr/accueil/science/langue>
- Nuu-chah-nulth Tribal Council. (2022). *Nuu-chah-nulth Tribal Council*. <https://nuuchahnulth.org/>
- Okanagan Nation Alliance. (2017). *nsyilxcən language*. Okanagan Nation Alliance. <https://www.syilx.org/about-us/syilx-nation/nsyilxen-language/>
- Oneida Indian Nation. (2020). *ONYOTA'A:KÁ:*. Oneida Indian Nation. <https://www.oneidaindiannation.com/onyotaakalanguage/>
- Pauls, E.P. (s.d.). Ojibwa. Dans *Encyclopaedia Britannica*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.britannica.com/topic/Ojibwa>
- Pemberton, J. (2021, 5 août). It's not a typo: Why we are using 'Lingít' instead of 'Tlingit'. *Alaska Public Media*. <https://www.alaskapublic.org/2021/08/05/its-not-a-typo-why-we-are-using-lingit-instead-of-tlingit/>
- Powell J. V., Jensen, V. D. et Pedersen, A.-M. (2018, 1^{er} novembre). Gitksans. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/gitksans>

- Préfontaine, D. R. (s.d.). Métis Culture and Language. Dans *Indigenous Saskatchewan Encyclopedia*. University of Regina Press. Récupéré le 26 mai 2022 de https://teaching.usask.ca/indigenoussk/import/metis_culture_and_language.php
- Preston, R. J. (2022, 5 mai). Nehiyawak (Cris) . Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/cris>
- Queen's University. (2022). *Terminology guide*. Office of Indigenous Initiatives. <https://www.queensu.ca/indigenous/ways-knowing/terminology-guide>
- Sandy Lake First Nation. (2022). *Language*. Sandy Lake First Nation. <http://sandylake.firstnation.ca/?q=language>
- Shuswap Nation Tribal Council. (2022). Shuswap Nation Tribal Council. <https://shuswapnation.org/>
- Sḵw̓xwú7mesh Úxwumixw. (2022). *Ta na wa Ns7éyxnitm ta Snéwíyelh - Language & Cultural Affairs*. Sḵw̓xwú7mesh Úxwumixw Squamish Nation. <https://www.squamish.net/language-cultural-affairs/>
- Splatsin. (2022). Splatsin. <https://splatsin.ca/>
- Syilx Language House. (s.d.). Syilx Language House. <https://www.thelanguagehouse.ca/>
- Ta'an Kwäch'än Council. (s.d.). *Southern Tutchone Ta'an dialect language app*. Ta'an Kwäch'än Council. <https://taan.ca/southern-tutchone-taan-dialect-language-app/>
- Tahltan Band Council. (2016). *Language*. Tahltan Band Council. <https://tahltan.ca/nation/language/>
- Tahltan Central Government. (2022). Tahltan Central Government. <https://tahltan.org/>
- Tuck, J. A. (2021, 27 octobre). Beothuk. Dans *L'Encyclopédie canadienne*. Récupéré le 26 mai 2022 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/beothuks>
- Whitecap Dakota. (2021). *Dakota language and culture*. Whitecap Dakota. <https://www.whitecapdakota.com/en/education-and-learning/dakota-language-and-culture.aspx#>
- W̓SÁNEĆ Leadership Council. (s.d.). *History & territory*. W̓SÁNEĆ Leadership Council. <https://wsanec.com/history-territory/#territory>
- Yukon Native Language Center. (2020). *Our vision*. Yukon Native Language Center. <http://www.ynlc.ca/>

Annexe A – Sommaire officiel de la *Loi sur les langues autochtones*

Est reproduit ci-après le sommaire officiel de la *Loi sur les langues autochtones* (Gouvernement du Canada).

SOMMAIRE

Le texte prévoit notamment que :

- a)** le gouvernement du Canada reconnaît que les droits des peuples autochtones reconnus et confirmés par l'article 35 de la Loi constitutionnelle de 1982 comportent des droits relatifs aux langues autochtones;
- b)** le ministre du Patrimoine canadien peut conclure divers types d'accords concernant les langues autochtones avec des gouvernements autochtones et d'autres corps dirigeants autochtones et des organismes autochtones en tenant compte de la situation et des besoins propres aux groupes, collectivités et peuples autochtones;
- c)** les institutions fédérales peuvent veiller à ce que des documents soient traduits dans une langue autochtone et à ce que des services d'interprétation soient offerts afin de faciliter l'usage d'une telle langue.

En outre, le texte met en place le Bureau du commissaire aux langues autochtones et en établit la composition. Les éléments ci-après font partie de sa mission et de ses attributions :

- a)** soutenir les peuples autochtones dans leurs efforts visant à se réappropriier les langues autochtones et à les revitaliser, les maintenir et les renforcer;
- b)** promouvoir la sensibilisation du public notamment quant à la diversité et à la richesse des langues autochtones;
- c)** effectuer des recherches ou des études concernant l'octroi de financement visant à soutenir les langues autochtones ou concernant l'usage des langues autochtones au Canada;
- d)** fournir des services culturellement appropriés — notamment des services de médiation — visant à faciliter le règlement de différends;
- e)** transmettre au ministre du Patrimoine canadien un rapport annuel notamment sur l'usage et la vitalité des langues autochtones au Canada, ainsi que sur l'efficacité du financement octroyé par le gouvernement du Canada pour des projets en matière de langues autochtones.

Annexe B – La réconciliation au Canada

Rhétorique	Justice	Autodétermination
Point d'origine (Wyile, 2017)	Jurisprudence de la Cour supérieure du Canada	Commission Royale sur les peuples autochtones ; Commission de vérité et réconciliation du Canada
Type (Walters, 2008, dans Wyile, 2017)	« reconciliation-as-resignation » ; « reconciliation-as-consistency » ⁵⁷	« reconciliation-as-relationship » ⁵⁸ ; « reconciliation » as « <i>re-establish[ing] a positive 'relation-to-self'</i> » (Coulthard, 2014 : 106–7, dans Wyile, 2017)
Conception (Bahout, 1999)	<i>Unanimiste</i> : « renvoie à un discours de l'indivision quasi-idéelle, à la limite du sacré, de la Cité [...] sous-entend l'existence d'un consensus permanent [...] prétend à une harmonie idéale »	<i>Pluraliste</i> : « admet le conflit, le régule par le politique et, plus important encore, admet une certaine irréductibilité de l'altérité » et <i>irréconciliabilité</i> des intérêts divergents pour un temps au moins
Approche (Schaap, 2008 : 260, dans Wyile, 2017)	Réconciliation <i>idéologique</i> : « overdetermines the outcome of a reconciliation process from the outset, aims toward conclusive consensus, and seeks to (re)establish unity and social harmony »	Réconciliation <i>politique</i> : « strives for but does not assume the possibility of political community, emphasizes the contestability of history and the terms of association, and is conscious of the risk that harmony may not be possible »
Caractéristiques	Reconnaissance d'injustices dont le gouvernement est responsable : excuses officielles et octroi de compensations individuelles et collectives L'objectif est de « surmonter l'héritage des violences passées, mais non la structure violente actuelle » (Coulthard, 2021 [2014] : 185) Maintien de la supériorité de la 'souveraineté' canadienne (Wyile, 2017) et du <i>statu quo</i> Compatible avec un récit « cohérent » du Canada (Wyile, 2017)	Associée à la justice transitionnelle : implique une « transformation fondamentale des relations constitutionnelles » (Wyile, 2017 : 626) et des relations inter- et intra-personnelles « [S]e rattache au processus de reformulation d'identités nationales fondées sur le recours à la mémoire et sur la réparation d'injustices passées » (Redonnet, 2001 : 480) Création d'un <i>nouvel ordre politique et social</i> , « recherche d'un nouveau

⁵⁷ La réconciliation comme consistance « which “usually implies reconciling propositions, facts, ideas, statements, interests, or rights, rather than people” [Walters, 2008 : 168], may take symmetrical or asymmetrical form, depending on whether adjustments are required of one or both sides [Walters, 2008 : 167]. This consistency can be rendered without the consent of those who will be affected by the reconciliation, though they may or may not endorse the decision [Walters, 2008 : 168]. » (Wyile, 2017 : 610)

⁵⁸ La réconciliation comme relation « which Walters [2008 : 168] identifies as a “morally rich sense of reconciliation,” is a necessarily reciprocal, symmetrical form, as a relationship that has suffered a rift may only be repaired through reconciliation if those in the relationship concur that the conflict has been resolved and the relationship is restored » (Wyile, 2017 : 610).

	<p>Rhétorique de « l'unité nationale » (Augoustinos et al., 2002)</p> <p>Davantage compatible avec les intérêts allochtones qu'on cherche à protéger (Ladner, s.d., dans Wylie, 2017)</p> <p>Se réconcilier à (Freeman, 2014, dans Wylie, 2017)</p>	<p>consensus social » et citoyen (Redonnet, 2001 : 480)</p> <p>Reconnaissance collective des différences (Redonnet, 2001)</p> <p>Associée à la décolonisation, à la résurgence et à l'autochtonisation (Ash, Burrows & Tully, 2018, Coulthard, 2021 [2014])</p> <p>Se réconcilier <i>avec</i> (Freeman, 2014, dans Wylie, 2017)</p>
--	---	---

Annexe C – Droits linguistiques accordés par la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones

Sont reproduits ci-dessous les articles 13, 14 et 16 de la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones, lesquels accordent aux peuples autochtones des droits linguistiques et aux États, des obligations à l'égard des langues autochtones.

Article 13

1. Les peuples autochtones ont le droit de revivifier, d'utiliser, de développer et de transmettre aux générations futures leur histoire, leur langue, leurs traditions orales, leur philosophie, leur système d'écriture et leur littérature, ainsi que de choisir et de conserver leurs propres noms pour les communautés, les lieux et les personnes.
2. Les États prennent des mesures efficaces pour protéger ce droit et faire en sorte que les peuples autochtones puissent comprendre et être compris dans les procédures politiques, juridiques et administratives, en fournissant, si nécessaire, des services d'interprétation ou d'autres moyens appropriés.

Article 14

1. Les peuples autochtones ont le droit d'établir et de contrôler leurs propres systèmes et établissements scolaires où l'enseignement est dispensé dans leur propre langue, d'une manière adaptée à leurs méthodes culturelles d'enseignement et d'apprentissage.
2. Les autochtones, en particulier les enfants, ont le droit d'accéder à tous les niveaux et à toutes les formes d'enseignement public, sans discrimination aucune.
3. Les États, en concertation avec les peuples autochtones, prennent des mesures efficaces pour que les autochtones, en particulier les enfants, vivant à l'extérieur de leur communauté, puissent accéder, lorsque cela est possible, à un enseignement dispensé selon leur propre culture et dans leur propre langue.

Article 16

1. Les peuples autochtones ont le droit d'établir leurs propres médias dans leur propre langue et d'accéder à toutes les formes de médias non autochtones sans discrimination aucune.
2. Les États prennent des mesures efficaces pour faire en sorte que les médias publics reflètent dûment la diversité culturelle autochtone. Les États, sans préjudice de l'obligation d'assurer pleinement la liberté d'expression, encouragent les médias privés à refléter de manière adéquate la diversité culturelle autochtone.

Annexe D – Procédures menant à l’adoption de la Loi concernant les langues autochtones

Le Tableau 3 présente les procédures qui ont mené à l’adoption de la *Loi sur les langues autochtones*, à partir de l’annonce faite par le gouvernement en décembre 2016 dans laquelle il s’engageait à entreprendre son élaboration jusqu’à l’obtention de la sanction royale en juin 2019. Il faut savoir que l’ordre présenté ne correspond pas tout à fait aux procédures expliquées en 5.2.1; par exemple, avant même la troisième lecture et le vote pour adoption du projet de loi par la Chambre des communes pour renvoi au Sénat, le Comité sénatorial permanent délégué à l’étude du projet de loi (l’APPA) en avait fait une étude préalable, avait tenu six rencontres pour en étudier la teneur et avait déposé au Sénat un rapport sur le sujet. Cela dit, toutes les étapes nécessaires ont été franchies. Ceci ne change rien à l’analyse linguistique, car le corpus est restreint aux périodes de débats et de discussions à la Chambre des communes. Or, connaître le contexte d’adoption de la loi demeure important en regard de l’analyse critique.

Tableau 3 - Procédures menant à l’adoption du projet de loi C-91

Étapes	Parties concernées et personnes présentes	Dates
Annonce de l’engagement du gouv. à promulguer une <i>Loi sur les langues autochtones</i>	<ul style="list-style-type: none"> • [gouvernement du Canada] Justin Trudeau, premier ministre • Chefs de l’Assemblée des Premières Nations 	6 décembre 2016
Élaboration « conjointe » du projet de loi et séances de mobilisation précoce	<ul style="list-style-type: none"> • [ministère du Patrimoine canadien] Mélanie Joly, ministre • [Ralliement national des Métis] Clément Chartier, président • [Inuit Tapiriit Kanatami] Natan Obed, président • [Assemblée des Premières Nations] Perry Bellegarde, chef national • Participantes aux deux activités d’élaboration de programmes linguistiques communautaires et aux vingt séances 	15 juin 2017 au 9 février 2018
Dépôt et première lecture à la Chambre des communes	<ul style="list-style-type: none"> • [ministère du Patrimoine canadien] Pablo Rodriguez, ministre 	5 février 2019
Première réunion du CHPC (142)	<ul style="list-style-type: none"> • CHPC • [À titre personnel] Marsha Ireland • [À titre personnel] Max Ireland • [ministère du Patrimoine canadien] Pablo Rodriguez, ministre • [ministère du Patrimoine canadien] Hélène Laurendeau, sous-ministre • [ministère du Patrimoine canadien] Mélanie Thériault, gestionnaire, Politiques et recherche, Législation sur les langues autochtones • [ministère du Patrimoine canadien] Stephen Gagnon, directeur général, Direction des affaires autochtones • [First Peoples' Cultural Council] Suzanne Gessner, gestionnaire de langue • [First Peoples' Cultural Council] Tracey Herbert, présidente-directrice générale • [Ralliement national des Métis] Clément Chartier, président 	19 février 2019
Deuxième lecture et débats à la Chambre;	<ul style="list-style-type: none"> • Députées de la Chambre des communes 	20 février 2019

vote pour renvoi à un comité		
Deuxième réunion du CHPC (143)	<ul style="list-style-type: none"> ● CHPC ● [À titre personnel] Dwight Newman, professeur de droit et titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les droits des Autochtones en droit constitutionnel et international, University of Saskatchewan ● [Assemblée des Premières Nations] Perry Bellegarde, chef national ● [Assemblée des Premières Nations] Roger Jones, conseiller spécial du chef national, Loi sur les langues ● [Centre consultatif des relations juives et israéliennes] Allyson Grant, directrice, Relations gouvernementales et affaires publiques ● [Centre consultatif des relations juives et israéliennes] Richard Marceau, vice-président, Relations externes et avocat-conseil 	20 février 2019
Troisième réunion du CHPC (144)	<ul style="list-style-type: none"> ● CHPC ● [À titre personnel] Graham Andrews, gardien du savoir Michif de septième génération, et membre de la nation métisse ● [À titre personnel] Onowa McIvor, professeure agrégée, Éducation autochtone, University of Victoria ● [Mi'kmaw Kina'matnewey] Blaire Gould, directrice des programmes et services ● [Sommet des Premières Nations] Le grand chef Edward John, membre de l'exécutif politique 	21 février 2019
Quatrième réunion du CHPC (145)	<ul style="list-style-type: none"> ● CHPC; ● [Inuit Tapiriit Kanatami] Natan Obed, président ● [Inuit Tapiriit Kanatami] Tim Argetsinger, conseiller politique ● [Inuit Tapiriit Kanatami] William David, conseiller juridique ● [Société régionale Inuvialuit] Duane Ningaqsiq Smith, président et directeur général ● [Witsuwit'en Language and Culture Society] Jennifer Wickham, directrice exécutive ● [Witsuwit'en Language and Culture Society] Ron Mitchell, chef héréditaire de la maison de Hagwilneklhlh (clan Likhshilyu), Bureau des Wet'suwet'en 	25 février 2019
Cinquième réunion du CHPC (146)	<ul style="list-style-type: none"> ● CHPC ● [À titre personnel] Roger Jones, conseiller spécial du chef national, Lois sur les langues, Assemblée des Premières Nations ● [Amnistie internationale Canada] Craig Benjamin, militant, Droits autochtones ● [Association nationale des centres d'amitié] Christopher Sheppard, président du conseil ● [Association nationale des centres d'amitié] Jocelyn Formsma, directrice exécutive ● [Gabriel Dumont Institute] Karon Shmon, directrice de l'édition, Culture et patrimoine ● [Nunavut Tunngavik Inc.] Aluki Kotierk, présidente ● [Nunavut Tunngavik Inc.] Kilikvak Kabloona, présidente-directrice générale 	26 février 2019
Sixième réunion du CHPC (147)	<ul style="list-style-type: none"> ● CHPC ● [À titre personnel] Amos Key Jr., directeur du programme linguistique des Premières Nations, Woodland Cultural Centre ● [À titre personnel] Bridget Fanta, consultante de langue autochtone ● [À titre personnel] Ellen Gabriel, consultante culturel, Kontinónhstats association pour la préservation de la langue Mohawk ● [À titre personnel] Paul Joffe, avocat ● [First Nations Confederacy of Cultural Education Centres] Claudette Commanda, directrice exécutive ● [Metis Settlements General Council] Dorothy Anderson, secrétaire élue 	27 février 2019
Septième réunion du CHPC (148)	<ul style="list-style-type: none"> ● CHPC ● [À titre personnel] Le chef Gerald Antoine, Première Nation de Liidlii Kue ● [À titre personnel] Margaret (Kaweienón:ni) Peters, conceptrice de programmes et ressources en langue mohawk, Ahkwesáhsne Mohawk Board of Education ● [À titre personnel] Vivian (Siipiisai'pia'ki) Ayoungman, coordinatrice, Recherche et développement de programmes, Siksika Studies, Old Sun Community College 	28 février 2019

	<ul style="list-style-type: none"> • [À titre personnel] Le grand chef Wilton Littlechild, grand chef, Treaty Six First Nations • [Association des femmes autochtones du Canada] Casey Hunley, conseillère politique • [Association des femmes autochtones du Canada] Francyne Joe, présidente • [Gouvernement de la Nation crie] Le grand chef Abel Bosum, grand chef • [Gouvernement de la Nation crie] Dorothy Stewart, coordinatrice de la langue crie, Centre culturel crie (Aanischaaukamikw) • [Gouvernement de la Nation crie] Paul Joffe, avocat • [Gouvernement de la Nation crie] Sarah Pashagumskum, présidente-directrice générale du Centre culturel crie (Aanischaaukamikw) et présidente de la Commission scolaire crie • [Gouvernement de la Nation crie] Tina Petawabano, directrice, Relations autochtones 	
Ordre de renvoi pour étude préalable par l'APPA	<ul style="list-style-type: none"> • APPA 	28 février 2019
Huitième (et dernière) réunion du CHPC (149)	<ul style="list-style-type: none"> • CHPC • [ministère du Patrimoine canadien] Hélène Laurendeau, sous-ministre • [ministère du Patrimoine canadien] Stephen Gagnon, représentant fédéral, Législation sur les langues autochtones, Secteur de la citoyenneté, du patrimoine et des régions 	18 mars 2019
Première réunion de l'APPA sur la teneur du projet de loi	<ul style="list-style-type: none"> • APPA • [ministère du Patrimoine canadien] Pablo Rodriguez, député, ministre • [ministère du Patrimoine canadien] Hélène Laurendeau, sous-ministre • [ministère du Patrimoine canadien] Stephen Gagnon, représentant fédéral, Législation sur les langues autochtones, Secteur de la citoyenneté, du patrimoine et des régions • [Congrès des peuples autochtones] Robert Bertrand, chef national • [Congrès des peuples autochtones] Melissa Cernigoy, conseillère principale en politique • [Ralliement national des Métis] Clément Chartier, président • [Association nationale des Centres d'amitié] Jocelyn Formsma, directrice exécutive • [L'Association des femmes autochtones du Canada] Casey Hunley, conseillère politique, Éducation • [L'Association des femmes autochtones du Canada] Francyne Joe, présidente • [Relations Couronne-Autochtones et Affaires du Nord Canada] Allan MacDonald, directeur général de la mise en oeuvre, Secteur de la mise en oeuvre • [Relations Couronne-Autochtones et Affaires du Nord Canada] John Topping, directeur, Direction du développement des politiques stratégiques, Traités et gouvernement autochtone • [Services aux Autochtones Canada] Adrian Walraven, directeur général par intérim, Éducation, Secteur des programmes et des partenariats en matière d'éducation et de développement social 	19 mars 2019
Deuxième réunion de l'APPA sur la teneur du projet de loi	<ul style="list-style-type: none"> • APPA • [Inuit Tapiriit Kanatami] Tim Argetsinger, conseiller politique • [Assemblée des Premières Nations] Perry Bellegarde, chef national • [Assemblée des Premières Nations] Roger Jones, conseiller spécial du chef national • [Inuit Tapiriit Kanatami] Natan Obed, président 	20 mars 2019
Dépôt du rapport du CHPC avec amendements à la Chambre	<ul style="list-style-type: none"> • Députées de la Chambre des communes 	1 ^{er} avril 2019
Troisième réunion de l'APPA sur la teneur du projet de loi	<ul style="list-style-type: none"> • APPA • [Gouvernement du Nunavut] Susan Enuaraq, conseillère principale, Inuktitut • [Kontinónhstas – Association pour la préservation de la langue mohawk de Kanehsatà:ke] Ellen Gabriel, représentante • [Gouvernement du Nunavut] L'honorable David Joanase, Ministre des Langues, Ministre de la Culture et du Patrimoine, Ministre de l'Éducation 	2 avril 2019

	<ul style="list-style-type: none"> • [Nunavut Tunngavik Incorporated] Aluki Kotierk, présidente • [Canadian Indigenous Languages and Literacy Development Institute] Jordan Lachler, directeur • [À titre personnel] Ian Martin, professeur, Collège universitaire Glendon, York University • [Collège de l'Arctique du Nunavut] Rebecca Mearns, doyenne, Département d'éducation, études inuites et universitaires • Zebedee Nungak, spécialiste, dossier linguistique (Institut culturel Avataq) • [Institut culturel Avataq] Josepi Padlayat, président • [Six Nations of the Grand River] Karen Sandy, directrice 	
Quatrième réunion de l'APPA sur la teneur du projet de loi	<ul style="list-style-type: none"> • APPA • [La Confédération des centres éducatifs et culturels des Premières Nations] Claudette Commanda, directrice exécutive • [À titre personnel] Lorena Sekwan Fontaine, responsable universitaire, Affaires autochtones, et professeure agrégée, Université de Winnipeg • [First Peoples' Cultural Council] Susanne Gressner, recherche et développement, Linguiste • [First Peoples' Cultural Council] Tracey Herbert, chef de la direction • [T'selcéwtqen Clleq'mel'ten/Chief Atahm School] Robert Matthew, directeur • [À titre personnel] Imelda Perley, aînée en résidence, Centre mi'kmaq-wolastoqey, Université du Nouveau-Brunswick • [Saskatchewan Indigenous Cultural Centre] Wanda Wilson, présidente 	3 avril 2019
Cinquième réunion de l'APPA sur la teneur du projet de loi	<ul style="list-style-type: none"> • APPA • [Métis Settlements General Council] Blake Desjarlais, directeur des affaires publiques et nationales • [Bureau du commissariat aux langues officielles des territoires du Nord-Ouest] Shannon Gullberg, commissaire des langues officielles • [Conseil des Premières Nations du Yukon] Tina Jules, directrice du Centre des langues autochtones du Yukon • [Bureau du commissariat aux langues officielles de Nunavut] Helen Klengenberg, commissaire des langues officielles • [Gouvernement Nisga'a Lisims] Corinne McKay, secrétaire-trésorière • [Gabriel Dumont Institute of Native Studies and Applied Research] David Morin, développeur de curriculum • [Gabriel Dumont Institute of Native Studies and Applied Research] Karon Shmon, directrice, édition 	4 avril 2019
Sixième (et dernière) réunion de l'APPA sur la teneur du projet de loi (huis clos)	<ul style="list-style-type: none"> • APPA (huis clos) 	11 avril 2019
Dépôt du rapport de l'APPA sur la teneur du projet de loi	<ul style="list-style-type: none"> • Sénat 	30 avril 2019
Adoption à l'étape du rapport à la Chambre	<ul style="list-style-type: none"> • Députées de la Chambre des communes 	2 mai 2019
Troisième lecture à la Chambre, débats et vote pour adoption par la Chambre et pour renvoi au Sénat	<ul style="list-style-type: none"> • Députées de la Chambre des communes 	2 mai et 9 mai 2019
Première lecture au Sénat	<ul style="list-style-type: none"> • Sénat 	9 mai 2019
Deuxième lecture au Sénat	<ul style="list-style-type: none"> • Sénat 	16 mai et 27 mai 2019
Première réunion de l'APPA sur le projet de loi	<ul style="list-style-type: none"> • APPA • [ministère du Patrimoine canadien] Pablo Rodriguez, député, ministre • [ministère du Patrimoine canadien] Hélène Laurendeau, sous-ministre 	28 mai 2019

	<ul style="list-style-type: none"> • [ministère du Patrimoine canadien] Stephen Gagnon, représentant fédéral, Législation sur les langues autochtones, Secteur de la citoyenneté, du patrimoine et des régions. 	
Deuxième réunion de l'APPA sur le projet de loi	<ul style="list-style-type: none"> • APPA 	4 juin 2019
Troisième (et dernière) réunion de l'APPA sur le projet de loi	<ul style="list-style-type: none"> • APPA • [ministère du Patrimoine canadien] Hélène Laurendeau, sous-ministre • [ministère du Patrimoine canadien] Mélanie Théberge, gestionnaire, Politiques et recherche, Législation sur les langues autochtones, Secteur de la citoyenneté, du patrimoine et des régions • [ministère du Patrimoine canadien] Suzie Bérard, avocate, Services juridiques 	12 juin 2019
Dépôt du rapport de l'APPA avec amendements au Sénat, étude et adoption du rapport	<ul style="list-style-type: none"> • Sénat 	13 juin 2019
Troisième lecture au Sénat et adoption du projet de loi avec amendements par le Sénat	<ul style="list-style-type: none"> • Sénat 	13 juin 2019
Messages de la Chambre adressés au Sénat et vice-versa	<ul style="list-style-type: none"> • Députées de la Chambre des communes et Sénat 	13 juin, 19 juin et 20 juin 2019
Sanction royale	<ul style="list-style-type: none"> • Sénat • Députées de la Chambre des communes • Julie Payette, Gouverneure générale 	21 juin 2019

© Ann-Sophie Boily, 2022.

Information tirée du site officiel du Parlement du Canada :

<https://www.parl.ca/LEGISInfo/BillDetails.aspx?Language=f&Mode=1&billId=10293463>.

Annexe E – Tableau récapitulatif du corpus

Le tableau ci-dessous montre un récapitulatif du corpus en ordre chronologique avec les énonciatrices qui se sont exprimé à chaque période.

Tableau 4 - Récapitulatif du corpus

Hansard				Langues utilisées	Pages ⁵⁹	Circonstances
Date	Vol.	No.	Titre			
2019-02-07	148	380	Ordres émanant du gouvernement - Loi concernant les langues autochtones	Anglais, Français, Cri, Kanyen'kéha	51	Débats pour deuxième lecture du projet de loi C-91 et renvoie à un comité de la Chambre des communes
2019-02-20	148	383	Ordres émanant du gouvernement - Loi concernant les langues autochtones – Projet de loi C-91 – Motion d'attribution de temps	Anglais; Français	6	Motion d'attribution de temps
			Ordres émanant du gouvernement - Loi concernant les langues autochtones – Deuxième lecture	Anglais; Français; Gwich'in	8	Deuxième lecture
2019-05-02	148	408	Ordres émanant du gouvernement - Loi sur les langues autochtones	Français	22	Étape du rapport et troisième lecture (partie 1)
2019-05-09	148	413	Ordres émanant du gouvernement - Loi sur les langues autochtones	Anglais; Cri; Français; Haoussa ⁶⁰ ; Mitchif	45	Troisième lecture (partie 2) et adoption

⁵⁹ Correspond au nombre total de pages extraites.

⁶⁰ La langue haoussa est une langue parlée en Afrique de l'Ouest et en Afrique centrale. Elle est utilisée dans le corpus par Jane Philpott, mais puisque je m'intéresse dans cette recherche aux langues autochtones historiquement et actuellement parlées au *Canada*, elle est exclue de l'analyse.

				Davies; Adam Vaughan; Larry Bagnell; Martin Shields; Gary Anandasangaree; Jane Philpott; Jody Wilson-Raybould; Shanon Stubbs; Kent Hehr; Nick Whalen; Linda Lapointe; Dan Vandal; Cathy McLeod; Alupa Clarke; Sheri Benson; Rachel Blaney; Robert Kitchen; Anne Minh-Thu			
Total d'énonciatrices différentes				61	Total de pages	137	

© Ann-Sophie Boily, 2022.

Annexe F – Tableau récapitulatif des énonciatrices

Le tableau ci-dessous résume les informations relatives aux 61 énonciatrices ayant pris la débats de la Chambre des communes ayant mené à l'adoption du projet de loi C-91 (**en gras**, les 8 députées autochtones). Le nombre de mots et la proportion du temps de parole correspond à l'ensemble des propos tenus dans le corpus, avant le travail d'extraction pour analyse.

Tableau 5 - Énonciatrices lors des débats et discussions ayant mené à l'adoption du projet de loi C-91 à la Chambre des communes du Canada

Députées	Nombre de mots prononcés	Proportion du temps de parole (mots)	Langue(s) parlées	Parti	Autochtone ou allochtone	Circonscription
Adam Vaughan	407	0,7%	en	Lib	Allochtone	Spadina—Fort York
Alistair MacGregor	157	0,3%	en	NPD	Allochtone	Cowichan—Malahat—Langford
Alupa Clarke	2 063	3,4%	en; fr	PCC	Allochtone	Beauport—Limoilou
Anju Dhillon	54	0,1%	en	Lib	Allochtone	Dorval—Lachine—LaSalle
Anne Minh-Thu Quach	207	0,3%	fr	NPD	Allochtone	Salaberry—Suroît
Arif Virani	1 350	2,2%	en; fr	Lib	Allochtone	Parkdale—High Park
Arnold Viersen	2 210	3,7%	en	PCC	Allochtone	Peace River—Westlock
Bardish Chagger	127	0,2%	en	Lib	Allochtone	Waterloo
Bob Bratina	66	0,1%	en	Lib	Allochtone	Hamilton East—Stoney Creek
Cathy McLeod	1 936	3,2%	en	PCC	Allochtone	Kamloops—Thompson—Cariboo
Charlie Angus	145	0,2%	en	NPD	Allochtone	Timmins—James Bay
Dan Vandal	728	1,2%	en; mitchif	Lib	Métis	Saint-Boniface—Saint-Vital
Don Davies	294	0,5%	en	NPD	Allochtone	Vancouver Kingsway
Elizabeth May	1 239	2,0%	en; kanyen'k'éha; fr	Vert	Allochtone	Saanich—Gulf Islands
Gabriel Ste-Marie	69	0,1%	fr	BQ	Allochtone	Joliette
Garnett Genuis	1 050	1,7%	en	PCC	Allochtone	Sherwood Park—Fort Saskatchewan
Gary Anandasangaree	4 263	7,0%	en; fr	Lib	Allochtone	Scarborough—Rouge Park

Georgina Jolibois	1 516	2,5%	en	NPD	Première Nation (Dene)	Desnethé—Missinippi—Churchill River
Gérard Deltell	337	0,6%	fr	PCC	Allochtone	Louis-Saint-Laurent
Gord Johns	914	1,5%	en	NPD	Allochtone	Courtenay—Alberni
Hunter Tootoo	393	0,6%	en	Ind	Inuit	Nunavut
Jane Philpott	2 189	3,6%	en; fr	Ind	Allochtone	Markham—Stouffville
Jim Eglinski	1 001	1,7%	en	PCC	Allochtone	Yellowhead
Jody Wilson-Raybould	150	0,2%	en	Ind	Première Nation (Musgamagw Tsawataineuk et Laich-Kwil-Tach)	Vancouver Granville
Julie Dabrusin	139	0,2%	en; cri	Lib	Allochtone	Toronto—Danforth
Kelly McCauley	179	0,3%	en	PCC	Allochtone	Edmonton West
Kent Hehr	177	0,3%	en	Lib	Allochtone	Calgary Centre
Kevin Lamoureux	1 356	2,2%	en; cri	Lib	Allochtone	Winnipeg-Nord
Kevin Waugh	2 008	3,3%	en	PCC	Allochtone	Saskatoon—Grasswood
Kim Rudd	88	0,1%	en	Lib	Allochtone	Northumberland—Peterborough South
Larry Bagnell	2 114	3,5%	en; gwich'in	Lib	Allochtone	Yukon
Linda Duncan	1 532	2,5%	en	NPD	Allochtone	Edmonton Strathcona
Linda Lapointe	1 048	1,7%	en	Lib	Allochtone	Rivière-des-Mille-Îles
Marc Miller	2 292	3,8%	kanyen'k'éha; en	Lib	Allochtone	Ville-Marie—Le Sud-Ouest—Île-des-Soeurs
Marilyn Gladu	184	0,3%	en; cri	PCC	Allochtone	Sarnia—Lambton
Marjolaine Boutin-Sweet	275	0,5%	fr	NPD	Allochtone	Hochelaga
Mark Gerretsen	1 346	2,2%	en	Lib	Allochtone	Kingston and the Islands
Mark Strahl	656	1,1%	en	PCC	Allochtone	Chilliwack—Hope
Martin Shields	1 845	3,1%	en	PCC	Allochtone	Bow River
Mel Arnold	883	1,5%	en	PCC	Allochtone	North Okanagan—Shuswap
Michael McLeod	1 329	2,2%	en	Lib	Métis	Northwest Territories
Nathan Cullen	1 852	3,1%	en	NPD	Allochtone	Skeena—Bulkley Valley
Nick Whalen	57	0,1%	en	Lib	Allochtone	St. John's East
Pablo Rodriguez	2 350	3,9%	en; fr	Lib	Allochtone	Honoré-Mercier
Pierre Nantel	181	0,3%	fr	NPD	Allochtone	Longueuil—Saint-Hubert
Rachel Blaney	1 224	2,0%	en	NPD	Allochtone	North Island—Powell River
Randeep Sarai	1 036	1,7%	en	Lib	Allochtone	Surrey Centre
Randy Boissonnault	2 095	3,5%	en; fr	Lib	Allochtone	Edmonton Centre

Richard Cannings	443	0,7%	en	NPD	Allochtone	South Okanagan—West Kootenay
Robert Kitchen	59	0,1%	en	PCC	Allochtone	Souris—Moose Mountain
Robert Nault	2 149	3,6%	en	Lib	Allochtone	Kenora
Robert-Falcon Ouellette	1 386	2,3%	cri; en	Lib	Première Nation (Cri)	Winnipeg-Centre
Romeo Saganash	1 643	2,7%	cri; en; fr	NPD	Première Nation (Cri)	Abitibi—Baie-James—Nunavik—Eeyou
Scott Reid	1 351	2,2%	en	PCC	Allochtone	Lanark—Frontenac—Kingston
Shanon Stubbs	754	1,2%	en	PCC	Allochtone	Lakeland
Sheri Benson	1 181	2,0%	en	NPD	Allochtone	Saskatoon-Ouest
Stéphane Lauzon	60	0,1%	fr	Lib	Allochtone	Argenteuil—La Petite-Nation
Steven Blaney	431	0,7%	fr	PCC	Allochtone	Bellechasse—Les Etchemins—Lévis
Todd Doherty	817	1,4%	en	PCC	Allochtone	Cariboo—Prince George
Yves Robillard	25	0,0%	fr	Lib	Allochtone	Marc-Aurèle-Fortin
Yvonne Jones	1 081	1,8%	en	Lib	Inuit	Labrador
Total	60 491	100,0%				

© Ann-Sophie Boily, 2022.

Annexe G – Grille d’analyse (nœuds)

Les thèmes suivants ont été utilisés pour l’analyse. Ils sont présentés par ordre alphabétique.

A. Nomination des langues

Nombre de langues

Référent

Collectif

Langues collectivement nommées directement

Langues collectivement nommées indirectement

Individuel

Langues individuellement nommées directement

Langues individuellement nommées indirectement

B. Utilisation des langues autochtones

Langues parlées (tours de parole longs)

Langues citées (passages brefs)

Annexe H - Peuples, langues et dialectes nommés

Le tableau ci-bas regroupe les langues et les dialectes nommés par les parlementaires, classés par familles linguistiques.⁶¹ Le nom de peuples et de nations a parfois été utilisé pour référer aux langues, ils sont donc inclus au tableau. En gris sont les formes utilisées par les députées dans le corpus; en **gras**, les formes non anglicisées et non francisées, lesquelles correspondent souvent d'ailleurs à celles utilisées par les communautés elles-mêmes (quoi que ce ne soit pas systématique). L'information recueillie provient en priorité de sources locales autochtones (Conseils de bande, Conseils tribaux, etc.) et de sources linguistiques (notamment, la base de donnée *Native Land Digital*,⁶² l'ouvrage *Les langues autochtones au Canada* du Musée canadien des langues⁶³ et les autrices —souvent des linguistes expertes dans leurs domaines de recherche spécifiques— ayant contribué à la rédaction d'articles parus dans l'*Encyclopédie canadienne*⁶⁴, par exemple). Pour la liste des références consultées, voir la section « Peuples, langues et dialectes autochtones nommées » de la bibliographie.

Tableau 6 - Récapitulatif des peuples, langues et dialectes autochtones nommés

Famille linguistiques	Groupe	Peuples	Nations	Langues	Nb locut.	Dialectes	Nb locut.
Algonquiennes	Anishinaabe ⁶⁵	(ci-bas)	-	Anishinaabemowin , Anishinabe	35 870	-	-

⁶¹ Excepté les langues Ktunaxa (ou Kutenai), puisqu'aucune langue de cette famille n'a été nommée. Le tableau n'est d'ailleurs pas exhaustif de toutes les langues et dialectes autochtones parlés au Canada; il n'inclut que ce qui a été nommé par les députées, ainsi que quelques-unes des autres formes possibles de nomination (appellations et orthographes).

⁶² Disponible en ligne au <https://native-land.ca/> (Native Land Digital, 2021).

⁶³ Disponible en ligne au https://www.languagemuseum.ca/sites/languagemuseum.ca/files/les_langues_autochtones_au_canada.pdf (Oxford, 2020).

⁶⁴ En particulier l'article de David Joseph Gallant, « Langues autochtones au Canada » qui fait un portrait linguistique général des langues autochtones au Canada (Gallant, 2020).

⁶⁵ D'autres orthographes incluent notamment anichinabée et anicinabe.

		Algonquin	-	Omàmiwininimowin , Algonquin	2 475	-	-
		Ojibwa ⁶⁶	-	Ojibwa, Ojibwe, Ojibway, Anishinaabemowin, Ojibwemowin , langue ojibwée; Chippewa	28 580	-	-
		Nahkawiniwak Saulteaux ⁶⁷ , Plains Ojibway	-	Nahkawiwin, Nahkawiniwak , Saulteaux	<i>donnée indis.</i>	-	-
	-	Atikamekw	-	Nehirowimowin , Atikamekw	6 640	-	-
	-	Beothuk	-	Beothuk	0	-	-
	-	Blackfoot	-	Siksikáí’powahsin , Pied-noir (fr), Blackfoot (en)	5 565	Siksika	<i>donnée indis.</i>
	-	Nehiyawak , Cri	-	Nēhiyâwiwin ⁶⁸ , Cri (fr), Cree (en)	96 575	Cris des plaines	5 905
	-	Innu , Montagnais	-	Innu-aimun , Innu, Nehlueun , Montagnais	11 440		-
	-	Mi’kmaq, Mi’gmaq , Micmac	-	Mi’kmaw (sing.) Mik’maq (plur.) ⁶⁹ , Micmac (fr)	9 025	-	-

⁶⁶ Aussi écrit Ojibwe ou Ojibway, ou appelé Chippewa ou Anishinaabe.

⁶⁷ Sur l’origine du mot « saultaux », Asikinack écrit que « [it] is said to come from the French word sauteurs, meaning People of the Rapids; this name refers to the location around the St. Mary’s River (Sault Ste. Marie), where French fur traders and the Ojibwa met to trade in the late 17th century. » (s.d.)

⁶⁸ D’autres orthographes incluent notamment Nēhiyawēwin; Nehiyawewin; Nehinawewin.

⁶⁹ S’écrit parfois (dans la péninsule gaspésienne, surtout) avec un « g » plutôt qu’un « k » : Mi’gmaw, Mi’gmaq.

	-	-	-	Anishininimowin , Oji-cree, Ojibwa-cree	15 605	-	-
Athapascanes; Athabaskan; Déné	-	(ci-bas)	-	Dene	13060	-	-
	-	Dakelh (Carrier)	Lheidli T'enneh (Fort George Indian Band) (Tanoten)	Dakelh (Carrier)	2664	-	-
	-	Dehcho	-	Dene Zhatié , Decho Dene, South Slavey (en)	1440	-	-
	-	Dinjii Zhuh ; Gwich'in	-	Dinjii Zhuh Ginjik , Gwich'in ⁷⁰ , Kutchin	360	-	-
	-	Kaska; Kaska Dena; Denek'éh	-	Denek'éh Kaska, Danezāgé	365		
	-	Tagish; Carcross/Tagish	-	Den k'e , Tagish	<i>très peu</i>	-	-
	-	Tahltan	-	Tāltān , Tahltan ⁷¹	270	-	-
	-	Tutchone ; Tutchonis (fr)	-	Tutchone	420	Northern Tutchone,	280

⁷⁰ D'autres appellations et orthographes incluent notamment Loucheux, Kutchin et Tukudh.

⁷¹ D'autres appellations et orthographes incluent notamment Nahanni et Tahl-tan.

						Dän k'í Southern Tutchone, Dän k'è	145
	-	Upper Tanana	-	Nee'aandeegn' , Upper Tanana (en)	55	-	-
Haida; Xaad kil; Xaaydaa kil	-	Haïda	-	Haida, Haïda	465	xaad kil (masset); xaayda kil (skidegate)	-
Inuit ; Eskimo-aleut; eskaleut	-	Inuit	-	Inuktut , langue inuite (fr); Inuit language (en) ⁷²	42 985	Inuktitut	40 620
Iroquoiennes	Hodihnohso:nih , Haudenosaunee , Iroquois	Gayogoho:no ; Guyohkohnyo; Cayuga	-	Gayogoho:n , Gayogoho:no, Guyohkohnyo , Cayuga	125	-	-
		Onyota'a:ká: ; Oneida	-	Onyota'a:ká: , Oneida	185	-	-
		Kanyen'kéha:ka (Mohawk)	-	Kanyen'kéha , Mohawk (en)	2 420	-	-
Kutenai; Ktunaxa; Kutenai; Kootenai	-	-	-	<i>aucune.</i>	(170)	-	-
Mitchif	-	Métis	-	Mitchif , mitchif cri, cri métis	1 210	Northern Mitchif	<i>donnée indisp.</i>

⁷² Les appellations « langue inuit » et « Inuit language » sont utilisées dans les documents légaux du Nunavut pour référer aux langues et dialectes Inuktitut et Inuinnaqtun. Selon la Loi sur la protection de la langue inuit, « Langue inuit (2) Sauf ordre de l'Inuit Uqausinginnik Taiguusiliuqtiit donné aux termes de l'alinéa 16(5)b), « langue inuit » s'entend : a) de l'iuinnaqtun, à Kugluktuk, à Cambridge Bay, à Bathurst Inlet et à Umingmaktuuq, ou dans leurs environs; b) de l'inuktitut, dans les autres municipalités ou leurs environs; c) à la fois de l'iuinnaqtun et de l'inuktitut, selon ce que le commissaire en conseil peut, par règlement, exiger ou autoriser. » (Gouvernement du Nunavut).

			-	Brayet	0	-	-
Salishennes; Salishan; Salish	-	Halkomelem (en)	-	Halkomelem (en)	1 060	-	-
	-	Nsyilxcen , Syilx Okanagan	-	Nqilxčn; Nsyilxcən; N̓syilxčn; Nsyilxcen ⁷³	192	-	
	-	WSÁNEĆ ; Saanich	-	SENĆOTEN , Saanich (en)	57	-	-
	-	Secwepemc (Shuswap)	Splatsin	Secwepemctsin , Shuswap, Secwepemc	1 305	-	-
	-	Squamish	-	Sk̓wx̓wú7mesh Sníchim , Squamish	280	-	-
Siouennes; Siouanes; Sioux	Dakota , Sioux	Dakota, Santee, Sioux Santee	-	Dakota , Sioux	1 760	-	-
		Nakota, Stoney, Assibiboine	-	Nakota, Hohe , Assibiboine, Stoney (en)	3675	-	-
Tlingit	-	Tlingit; Lingít	-	Lingít , Tlingít	255	-	-
Tshimshennes; Tsimshianique	-	Gitxsan ; Gitksans; Tsimshian	-	Gitsenimx , Gitxsan ⁷⁴	1 305	-	-
Wakashan; Wakashanes	-	Nuu-chah-nulth ; Nootka	-	Nuučaan̓uł , Nuu-chah-nulth	565	Barkley	<i>donnée indisp.</i>
	-	Kwakwakawakw	-	Kwak'wala , Kwakwala, Kwakiutl	605	-	-

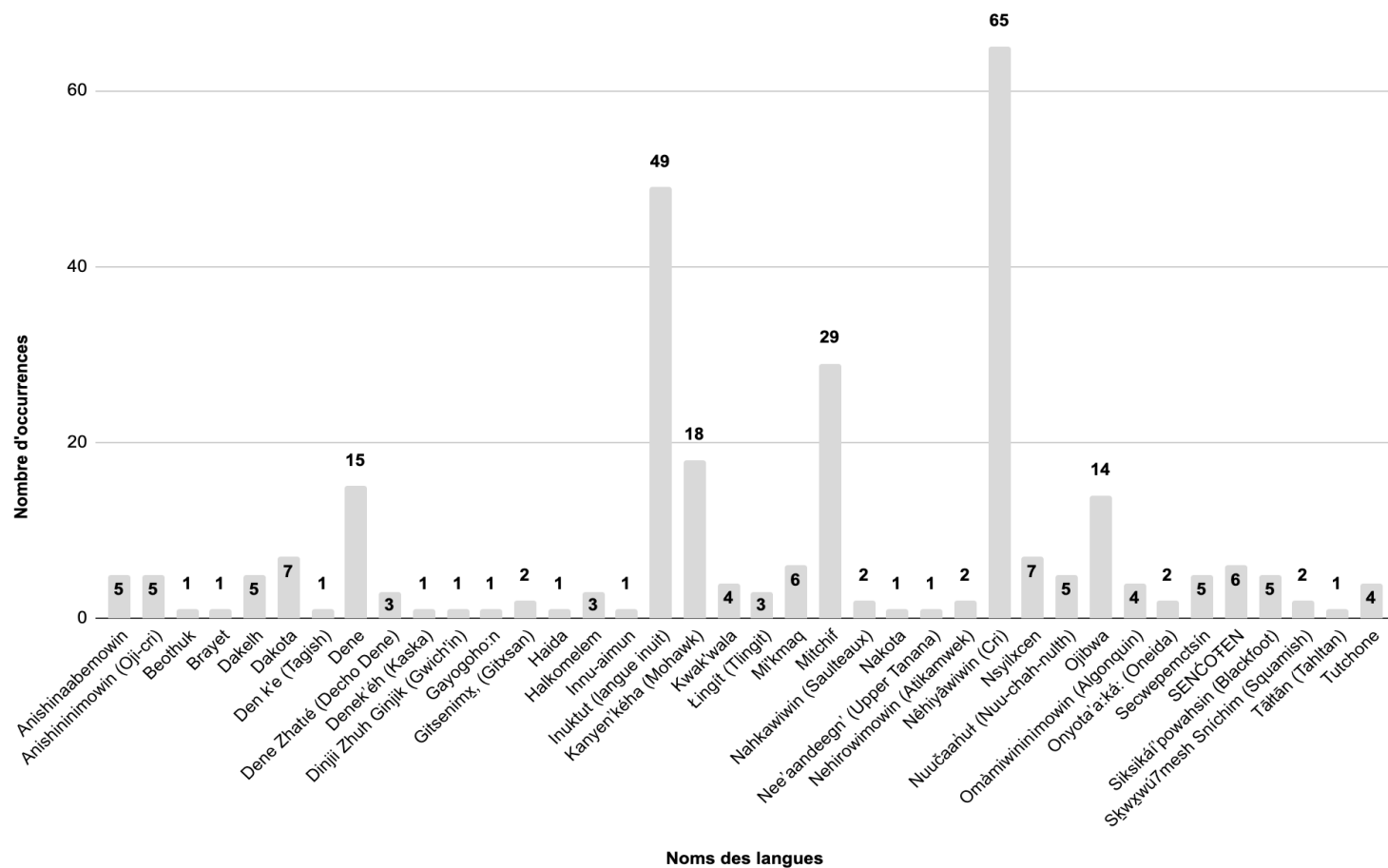
© Ann-Sophie Boily, 2022.

⁷³ D'autres appellations et orthographes incluent notamment N̓səl̓xč̓n̓, Nsyilxcen, Nsyilxcn, Syilx, Salish, Okanagan, Okanagan-Colvill et Okanagan.

⁷⁴ D'autres appellations et orthographes incluent notamment Gitksan, Gitsanimx, Gitksanimx, Gitksen, Giklsan, Gityskyan, Nass-gitxsan et Hazelton.

Annexe I - Graphique de la nomination des langues autochtones

Nombre d'occurrences de chaque langue autochtone nommée (ordre alphabétique)



Annexe J - Répétitions du conservateur Kevin Waugh

Ci-bas sont reproduits deux extraits quasi-identiques des tours de parole du député conservateur Kevin Waugh, respectivement prononcées lors des débats pour une deuxième lecture, le 20 février, puis à la troisième lecture, le 2 mai 2019 :

- (1) I will start with Confederation Park Community School, which offers language instruction in Cree. About 280 students are involved, from pre-kindergarten all the way up to grade 8. These students benefit from the Nêhiyâwiwin Cree language and cultural program. The Charles Red Hawk Elementary School also offers Cree language instruction from pre-kindergarten all the way up to grade 4. Mount Royal Collegiate, Princess Alexandra High School and even King George elementary school all provide Cree language instruction. The Saskatoon public schools offer instruction in three indigenous languages: Cree, Michif and Dakota. Dakota language and cultural lessons are offered at the Chief Whitecap and Charles Red Hawk schools, and I should mention that Chief Whitecap is a major participant with the Saskatoon board of education on a new education formula. St. Frances Cree Bilingual School in my riding of Saskatoon— Grasswood offers Cree education to 440 students from prekindergarten to grade 5, and to another 150 students in grades 6 to 8. Because of the growing demand for Cree bilingual education, St. Frances Cree Bilingual School is now serving students at two locations. At the Oskayak High School in a neighbouring riding, Cree language instruction is offered to grades 9 to 12, where approximately 70 students are receiving Cree language instruction. [...] The Greater Saskatoon Catholic Schools offer core Cree language to some 348 students, from pre-kindergarten all the way up to grade 8, at St. Mary's Wellness and Education Centre. (Kevin Waugh, PCC) (380 : 25388)
- (2) Confederation Park Community School offers language instruction in Cree for about 280 students from pre-K, all the way up to grade 8. They are involved in this learning process. The students benefit from the Nehiyawiwin Cree language and culture program and are able to immerse themselves in the study of the indigenous language as part of their education background. Charles Red Hawk Elementary School offers Cree language instruction from pre-K all the way up to grade 4. Mount Royal Collegiate, Princess Alexandra School and King George School provide Cree language instruction in our school system. Saskatoon public schools offer instruction in three indigenous languages: Cree, Michif and Dakota. Furthermore, Dakota language and culture lessons are part of Chief Whitecap School and Charles Red Hawk School. St. Frances Cree Bilingual School offers Cree education to over 440 students in pre-K to grade 5 and another 150 students in grades 6 to 8. This school has seen tremendous growth in our education system since the launch of its Cree language program, way back in 2009, when, by the way, there was only 133 students enrolled in the program. Look how it has grown since then. At Oskayak High School in my neighbour riding, Cree language instruction is offered in grades 9 to 12, where approximately 70 students are taking Cree language instruction. At Oskayak High School in my neighbour riding, Cree language instruction is offered in grades 9 to 12, where approximately 70 students are taking Cree language instruction. Moreover, the Greater Saskatoon Catholic Schools division offers core Cree language instruction for some 348 students from pre-K all the way up to grade 8 at St. Mary's Wellness and Education Centre. (Kevin Waugh, PCC) (408 : 27288)

Annexe K - Quantification des langues autochtones

Ci-bas trois tableaux qui résument la quantification des langues autochtones, par nombre, par partis et par date. Sont surlignés en gris foncé les lignes qui se rapportent aux informations importantes mentionnées dans l'analyse.

Tableau 7 - Quantification par les députées du nombre total de langues autochtones présentes au Canada en fonction de leur parti

Nombre de langues	de Partis	Occurrences (nb)	Occurrences (pourcentage)	Total (nb)
« 50 »	PCC	1	100	1
« 60 »	Lib	1	50	2
	PCC	1	50	
« 70 »	Lib	1	11,1	9
	NPD	2	22,2	
	PCC	6	66,7	
« 90 »	Lib	11	91,7	12
	PCC	1	8,3	
Totaux		24		24

© Ann-Sophie Boily, 2022.

Tableau 8 - Partis qui quantifient l'ensemble des langues autochtones au Canada

Partis ⁷⁵	Occurrences (nb)	Occurrences (pourcentage)
Lib	13	54,2
PCC	9	37,5
NPD	2	8,3
Totaux	24	100

© Ann-Sophie Boily, 2022.

⁷⁵ Pour les autres partis (Vert, Bloc, PPC, FCC, Ind), la valeur est de zéro; leurs députées ne quantifient pas l'ensemble des langues autochtones présentes au Canada.

Tableau 9 - Date où les députées quantifient l'ensemble des langues autochtones au Canada (2019)

Date	Occurrences (nb)	Occurrences (pourcentage)
7 février	12	54,5
20 février	2	9,1
2 mai	3	13,6
9 mai	5	22,7
Totaux	22	100

© Ann-Sophie Boily, 2022.

nonhwerá:ton tsi yonkwaya'taró:ron raononhwentsyà:ke ne Ratirón: taks. Tahnon tehinonhwerá:ton ne Shonkwaya'tíson ne akwé:kon tehshonkwá:wí.

Kén:'en tewaktá:'on akwahthárhahse' ne Kanyen'kéha, nè:ne raotiwén:na ne Kanyen'kehá:ka. Enkhthá:rahkwe' ne kayanerénhts- hera aorihwà:ke nè:ne enkahretsya:ron' tsi yontá:tis onkwehonweh- néha Koráhne.

Akwáh í:ken tsi onkwatshennónnya'te' sha'akwate'nikonhrísa' kén:'en kanónhsakon, taetewawennaté:ni' ne ó:nen háti ónhka ok yetsyénhayens á:yenhre' ayontá:ti' ne onkwehonwehnéha. Yoriho- wá:nen ayehtina'tón:hahse' ratikorahró:non tsi tewawennakwen- nyénhstha ne onkwehonwehnéha ne kén:tho, kanaktakwe'niyò:ke Koráhne, kanáktakon tsi ratinorónhstha ne ratikorahró:non.

Yawehronhátye, akwáh í:ken tsi sénha yorihowá:nen ne kí:ken kayanerénhtshera ne onkwehón:we raotirihwà:ke. Ratinyén:te aha- tiwennahní:rate' ne raotiwén:na, owén:na nè:ne wahoná:ti' tókani wahonwatíhkwa'. Tentewarihwahskénha' ne kí:ken kayanerénhtshe- ra, kén:'en tahnon ó:ya kanáktakon. Enyonkwaya'takénha' sénha ayonkwa'nikonhrayén:ta'ne' ne kí:ken kayanerénhtshera. Enskarih- wahserón:ni' ne karihwaksèn:tshera tsi nahotiyé:ra'se' ne onkwehón: we, tahnon enkanónhstate' tsi sénha enkarihwakwénnyenhste' ne raotiwén:na tahnon nihotirihò:ten ne onkwehón:we Korahne.

É:so niyonkwè:take rotirihwanontón:ni, "Oh nontyé:ren tsi teyotonhwentsyóhon Koráhne aetewateweyén:ton' tahnon aonse- tyón:nite' owennahshón:'a nè:ne yah thaón:ton konnonhá:'ok akonnónnheke?" Ta' non é:so niyonkwè:take ayonnonhtónnyon' tsi yah the tehatirihwayenté:ri nè:ne eh ratirihwanón:tons ne kí:ken tahnon sakerihwahserón:ni' nè:ne aesewa'nikonhrakarewáhton né:'e tsi wa'kerihwanón:ton', nek tsi yorihowá:nen tóhkara niyori:wake takerihwahthe'te' ne káti ayako'nikonhrayén:ta'ne' tsi nahò:ten yoterihonte ne Koráhne. Enkate'nyén:ten' aontakerihwa'será:ko' ne karihwanónhstha né:'e tsi enkhthá:rahkwe' ne ón:kwe nè:ne wahontá: ti' ne Rotinonhsyón:ni raotiwennahshón:'a, skawén:na nè:ne Ka- nyen'keha.

Shontahón:newe' ne kén:tho ne Onhwentsyakayonhró:non, é:so niyonkwè:take wahontá:ti' ne Rotinonhsyón:ni raotiwennahshón:'a. Rotinonhsyonni:ton nè:ne akwáh í:ken tsi yotshá:niht. Onhwentsyà: ke thonnónhtonskwe Ohiyò:ke tsi ya'tewahsólthos tsi niyó:re Kanyatarowá:nen tsi tkarahkwíneken's. Yonhwentsyowá:nen ratiná- kerekwe, onhwentsyà:ke tsi tkarahkwíneken's nonká:ti nè:ne kenh wenhniseratényon tewana'tónhkwa Koráhne tahnon Wahstonhro- nòn:ke.

Teyotonhwentsyohónhne Onhwentsyakayonhró:non skáhne aho- tiyó'ten' ne onkwehón:we tahnon tahontatya'takénha'. Teyotonh- wentsyohónhne ahatinonhkwa'tsheraientérha'ne' ne Onhwentsya- kayonhró:non. Teyotonhwentsyohónhne ahatiweyentéhta'ne' tsi ní: yoht ahonnónnhehkwe onhwentsyà:ke. Teyotonhwentsyohónhne ahonatenro'tsherí:yo'ne' tahnon tahotirihwayenawakónhake ne onk- wehón:we ne káti ahonnónnheke. Sha'onkwe'tanákere'ne' ne ratihnará:ken wa'thontekháhsi' tahnon tahontáhsawen' tahontaterí: yo'. Tetsyarónhkwen nonká:ti tehotirihwayenawá:kon ón:ton' ne onkwehón:we ne káti sha'tekarihwató:ken akénhake ne tetsyarónhk- wen nonká:ti.

Né:'e tsi tehonterané:ken wahonteri:yo' ne Tyorhenhshá:ka, Wahstonhró:non wahóntsha'hte' tahnnon wahatiká:ri' é:so nikaná: take raoná:wenk ne Rotinonhsyón:ni tahnnon wahshakotíhkwa' yonhwentsyowá:nens raonawénkhahkwe. E'thóhtsi aonsetewehyá: ra'ne' ne kí:ken.

Tókat yah skáhne teyonkwayo'tén:'on ne onkwehón:we eh shikahá:wi, tókat yah teyonkwatenro'tsheriyo:'on ne onkwehón:we eh shikahá:wi, tókat yah teyonkwarihwayenawá:kon teyotó:'on ne onkwehón:we eh shikahá:wi, yah thakénhake ne Koráhne nè:ne tewayenté:ri nón:wa. Tsi wateri:yo ne sha'té:kon yawén:re tewen- nyá:wer tékeni yawén:re shiyohserá:te, ronteri:yos ne onkwehón:we tahnnon tehatinekwensayéhston, é:so tsi nahontyerányon' ahshako- tiya'takénha' ne Korahró:non tahnnon Tyorhenhshá:ka raotinén:ra ne káti tahnwanatya'tón:ti' ne Wahstonhró:non tahnnon ahatinónhstate' ne kí:ken onhwéntsya. Tsi wateri:yo, tóhkara niyohsénhserote ronteri:yos ne onkwehón:we wahonteri:yo' tehonterané:ken ne sótar ne Tyorhenhshá:ka tahnnon Korahró:non.

Akwáh kenh náhe, kanónhsakon ne kèn:tho, wa'tetshitewahsen- nakará:tate' ne Levi Oakes, nè:ne wà:ratste' raowén:na aharihwáh- sehte' tsi wateri:yo tékeni watón:tha, ne káti skén:nen tahontath- thárhahse' ne sótar Korahró:non. Karihwahétken ná:'a, ne ó:nen Koráhne wa'thonwanatonhwéntsyohe' ne onkwehón:we, wahonthonkára'ke'. Tahnnon nón:wa, skén:nen í:ken, tahnnon é:so tsi niyonaterihwayén:ni ne raotiwén:na, ayethi'nikonhrotá:ko'. Yoyá- nerehkwe sha'teyonkwarihwayenawakón:ne ne onkwehón:we ne ó: nen tetewateranekénhne shetewateri:yo'. Nek tsi nón:wa, skén:nen í: ken, tahnnon yonkwarihwatká:wén tsi yethirihwakwennyénhstha skén:nen tayonkwarihwayenwakónhake ne onkwehón:we.

Akwáh í:ken tsi roti'nikonhrakarewáhton ne onkwehón:we oh nihotiyerà:se tsi yontaweya'táhkwa ronwati'terontáhkwa. E'tho nón: we wahonwatinénhsko' ne raotiwén:na tahnnon nihotirihò:tens. Íhshi nón:we ne énhskat tewennyá:wer niyohserá:ke nikari:wes, Koráhne, raotikoráhsera tahnnon yonterennayentahkwahshón:'a, wáhontste' yontaweya'tahkwahshón:'a ronwati'terontáhkwa ahatiká:ri' raoti- wén:na tahnnon nihotirihò:tens ne onkwehón:we ne kati onkwehón: we ahatirihwahserehsonhátye ne o'serón:ni nihotirihò:tens. Ne ok ne o'seronni'kéha tókani o'seronni'ón:we wá:tonskwe ahontá:ti' ka- nonhsakónhshon ne ronteweyénhstha. Wahonwatihré:wahte' yo's- hátste' ne ronteweyénhstha, tókat wahontá:ti' raotiwén:na. Akwáh í: ken tsi wahotironhyá:ken' ne é:so nihá:ti. Akarihwahetkénhake, tokenhske'ón:we, tayonterihwathe'te' tsi nihotiya'tawén:'on e'tho nón:we.

Akwáh ki' nón:wa, kheyanonhtómnyon ne tsyeyá:ta Kanyen'kehá: ka, Oronhiokon, Gladys Gabriel, yontátyatskwe, ye'terón:tahkwe ne Shingwauk yontaweya'táhkwa, Sault Ste. Marie nón:we. Eh wahshakotiya'ténhawe' ne wisk sha'teyakaohseriyá:kon. Akwáh í: ken tsi wa'ontatya'tí:sake' nako'nihténha nek tsi yah tetsyakohtén- tyon tsi niyó:re yá:yak yawén:re na'teyakohseri:ya'ke'. Yah teyotón:'on ayontá:ti' ne akowén:na tsi yontaweya'táhkwa nek tsi yonsayerihwá:reke'. Wa'erihwáhsehte' tsi takyatathárhahse' ne Kanyen'kéha ne akohtsi:'a Wari niya'tekahá:wi ne ó:nen yah ónhka teyakothón:te.

Oronhiokon tayakéhtahkwe' tsi Shonkwaya'tíson wahshakorihón: ten' ayontóhetste' ne akowén:na ne ronwatiyen'okón:'a. Tayakéh- tahkwe' tsi ahonwa'nikonhrakaré:wahte' tókat yah tehonhrónkha ne akowén:na. Yah teyakotká:wén tsi yontá:tis ne akowén:na tsi yontaweya'táhkwa. Eh wahonwatiya'takénha' ne

ronwatiyen'okó- n:'a, nène Gabriel raotihwà:tsire Kanehsatà:ke nithoné:non, ahont- kón:tahkwe' tsi ronhrónhkha ne Kanyen'kéha tsi niyó:re ón:wa kenh wenhniserá:te. Wakerihwà:reks ne Oronhiò:kon akoká:ra ase'kén kheyenté:ri ronátya'ke ronwatiyén:'a tahnnon ronwanateré:'a tahnnon wakerihwasè:se tsi órye khena'tónhkwa.

Yah eh tehonaterahswiyóhston ne é:so niyonkwè:take tahnnon wahoná:ti' raotiwén:na. Ótya'ke wahontéhen' ne raotiwén:na aorihwà:ke né:'e tsi kakoráhsera tahnnon yonterennayentahkwahshó- n:'a wahonte'nyén:ten' ahshakonónnyen' ne onkwehón:we tahontté: ni' ne káti o'serón:ni ahón:ton'. Wè:ne tsi yah teyonkwatká:wen tsi tewathshteríhstha ne onkwehonwehnéha ne káti aonhá:'ok akatátye- ke. E'tho káti sakarihwahserón:ni' ne Kakoráhsera nek tsi yah é:so teyonkwatyé:ren aonsetewarihwahserón:ni' ne karihwaksèn:tshera tahnnon ka'nikonhrakarewahtónhtshera nène nahotiyé:ra'se' ne onkwehón:we.

Kenh wenhniseratényon, onkwehón:we ronhrónhkha íhshi nón:we ne yà:yak niwáhsen nikawén:nake Koráhne tahnnon thó:ha akwé:kon yonaterihwayén:ni. É:so niyohsénhserote niyonkwè:take ronhrónhkha ótya'ke nikawén:nake. Tsyeyá:ta tókani tehniyáhsen ok nihá:ti yonhrónhkha ne ó:ya. Akwé:kon yotiwennakenhé:yon. Ótya'ke yonenheyenhátye.

Tókat yah othé:nen thayotiyén:ta'ne' ne kaya'takenhá:tshera, yohsnó:re, tóhkara ok enyonatatenrónhake. Nek tsi enwá:ton ayakorhá:rahkwe. Ne ó:nen khekwáthos Freedom School ne Akwesáhsne, Onkwawawén:na Kentyóhkwa ne Ohswé:ken, tókani Ratiwennahní:rats ne Kahnawà:ke, khé:kens ronteweyénhstha rona-tonnháhere, niya'tehonohseriya'kónhshon, nène ronaronhkha'onhá- tye. Wakerhá:re. Khé:kens shakotirihonnyén:nis ótya'ke nène ronaterí:yo íhshi nón:we ne tewáhsen niyohserá:ke nikari:wes ne káti tsyori:wat ne onkwehonwehnéha ahatinónhstate' – raotiwén:na.

Tahnnon í:se, teyonkwarihwayenawá:kon kenh kanónhsakon, tahnnon ratikwé:kon ó:ya onhwentsyá:ke nène ronaterí:yo ahati- nónhstate' ne O'seronni'ón:we, owén:na nène yoterihwayén:ni tsi tekyatkénnyes ne O'seronni'kéha, e'thohtsi ayokén:take tsi nahò:ten wá:ken. É:so niyonkwè:take ratirihwayenté:ri ne ate'nyenten'tà: tshera tahnnon ronateriyén:tare tsi ní:yoht tsi na'teyotirihwayenawá: kon ne káti ayontatyenteríhake tahnnon aontayonnónhton' tsi niyontyérha. Ayá:wen's tsi enhatihretsyá:ron' kayaneren'tshera nène ne enkarihwahní:rate' tsi tkarihwayé:ri ahontá:ti' raotiwén:na ne onkwehón:we, ne káti enhotiya'takénha' onkwehón:we aontahon- nónhton' oh nahóntyere' tsi niyenhén:we. Tahnnon ó:ni, enkahretsyá: ron' sénha niyonkwè:take ahontá:ti' ne onkwehonwehnéha thiyonh- wentsyakwé:kon Koráhne. Tókat yah thaón:ton' naetewá:yere' ne kí: ken, yah í:'i teyonkwe'tò:ten tsi ní:yoht tsi ítewehre.

Enkatewennò:kten' akhthá:rahkwe' niwakerihò:ten.

Wakatá:ti ón:wa wenhniserá:te ne Kanyen'kéha. Yah akewén:na té:ken. Takatáhsawen' akatéweyenhste' teyohserá:ke tsi náhe. Tyóhtkon wá:kehre' akkwé:ni' akatá:ti' nek tsi kyaneren'tsherón: nis kakorahserá:ke táhnnon í:kehre aonke'nikonhrayén:ta'ne' raoti- wén:na ne Kanyen'kehá:ka, onkwehshón:'a nène kén:'en ratinákere kari:wes ohén:ton tsi niyó:re tahón:newe' ne akonkwè:ta.

